

1945 - 1975. LES TRENTE GLORIEUSES

De 1945 -fin de la deuxième guerre mondiale - à 1975, les principaux pays occidentaux ont connu une croissance économique ininterrompue accompagnée du plein emploi, fait sans précédent dans l'histoire.

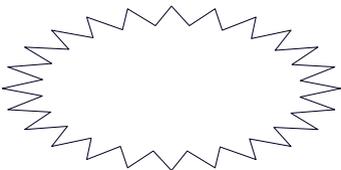
Les historiens estiment que le mode de vie des français évoluera plus dans ces trois décennies que pendant les deux siècles qui ont précédé. Le premier choc pétrolier de 1974 donnera un coup d'arrêt brutal à cette croissance. Les historiens ont décidé d'appeler ces trente années les « trente glorieuses ».

Au sortir de la guerre, la France, comme la plupart des pays occidentaux, est à reconstruire. Cette reconstruction, largement soutenue par l'aide américaine (le plan Marshall), s'étalera sur pratiquement dix ans. Il est alors logique que la croissance économique ait été importante, mais

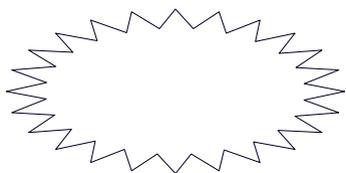




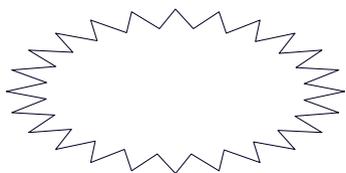
Marc Lebut et son voisin Goular virent le jour grâce au créateur de Gil Jourdan pour les textes de Maurice Tillieux et au talent du dessinateur Francis. Ce pauvre Goular a deux handicaps dans la vie, il ne sait pas dire "non" et a un véritable emmerdeur comme voisin qui l'entraîne dans des aventures toutes plus folles les unes que les autres.



Cette bande dessinée fut vraiment excellente, on y retrouve l'humour de Tillieux qu'il ne pouvait pas toujours totalement exprimé dans Jourdan et le dessin superbe de Francis font vraiment bon ménage ensemble. Mon album préféré reste évidemment *Allegro Ford T*, puisqu'il faut bien le rappeler les premiers épisodes sont que Marc Lebut cherche désespérément une Ford T pour un concours et évidemment entraîne Goular dans ses péripéties. Par la suite la Ford T sera trouvée et un autre personnage apparaîtra dans la série avec le directeur de Goular, que ce dernier appelle d'ailleurs fréquemment Gouluche, voire autrement.



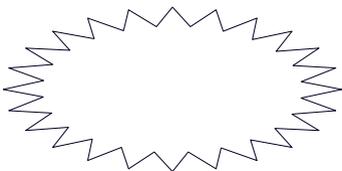
Ah ! Gil Jourdan. Sans doute le privé le plus sympa de l'histoire de la BD. Maurice Tillieux créa en effet ce qui fut son meilleur personnage. Sympathique, drôle et aux aventures exceptionnelles. La Voiture Immergée, Les Trois Taches etc... sont autant de morceaux de bravoure. Entourés d'adjoints pas toujours extraordinaires l'ancien cambrioleur repentini Libellule et le ...fameux Inspecteur Crouton, Jourdan arrive toujours avec brio et humour à trouver la solution à quelques problèmes forts complexes qui quelquefois le conduisent très loin, voir l'Enfer de Xique Xique. Personnellement j'ai toujours classé Maurice Tillieux dans les grands au même titre qu'un Franquin, Hergé etc... Tout est en effet de qualité dans les tous premiers albums où il s'occupe à la fois du dessin et du texte. Enfin n'oublions pas Cerise, la seule femme



du groupe, la plus maligne aussi avec Jourdan et qui a un peu des faux airs de Seccotine dans Spirou et Fantasio.



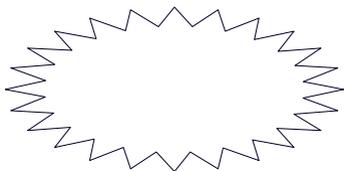
Modeste et Pompon fut crée par le fabuleux Franquin avec deux scénaristes d'exceptions pour certains gags : Greg et Goscinny. Pour s'y retrouver lorsque Modeste a des démêlés avec Ducrin son voisin, le gag est signé Greg, quand il s'agit de Dubruit le gag est signé Goscinny. Cette série met en scène Modeste un joyeux célibataire, qui s'angoisse facilement et qui est mis dans des situations épouvantables par son ami Félix, représentant en n'importe quoi et qui



lorsqu'il fait à ses démonstrations à Modeste cela lui vaut systématiquement quelques bonnes disputes.

Ensuite l'on trouve Pompon, on peut supposer qu'elle est un epu la fiancée de Modeste, très souvent elle est obligée d'intervenir pour calmer Modeste qui veut tuer Félix ou ses abominables petits neveux ou même l'oncle et son coq Jules.

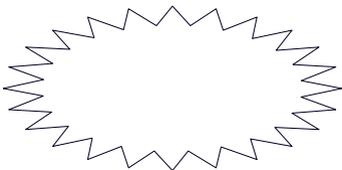
La série fut commencée par Franquin, qui se retrouva à un moment à dessiner Gaston et Spirou dans le journal du même nom et Modeste et Pompon dans Tintin fameux journal concurrent de Spirou, puis Franquin se lassa et passa la main au grand Dino Attanasio, dont nous reparlerons un peu plus tard.





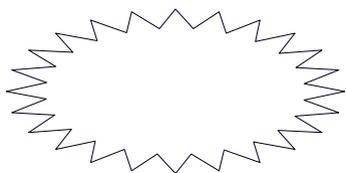
Boule et Bill apparurent dans Spirou en dernière page du journal très rapidement. Le journal débutait avec Gaston et se finissait sur un gag qui mettait en scène un petit garçon Boule qui avait un copain Pouf, une copine Noisette et un bon chien cocker de surcroit Bill. Boule et Bill avait une petite maison que j'avais situé à Uccle dans la banlieue de Bruxelles (après tout pourquoi pas ?) où l'on trouvait aussi son père et sa mère, mais on ne connut jamais à eux leurs prénoms.

Roba venait de créer sans doute la bande dessinée avec les Schtroumpfs qui allaient

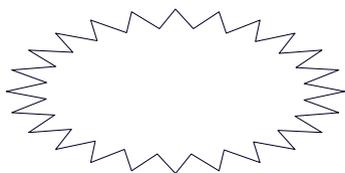


marquer pleins de jeunes enfants de 6/8 ans à l'époque. Curieusement les personnages de Roba sont moins connus du grand public que ceux de Peyo, Franquin, Greg et je dois dire n'avoir jamais bien compris pourquoi. Heureusement aujourd'hui on leur rend hommage avec un dessin animé qui leur est dédié sur le câble.

Dans les albums on trouva par la suite l'arrivée d'une voisine désagréable, du directeur du papa et d'une charmante tortue baptisée Caroline.



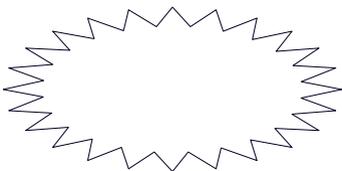
Jean Valhardi représenté ci-dessus sous le trait de crayon de Jigé a vécu vraiment quelques aventures palpitantes. De loin celle qui m'a le plus marqué fut le "Chateau Maudit" dont le dessin et de Paape. Le Château Maudit est sans doute la première BD qui allie le fantastique, le mystère et le suspens. Un mystérieux cagoulard, une bête monstrueuse, sorte de chien des Baskerville moderne, à la différence que là c'est un homme sous une peau de bête on fait de cet épisode le meilleur de la série. Avec Jigé c'est l'humour qui est mis en avant avec l'apparition de Gégène, une sorte de gavroche franchouillard, qui pourrait par certains côtés être le frère de Fantasio par son côté comique et ses trouvailles insensées. Là aussi il y eut quelques excellents épisodes dont le fameux "Rendez-Vous sur le Yukon", mais pour



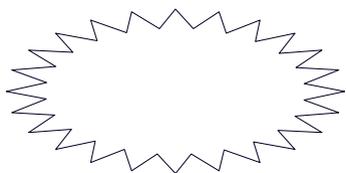
moi Valhardi restera toujours "Le Château Maudit".



Spirou fit d'abord cavalier seul avec Spip sous la plume de Rob-Vel c'était dans les années 30. 1938 fut en effet la naissance de ce célèbre groom. Rob-Vel comme à l'époque d'ailleurs pour Zig et Puce commença par des histoires / gags en

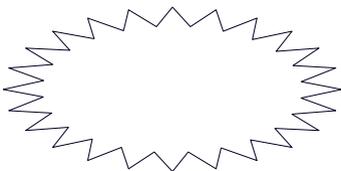
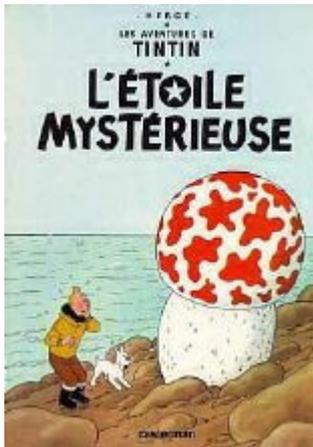


une page, en effet il était un peu coincé du fait de son habillement et le faisait travailler dans un hôtel. Très vite tous les dessinateurs qui succéderont à Rob-Vel lui garderont l'uniforme de groom, mais sans jamais vraiment s'en occuper puisque Spirou ainsi déguisé voyagera un peu partout dans le monde. C'est sous la houlette de Jigé que Fantasio vit le jour. Fantasio étant le faire valoir comique de l'histoire, comme Goular pour Lebut, à la différence que Fantasio est quand même une aide pour Spirou, ce qui n'est pas toujours le cas du comparse comique dans les albums de l'époque. Franquin créera bon nombres de personnages, tout d'abord le Marsupilami, le maire, le comte de Champignac, Dupilon sympathique paharmacien de son état, saoul du matin au soir, et bien sûr les méchants Zorglub avec son armée de Zorghommes et Zantafio le



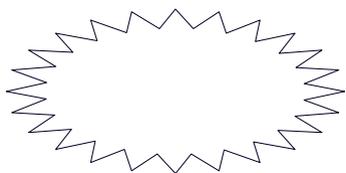
cousin maléfique de Fantasio qui à un moment dans l'Ombre du Z rejoindra le terrible Zorglub.

Là aussi mes meilleurs souvenirs commencent avec Rob Vel et finiront en beauté avec QRN sur Bretzelburg, voir Panade à Champignac. Rob Vel, Jigé, Franquin merci pour tout.



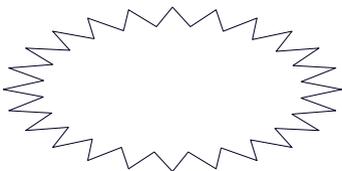
Le Monument en BD. Qui ne connaît pas Tintin ?
Qui ne sait pas qu'Hergé c'est Georges Rémi ?
Personne, bien. Tintin et son fidèle petit
compagnon Milou fut sans doute la BD la plus
populaire jusqu'à la disparition de son créateur
Hergé. Ce reporter intrépide visita tout les pays
du monde. L'intérêt de Tintin fut que chaque
histoire avait toujours un fait divers exact. Le
Lotus Bleu et la guerre entre le Japon et la Chine
qui était entremêlé d'un fond d'exotisme, Tintin
au pays de l'Or Noir et la crise du Pétrole et
ainsi de suite. Il fallut attendre Les Bijoux de la
Castafiore et Tintin au Tibet pour avoir des
histoires plus "classiques".

Hergé a bercé les rêves de millions d'enfants
grâce à ces BD. Car il ne faut pas l'oublier Hergé
avait sévi aussi avec Quick et Flupke deux
garnements belges assez proches de Bicot, mais



aussi dans les aventures de Jo et Zette et aussi dans une histoire qui mettait en scène des animaux dont j'ai oublié le titre pour l'instant. Dans Tintin on retrouve à partir du Crabe aux Pincés d'Or le capitaine Haddock qui à ce moment est un alcoolique notoire, puis dans la secret de la Licorne, ou plus exactement dans le Trésor de Rakham Le Rouge on y rencontre l'extraordinaire professeur Tournesol, c'est dans le Lotus Bleu, je crois, que l'on y voit les Dupont Dupond, puis dans le Sceptre d'Ottokar que l'on y voit enfin Bianca Castafiore qui jouera dans certains albums un rôle primordial.

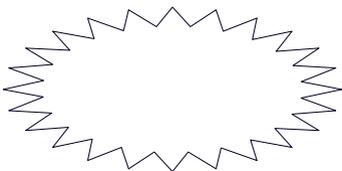
Hergé avait un dessin que l'on aimait et qui nous captivait, ces histoires étaient fabuleuses et pourtant il n'y avait ni violence ni sexe, contrairement à aujourd'hui, mais finalement je



crois que c'est ça que l'on appelle le "talent". Merci beaucoup Mr Hergé.

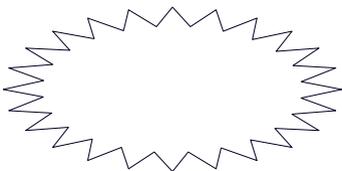


C'est vrai, j'adore Bob et Bobette. Pour moi Willy Vandersteen est sans doute le plus extraordinaire créateur de BD du Monde. Pourquoi ? L'explication est simple : à l'époque enfin l'on découvre des personnages qui sont moins caricaturaux que les autres (même



s'ils le sont quand même) avec des aventures un peu, voire même beaucoup "fantastiques". Il y a plusieurs écoles Vandersteen, et ce n'est pas toujours lui qui fait les albums, laissant comme à Hergé le plus "gros", à ces élèves. Dans Tintin les dessins apparaissent comme au dessus, dans des albums ils sont singulièrement différents. Au départ il y a Lambique, Bob et Bobette et la fabuleuse Tante Sidonie, puis ensuite intervient Jérôme (le Superman Belge) et l'inventeur le célèbre professeur Barabas. Certains sont de purs chefs d'oeuvres, citons les "Le Jongleur du Veau d'Or", "Le Paradis des Chiens", "La Frégate Fracassante", " Margot la Folle ", "Chasseur de Fantômes".

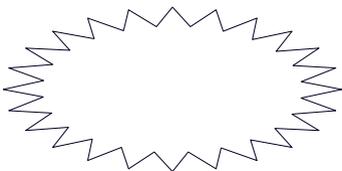
Willy Vandersteen créera ensuite Néron, ainsi que les propres aventures de Jérôme. A chaque fois le talent se mêlait au fantastique et c'est



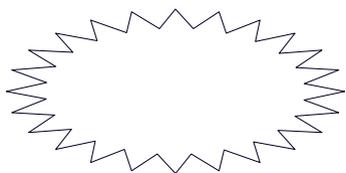
vrai j'aimerais que sur le web, voire ailleurs on parle beaucoup plus de Bob et Bobette.



Le Cercle Rouge est une aventure de l'Inspecteur Lestaque, certes il est sans doute moins connu que d'autres BD très célèbres mais ceux qui ont lus le Cercle Rouge l'ont dévoré des milliers de fois. Ce sont les éditions Fleurus qui en 1959



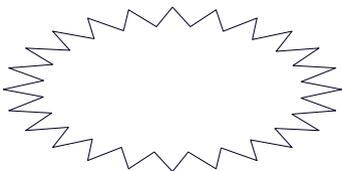
publie la première histoire d'Alex et son copain Euréka avec l'aide de l'Inspecteur Lestaque. En vérité il s'agit de deux histoires bien différentes réunies en un album, la première raconte le vol d'une clef qui permet de faire partir une fusée qui menace au moins la moitié de l'Europe, tout cela sous demande de rançon, c'est Loubiet le père d'Alex qui cherche à retrouver Ripart qui lui seul à un double de la clef. Malheureusement Ripart est parti en vacances et déteste la radio où bon nombres de messages sont diffusés afin qu'il revienne et donne la clef. C'est à Pierre Brochard pour les dessins et à Guy Hempay pour les dialogues que l'on doit ces aventures amusantes et originales, il y eut un autre album "Le Trompette de Strasbourg-Paris", mais c'est vrai je me souviens beaucoup du cerle



Rouge et de son bandeau en haut de l'album
"Appel à X...Y...Z...".

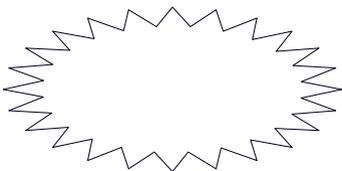


Pom et Teddy est dû comme beaucoup de BD de l'époque à François Craenhals. il met en scène un jeune garçon et son âne. Ensemble ils vivront l'aventure que je considère la meilleure de Pom et Teddy "Le Secret du Balibach", où un homme mystérieusement masqué est bien entendu poursuivi par nos deux héros. Je dois avoir lu et relu cet album une bonne centaine de fois.





La Patrouille des Castors des scouts bien sympathiques apparaissent sous les traits de Mitacq dans l'Inconnu de la Villa Mystère (tout un programme). Lapin (une ou deux histoires seulement), Chat, Poulain, Faucon, Mouche et Tapir vont connaître des aventures particulièrement extraordinaires pour des

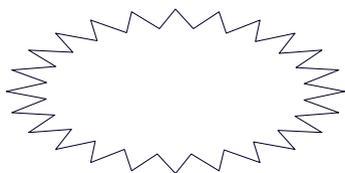


Scouts. La série était fidèle du journal de Spirou et c'est avec grand plaisir que l'on retrouvait presque chaque semaine. Elle finit par s'arrêter un jour et ce fut dommage. Les castors prirent la succession d'un autre scout dont je parlerai plus tard Jacques le Gall, les scénarios bien ficelés de Charlier et le dessin de Mitacq ont contribué je pense au fait que beaucoup d'enfants s'inscrivent chez les scouts à cette époque.

Chez les Castors il y a :

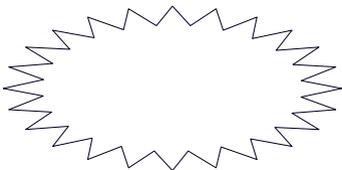
Poulain, le chef, Chat le second, Lapin il était entre les deux et donc fut vite éliminé, Faucon l'intellectuel, Tapir le comique, et Mouche qui a souvent peur et qui se met dans des situations impossibles.

Très bonne série.





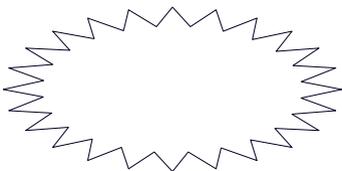
Philémon est né de l'imagination débordante de Fred. Celui-ci a en effet crée ce qu'on pourrait appeler la "poésie en bande dessinée". Son personnage de Philémon qui avec son âne Anatole recherche désespérément le A de l'océan Atlantique. J'ai tous les albums des aventures de Philémon, mais Fred ne s'arrête pas aux aventures de Philémon, il a aussi commis une magnifique BD sur la vie d'un petit cirque et puis bien sûr son histoire un peu folle, mais oh ! combien remarquable "Magic Palace Hotel" ou l'histoire d'un homme qui cherche



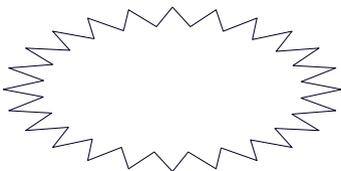
désespérément une chambre d'hôtel et qui ne la trouvera qu'à la fin de l'histoire, entre-temps il aura rencontré beaucoup de gens, plus bizarre les uns que les autres, mais aussi avec beaucoup d'humour.



Achille Talon est le personnage du siècle. Extraordinaire de bêtise il assène, comme beaucoup de personnes, un certain nombre de lieux communs exprimé avec des phrases et des mots emphatiques. Personnage créé dans Pilote par le génial Greg, il y eut d'abord dans une vingtaine d'albums des gags en une page qui le mettait en scène face à Lefuneste le voisin

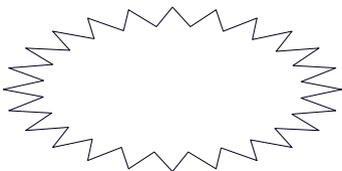


irascible digne d'un Ducrin, de Vincent Poursan le commerçant qui fait des ristournes uniquement intéressantes pour lui, de Papa talon grand buveur de bière devant l'éternel, de Mémé Talon brave femme un peu dépassée par les évènements et enfin de sa fiancée Virgule de Guillemets. Achille Talon eut ensuite son propre magazine, mais malheureusement qui ne dura que six numéros, si mes souvenirs sont bons, puis il passa à des histoires de 46 pages dont celle qui d'après moi est la meilleure Le Roi des Zôtres.



Râleur comme un gaulois Astérix apparut avec son copain Obélix dans le milieu des années 60 avec son copain Obélix. Pratiquement immédiatement dès le premier album "Astérix le Gaulois" ce fut le succès. Goscinny et Uderzo s'étaient essayés à d'autres BD avant Astérix, dont je reparlerai, mais sans rencontrer le même succès. Astérix devint en France ce que Tintin fut pour la Belgique. René Goscinny scénariste de génie créa toute une série de personnages plus drôles les uns que les autres : Assurancetourix, Cétautomatix, Abraracourcix, Falbala, Agecanonix etc... Les histoires étaient basées sur des faits historiques et agrémentés par René Goscinny de calembours et de plaisanteries très amusantes.

De plus Uderzo s'amusera avec talent à caricaturer bon nombres de comédiens ou de

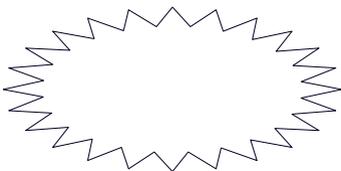


gens de télévision, pêle-mêle on peut citer : Jean Richard, Pierre Tchernia (plusieurs fois et bon ami de René Goscinny), Sean Connery, Louis de Funés etc...

Astérix fut une BD d'exception, personnellement je l'a met sur la même marche que Spirou et Tintin tant elle m'a fait passé d'excellents moments.

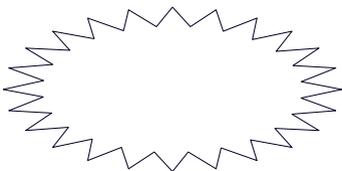


Benoît apparut lui aussi dans les années 60. Fantastique petit garçon très fort et qui perd toute sa force lorsqu'il attrape un



rhume. Benoît rencontre un vieux chauffeur de taxi Mr Dussiflard dans "Les Taxis Rouges" la meilleure histoire de Benoît d'après moi, Mme Adolphine (bonne ou méchante) qui deviendra lady Dolphine, son tonton Placide (agent secret), tout cela sous le coup de crayon de Peyo. Celui-ci à l'époque hésitait entre Johan et Pirlouit, Benoît Brisefer, et les Schtroumpfs qui ne faisaient qu'une figuration chez Johan et Pirlouit ou tout au mieux un mini-livre dans le journal de Spirou. L'ambiance de Benoît Brisefer est proche de celle de la Ribambelle de Roba (là aussi j'y reviendrais).

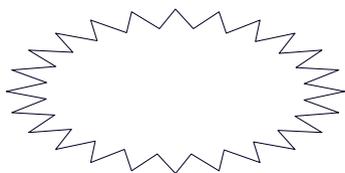
Benoît est un petit garçon remarquable, bon élève, très très costaud, par exemple on ne sait pas trop comment il vit, ni s'il a des parents, mais c'est vrai qu'à cette époque on passe un peu tout cela.





Sophie n'était qu'un personnage secondaire au départ. En effet dans la première histoire qui l'a met en scène c'est Starter et Pipette les deux héros. Starter sous le crayon de Jidéhem était le Mr Voiture de Spirou puis un jour, on lui créa une série où il rencontrait avec Pipette une curieuse voiture surnommée Zoé et son père le professeur Karamouzoff (ou un nom comme ça) et sa fille Sophie.

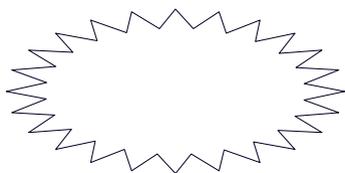
Très vite Sophie devint la seule héroïne des histoires avec de temps en temps une visite de Starter ou de son petit copain pleurnichard P'tit Bernard, en clin d'oeil de la Sophie de la Mme de



Séгур, un album sortit sous le titre "Les Bonheurs de Sophie" qui je trouve est sans doute le meilleur de la série.

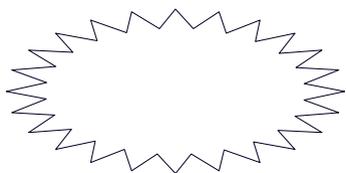


Michel Vaillant fut crée par Jean Graton. Captivé de voitures il nous entraîne avec plaisir dès "Le Grand Défi" (première histoire de Michel Vaillant) dans le monde fabuleux de la Formule 1, le tout étant admirablement documenté. Le thème de ces premières histoires est très sympathiques, le père Henri Vaillant a crée une entreprise familiale qui produit la "Vaillante"



voiture dans laquelle il a mis beaucoup de moyens, il est secondé par Jean-Pierre son fils aîné, excellent technicien (pilote aussi à ses heures dans "Le Pilote sans Visage", fabuleux album) d'un mécanicien Joseh, et de son fils Michel pilote digne d'Alain Prost et de Jacky Stewart mélangé.

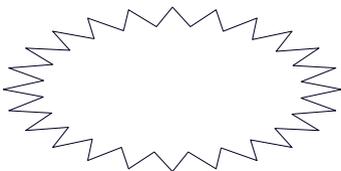
Michel Vaillant se mariera avec Françoise Latour, Jean Pierre avec Agnés. La mère Vaillant elle déteste la voiture et tremble dès que son fils court. Michel Vaillant enfin sympathisera avec un fabuleux coureur Steve Warson qui deviendra plus qu'un ami, il aura comme ennemi un japonais, puis Kramer et enfin l'abominable Hawkins. Michel Vaillant se mêlera aussi au cinéma avec Gil Delamare dans les Casses Cous.



Michel Vaillant fut un modèle pour beaucoup de jeunes à cette époque.



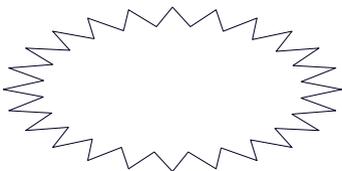
J'ai vraiment beaucoup aimé Johan et Pirlouit dans ma jeunesse. A l'époque les films de cape et d'épée étaient encore très en vogue, de plus Peyo (encore lui) sut magner l'humour sur fond historique avec beaucoup d'astuce. Johan écuyer d'un roi un peu mou, certes mais très gentil et qui dès le troisième album rencontrera un dénommé Pirlouit (Le lutin du bois aux roches). C'est dans



la Flûte à Six Schtroumpfs que pour la première fois les Schtroumpfs allaient faire leur première apparition grâce à l'enchanteur Omnibus.

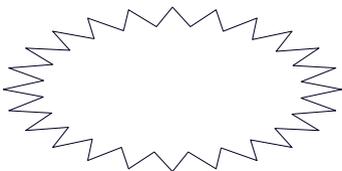
Plusieurs dessins animés furent faits, le plus célèbre d'entre tous fut celui tiré de "La Flûte à Six Schtroumpfs" avec la belle musique de Michel Legrand. Je me souviens à l'époque que Spirou avait vendu avec le journal le disque souple format 45 tours de la musique du film.

Johan et Pirlouit s'arrêtèrent pour ainsi dire avec Le Pays Maudit, il y eut certes après Peyo quelques tentatives de faire revivre nos héros, mais seul Peyo avait su apporter cet humour et cette poésie, cher à nos deux héros.





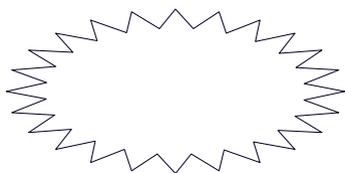
Ric Hochet se situe entre Rouletabille et un personnage style Belmondo pour les cascades. Il est né de l'imagination d'André Paul Duchâteau et de Tibet pour les dessins qui avaient déjà commis ensemble le fameux Chick Bill. Les histoires de Ric Hochet sont toujours excellentes, entre l'action, le fantastique et l'humour. Plusieurs personnages évoluent au milieu de Ric, le commissaire Bourdon bourru mais coeur d'or, Nadine sa nièce avec laquelle Ric va vivre longtemps, le professeur Hermelin, savant



international mais emmerdeur de première, l'Inspecteur Ledru l'ami et le souffre douleur de Bourdon, enfin le père de Ric, Richard, qui interviendra de façon épisodique dans toutes les histoires. Plusieurs histoires de Ric Hochet restent de grands moments de la BD : Mystère à Porquerolles, Traquenard au Havre, Suspense à la Télévision, Rapt sur le France ou le dessin de Tibet reconstituée à merveille ce magnifique paquebot qui était le France.

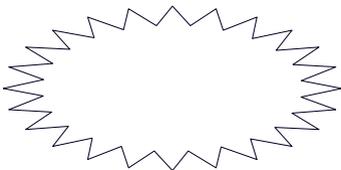


Buck Danny fut avec Dan Cooper la première série d'aviation qui donna d'ailleurs peut être des



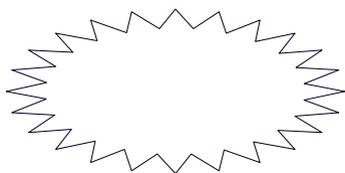
idées pour la série des Chevaliers du Ciel. Le Colonel Buck Danny est aidé de Sonny et Tumbler deux autres pilotes. Dans les premières histoires on retrouve Danny comme pilote de guerre, puis ensuite on le retrouve pilote d'essai dans l'excellent album n°10 du même nom.

Sur des scénarios de JM. Charlier, Victor Hubinon dessine des personnages qui pour l'époque contrastent avec ce qui se fait car volontairement réaliste. Danny rencontrera, Le Pilote au Masque de Cuir, Lady X, des gangsters du pétrole et des trafiquants sur la mer rouge, sans doute la meilleure série d'aviation de la bande dessinée.





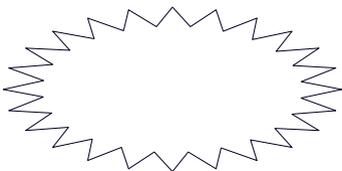
Dan Cooper par ce grand dessinateur qu'est Weinberg et que je compare souvent pour sa précision du détail à Edgard P Jacobs, Dan Cooper donc, était le concurrent dans Tintin de Buck Danny dans Spirou. Cooper était encore plus dans le réalisme que Danny. Des deux aviateurs je ne pourrai vraiment pas dire lequel je préférais, tout deux avaient leurs qualités tant dans le scénario que dans les dessins.





Les 4 as sont nés de l'imagination de Georges Chaullet qui avait déjà crée la célèbre Fantômette. C'est François Craenhals déjà dessinateur de Pom et Teddy ainsi que de Chevalier Ardent qui prête son coup de crayon au 3 garçons et une fille de l'équipe les 4 as.

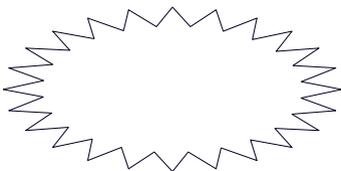
Lastic, le bricoleur, Bouffi, qui mange tout le temps, Doc, l'intellectuel, et Dina qui fait quelquefois des bêtises mais qui sort bien souvent ses amis d'affreux problèmes constituent cette sympathique équipe. Certains albums sont de pure merveilles comme le Rallye



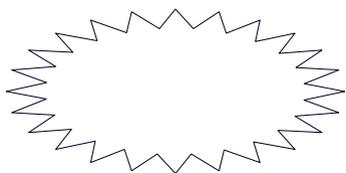
Olympique, ou bien les 4 as et la Coupe d'Or et cette parodie de James Bond, n'oublions pas non plus la Vache Sacrée, le Visiteur de Minuit et le Dragon des Neiges entre autre. Enfin la participation de deux policiers idiots Brodequin et Lecardunoie rende cette série vraiment très sympathique.



Il est arrivé dans Spirou, personne ne savait vraiment qui il était, ce qu'il venait faire là, mais il nous a fait rire, même beaucoup rire et grâce à ça il est resté. Sortit de l'imagination de

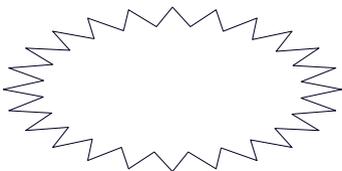


Franquin Gaston Lagaffe fut sans doute le héros qui permit à Spirou de devenir un grand journal de BD. Chaque semaine on guettait la nouvelle bêtise que Gaston allait commettre et du même beaucoup les colères de Fantasio, ou bien de ce pauvre Demesmaeker. Ce dernier vint pendant des années et des années essayé de faire signer des contrats, mais évidemment à cause de Gaston, il n'y arrivera jamais. De temps en temps Spirou intervient, bien que rarement, dans les premières planches. Puis on retrouvera Gaston dans un court récit "Bravo les Brothers" qui met au prise Gaston et des chimpanzés. Fantasio par la suite s'en ira, vu que Franquin ne dessine plus Spirou et c'est Prunelle et le dessinateur Lebrac qui prendront la suite. Restera Mlle Jeanne, l'amoureuse éperdue qui elle passera toujours tout à Gaston.

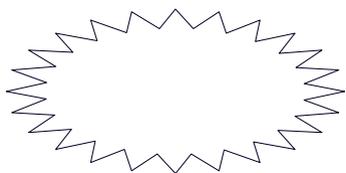




Série culte. Quelle série fabuleuse en une dizaine d'albums. Il faut dire que son créateur Edgar.P.Jacobs est un homme qui ne laisse rien au hasard. L'on dit que pour dessiner une poubelle dans les 3 Formules du Professeur Sato, il eut besoin de documentation afin que tout paraisse vrai. Car c'est vrai, c'était l'obsession de Jacobs, mais quel plaisir aussi lorsqu'on découvrait ses planches dans le journal Tintin puis qu'on les relisait en albums. Que des chefs d'oeuvre de l'Espadon à la Grande Pyramide, du professeur Septimus au professeur Moloch, en passant par l'Atlantide, au jardin de Montsouris

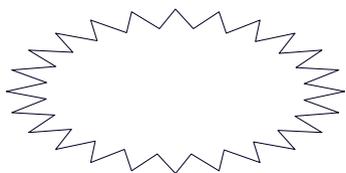


et de poursuivre l'infâme Olrik, sans oublier un piège particulièrement diabolique, Sato, Sharkey et quelques autres on se retrouve dans la bande dessinée "majuscule" comme dirait quelqu'un d'autre. Pour moi je crois qu'il n'y a pas au dessus de Blake et Mortimer, même Tintin qui s'inspire de faits réels et trop caricaturale dans son dessin, tandis que Blake et Mortimer arbore ce côté réaliste qui sied si bien dans leurs histoires.



Leur première apparition fut chez Johan et Pirlouit avec l'histoire d'une flûte magique à 6 trous qui fait tomber les gens en pamoison après les avoir fait danser un bon moment. Ces petits personnages tout bleus sont particulièrement sympathiques et plurent très vite à tous les enfants que nous étions. Peyo vint de créer sa bande dessinée qui allait le hisser à un niveau très important. Les albums des Schtroumpfs sont fabuleux : Le Schtroumpf Noir, le Schtroumpfissime, et la Schtroumpfette sont pour moi les trois meilleurs de la série.

Peyo fut avec Hergé et Uderzo un des premiers qui fit que grâce au Schtroumpf on se lança dans la fabrication de peluches, de dessins animés, de jeux, chose qui au départ n'était donnée qu'à Tintin ou Astérix.

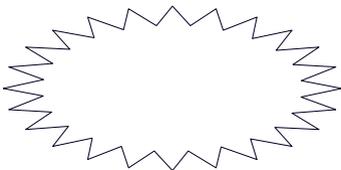


Même si j'aime beaucoup Benoît Brisefer et Johan et Pirlouit c'est vrai que les Schtroumpfs restent une joie pour nous dans les années 60.

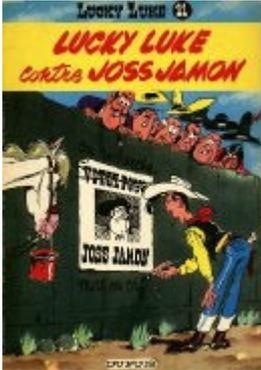


Les belles histoires de l'Oncle Paul étaient pour certains ennuyeuses, pour d'autres très intéressantes. L'Oncle Paul ce brave homme venait nous faire part de sa culture et nous raconter : la Naissance du Tour de France, les 3 Mousquetaires, la vie d'Edison, l'invention de la télévision etc...

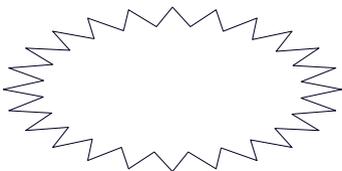
Bon c'est vrai nous on préféré voir Jean Valhardi ou la Patrouille des castors en action voire Gaston faire une énième bêtise, mais bon il en fallait



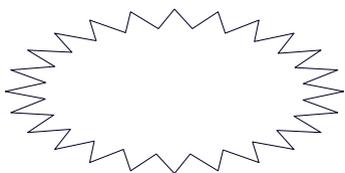
pour tous les goûts et enfin ces histoires étaient toujours remarquablement dessinées ainsi que scénarisées.



Lucky Luke démarra sous la houlette exclusive de Morris. Au début Morris s'inspire de fait divers réel et l'humour bien que toujours sous jacent n'apparaît vraiment qu'avec l'arrivée de René Goscinny à la tête des scénarios. Là aussi l'Homme qui tire plus vite que son ombre, devient la coqueluche des enfants. Luke est accompagné de Jolly Jumper son cheval et occasionnellement



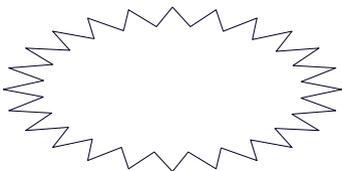
d'un chien bête et stupide, parodie de Rintintin, Rantanplan. Luke croise sur sa route, les vrais Dalton, puis leurs cousins, Jesse James, Billy The Kid, Calamity Jane, le Juge (célèbre escroc de l'Ouest américain), mais il rencontrera aussi une troupe de théâtre bien curieuse, un certain Phil Defer, un docteur Doksey et son médicament qui guérit tout, Joss Jamon et sa bande dont le fameux Jack "épais physiquement et intellectuellement" (j'adore cette phrase). Mon préféré des albums de Lucky Luke, je dirais qu'il y en a 3 : En remontant le Mississippi, La Diligence, Le Cavalier Blanc.



Pam et Poum deux gamins horribles qui débutèrent en France dans le Journal de Mickey puis que l'on pouvait découvrir dans leurs propres magazines comme le montre la photo ci-dessus.

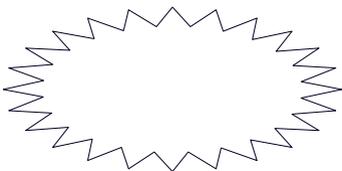
Pam et Poum sont parfois aidés d'un autre compère Adolphe très faux-cul mais qui est toujours prêt à faire de bonnes blagues. Ceux qui succombent aux blagues des deux horreurs : le Capitaine, Tante Pim, l'Astronome et enfin Miss Rose celle qui leur sert de précepteur. La bande dessinée est vraiment très amusante bien qu'un peu répétitive puisqu'elle se passe toujours sur une île où la tante Pim et le capitaine ont visiblement élu domicile.

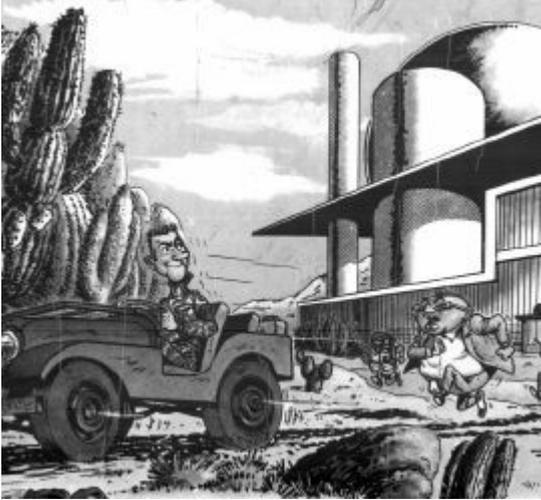
Très bonne série tout de même et qui continue encore aujourd'hui.



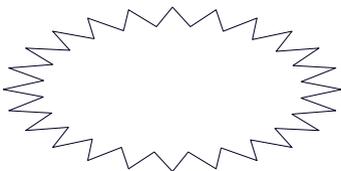


Jacques Le Gall représenté ci-dessus dans une parodie dans le journal Pilote ou ses congénères : Astérix, Tanguy et Laverdure essaye de le coloriser, a été le premier scout, bien avant la Patrouille des Castors a vivre des histoires extraordinaires sur des scénarios de Charlier. Jacques le Gall rencontra en effet dans une histoire fabuleuse les fameux Templiers. Il a disparu aujourd'hui pour notre plus grand regret.

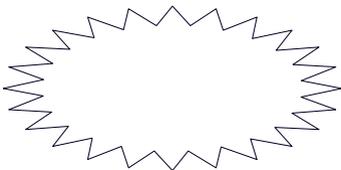




Steve Pops est une excellente parodie de James Bond. La preuve en est les deux histoires au titre évocateur "Steve Pops contre Dr Yes" (voir James Bond contre Dr No) et "Opération Eclair" (voir Opération Tonnerre). Il n'y eut malheureusement jamais de troisième épisode et c'est vraiment grand dommage. Dessiné et scénarisé par Devos qui créera aussi Génial Olivier, le personnage de Steve Pops avec ces

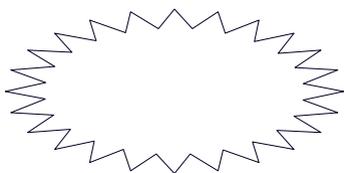


gadgets idiots, sa gourmandise et sa barbe qu'il doit raser plus de deux fois par jour est très amusant. Son supérieur le Brigadier évoque un peu M dans 007, les histoires sont très bien ficelées et le dessin très subtil. J'ai toujours regretté qu'il n'y ait pas le troisième annoncé qui s'intitulait "Le Mystère des Soucoupes Volantes". Au fait si quelqu'un en a entendu parler en Belgique ou en France et s'il existe quand même qu'il me le fasse savoir. Merci d'avance.





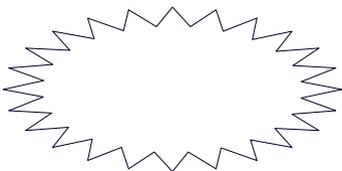
Prudence Petitpas est née de l'imagination de Maréchal et de Prudence Petitpas. En effet certaines histoires de 3/4 pages dans Tintin présentent Prudence Petitpas par Prudence Petitpas, curieux mais exact. Maréchal avait créé un personnage d'une petite bonne femme, une sorte de Désiré femme, qui vivait dans un petit village de province, dans lequel il ne se passait jamais rien, jusqu'au jour où...



Une excellente histoire la met en scène dans un rallye de vieille voiture. Prudence Petitpas correspond bien au héros sympathique de l'époque et c'est grand dommage que l'on trouve encore aujourd'hui si peu d'albums réédités.



Désiré est un personnage du journal Tintin. Créé par Mittei il ne fit pas une longue carrière, cela

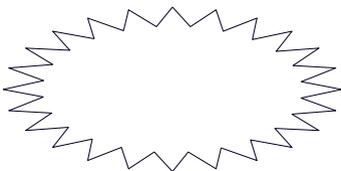


dit ce personnage de célibataire qui compose de la musique a toujours eu des histoires extrêmement drôles.

Très vite ces histoires deviennent "L'indésirable Désiré" visiblement il le fut pour les lecteurs de Tintin car il s'arrêta malheureusement rapidement. "Le voleur de Ripaton" reste une excellente histoire et je regrette de n'avoir plus de nouvelles de notre ami Désiré.



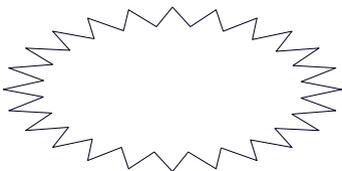
Macherot a toujours aimé et fait que des histoires avec des animaux. Son chef d'oeuvre étant Chaminou dont je reparlerai dans quelques



temps. Chlorophylle ou d'autres mettent en scène souvent des rats pour les méchants et plutôt chat ou souris pour les héros. Ces bd sont excellentes tant au niveau du dessin que du texte. On les vit pendant des années dans Spirou et là aussi on disparut sans crier gare.



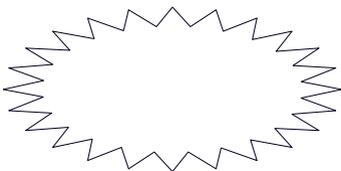
Rock Derby a été crée dans Tintin par Greg. A part quelques petits personnages au visage rond, pas encore de nez gigantesque comme pour Talon,



le dessin de Greg s'apparente plus à celui d'un Uderzo, du moins c'est un avis personnel. Rock est un garçon sympa, ces aventures toujours très mouvementées. Là aussi il y a eu assez peu d'albums, mais tous sont de très bonnes qualités.



Chauffeur de taxi dessiné par Berck, il a un peu un faux air de Spaghetti. Ce personnage qui connaît des aventures assez extraordinaires a lui aussi bercé nos tendres années de Spirou. Comme beaucoup d'autres héros de l'époque Prudence



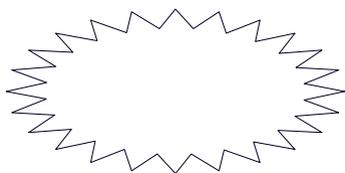
Petitpas, Désiré etc... on ne trouvait déjà à l'époque très peu des albums et malheureusement il n'en eut pas beaucoup.

Domage car vraiment la série était bien ficelée.



Oumpah-Pah est la première BD très amusante de René Goscinny et Albert Uderzo. Elle met en scène un indien : Oumpah-Pah, et un chevalier français : Hubert de la Pâte Feuilletée. Il y eut trois albums, les deux premiers contenant deux histoires à chaque fois.

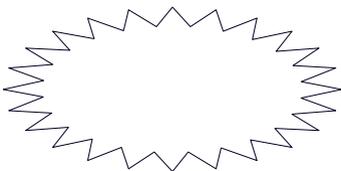
Cette bd était vraiment excellente, beaucoup de rythme très drôle, déjà Goscinny trouve quelques noms sympathiques, comme : Y'a qu'une dent mais



elle est tombée alors maintenant y'en a plus. Pour des raisons bizarres, cette bande dessinée ne prit jamais vraiment et cessa rapidement pour Astérix.

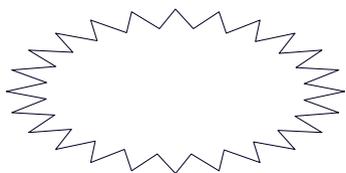


Chick Bill est dû encore une fois au talent de Tibet, seul pour beaucoup d'albums, puis ensuite à Tibet et André Paul Duchâteau pour les scénarios. Au départ Chick Bill a un peu de mal à



s'imposer, la concurrence de Lucky Luke est rude, du moins je le pense, puis il trouve ses marques et surtout les nombreux personnages qui vont évoluer pour notre plus grande joie autour de lui. Dog Bull, le shériff, très bourru et passablement bête, Kid Ordinn, le shériff adjoint, très abruti mais se révélant par moment meilleur qu'il n'est, il est en effet engagé dans des brigades de chocs dans un album où il fait des ravages, au grand désespoir de Dog Bull, et enfin l'ami fidèle de Chick Bill, Petit Caniche, jeune indien recueilli par Chick et qui manie aussi bien son arc que Chick son pistolet.

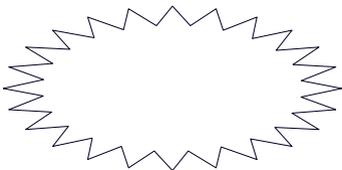
Pratiquement toutes les histoires de Chick Bill sont de pures merveilles d'humour et d'action. Je ne me souviens plus de tous les titres, mais je sais que j'avais lu et relu quand j'étais plus jeune cette histoire où Chick et ses



amis sont confrontés à une sorte de Monstre du Loch Ness.

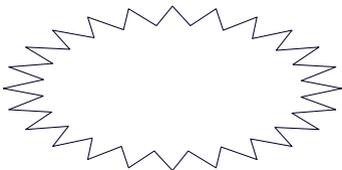


Ah ! Mes deux amis, qu'ont ils pu m'amuser dans Spaghetti à Paris avec les "bouchbouchwashahsha" de Prosciutto qui se fait passer pour un interprète et qui évidemment ne parle pas un mot d'américain. C'est dans cet histoire qu'un certain Provolone kidnappe un car de touriste. Comme toujours Prosciutto a entraîné "son frère de pizza" dans une aventure



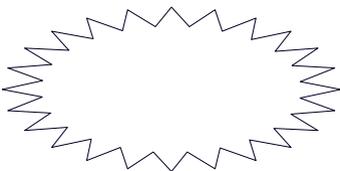
rocambolesque, d'autant plus qu'à cause des bafouillages de Prosciutto, les touristes n'y comprennent rien et ne savent évidemment pas qu'ils ont été kidnappés, d'où la grosse colère de Provolone. Dino Attanasio a créé avec énormément de talent ces deux petits personnages dans des albums tous plus drôles les uns que les autres : Spaghetti à Venise, Spaghetti et le Grand Zampone, le Rendez Vous des Cyclistes, Spaghetti comédien et j'en oublie comme Spaghetti Contrebandier et la présence d'un agent secret digne de 007.

Merci beaucoup Dino Attanasio pour tous ces beaux albums.



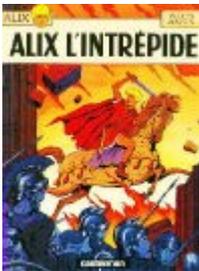


Jacques Martin fut le premier créateur des aventures de Guy Lefranc tant au niveau du dessin comme du scénario, puis c'est Bob de Moor (créateur de Barelli) qui comme pour la suite des 3 formules du professeur Sato, prit la suite au moins pour les dessins, le scénario étant toujours de Jacques Martin de ces aventures extraordinaires. Guy Lefranc combattant régulièrement Axel Borg, comme Blake et Mortimer face à Orik, rempile pour des histoires fabuleuses dignes d'un Jacobs. Jacques Martin a

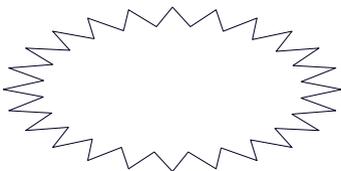


été formé à l'école d'Hergé et pourtant cette bd reste extrêmement réaliste.

Ci-dessus une excellente aventure : Le Repaire du Loup.



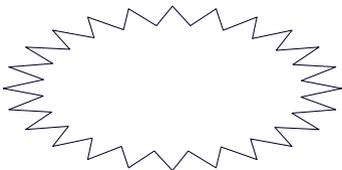
Alix est la première bd réaliste se passant au temps des romains et autres gladiateurs. C'est Jacques Martin qui comme pour Lefranc créera cette bande dessinée. La perfection du dessin comme du scénario, montre le sérieux de cet homme que l'on pourrait comparer à Jacobs tant son souci du détail est grand. Alix comme



Lefranc a été repris et lui, malgré la disparition de Tintin fait toujours nos beaux jours.

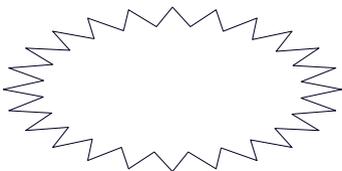


Chevalier Ardent est né de l'imagination fertile de François Craenhals. Celui qui créa avec Georges Chaullet les célèbres 4 as. Chevalier Ardent est une BD très sympathique, amusante avec beaucoup de péripéties mais qui peut être arrivée à une époque où les feuilletons du moyen âge avaient moins la cote. Dommage car très bonne BD.

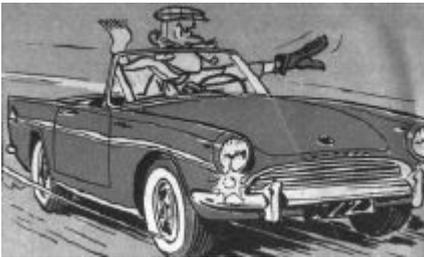




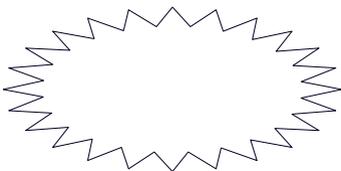
Zig et Puce furent créés par le grand Alain Saint Ogan. Comme à l'époque pour Spirou avec Rob Vel ou Tintin avec Hergé, nos deux héros ont une grande soif d'évasion et décide d'embarquer pour les Etats-Unis. Au départ il s'agit de gag en une page, un peu comme Quick et Flupke, ou de Spirou, puis il faut bien les faire partir et là plusieurs histoires s'installent. Quelques années



plus tard Greg fit revivre les deux petits personnages, les modernisa au niveau de l'habillement créa un certain Mr Propocket (sosie, un peu de Talon), mais la mayonnaise pour des raisons mystérieuses prit moins et quatre cinq albums sortirent seulement dont l'excellent ou Zig et Puce teste une voiture de marchand de glace qui renferme en vérité le fameux prototype 00.



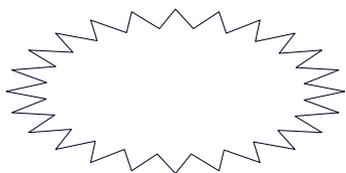
Clifton est un détective très "british" qui la joue très Sherlock Holmes. Personnage très amusant,



là aussi peu d'albums, pour une série très humoristique et de grande qualité.

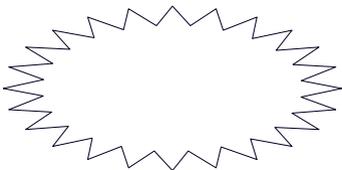


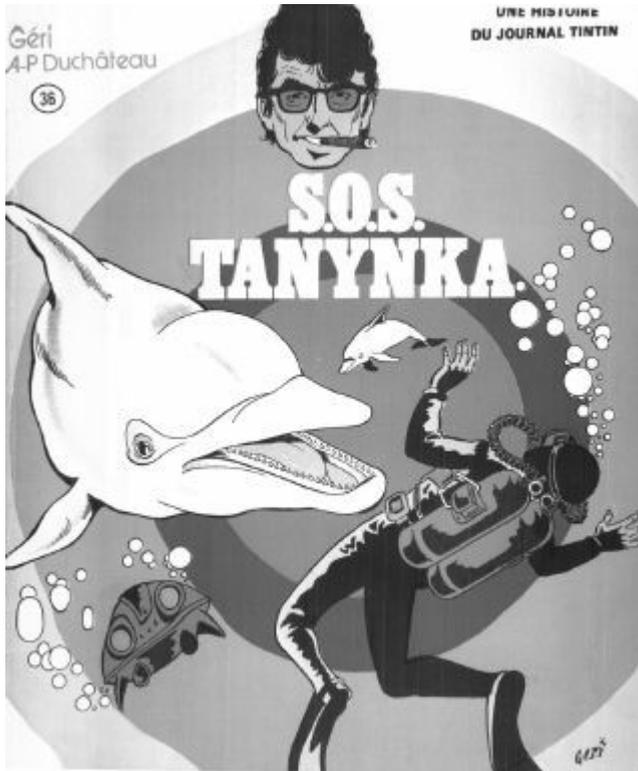
Paul Foran a eu deux histoires très fantastiques voir un peu trop c'est ce qui explique peut-être qu'il disparut assez rapidement de Spirou, ces histoires étant plutôt réservé à un public plus adulte. Certes c'est très dommage et aujourd'hui



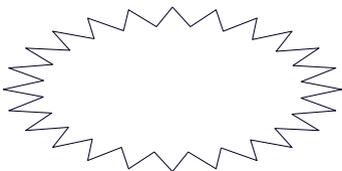
on trouverait que Foran n'est pas si terrible que ça, mais bon à l'époque ça ne rigolait pas. Gil et Jordi, puis avant Gil et Montero, commirent deux excellents albums "Chantage à la terre" et "L'Ombre du Gorille", ce dernier faisant un peu pensé au film "Les Chasses du Comte Zaroff" fabuleuse oeuvre fantastique des années 30.

Deux très bons albums, dommage qu'il n'y ait pas eu de suite.





Mr Magellan fut un personnage crée dans les années 70 dans Tintin et l'on s'en rend facilement rien que par les dessins très "pop art" de ces années là. Geri pour les dessins et André Paul Duchâteau (déjà scénariste de Ric Hochet et

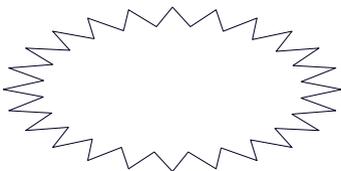


Chick Bill) firent un certain nombres d'histoires qui mettent donc en scène un playboy, entre John Steed et James Bond, Mr Magellan et son assistante, copie revue et corrigé de Mme Peel, Capella.

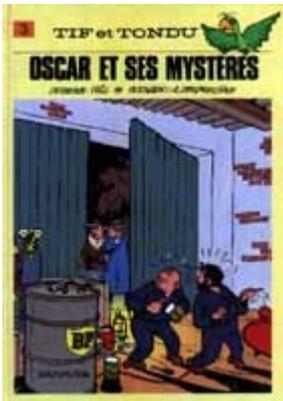
Là aussi les histoires ont un fond de fantastique et de science fiction particulièrement sympathiques, malheureusement le personnage sera éphémère et l'on retrouve aujourd'hui chez les libraires que des anciens albums de Mr Magellan.



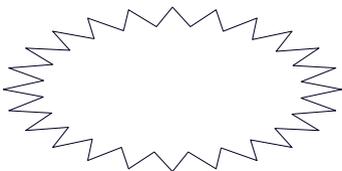
Jari était un sympathique garçon, confident de Jimmy Torrent, champion de tennis, qui connaît



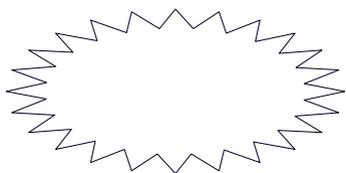
beaucoup de problèmes dans sa vie. La BD est signé Raymond Reding qui pour Tintin réalise là une bd très réaliste tant au niveau du dessin que du texte. Il y eut un certains nombres d'albums qui ressortent souvent, mais c'est vrai Jari fut un peu oublié parmi les lecteurs de Tintin et c'est grand dommage.



Tif et Tondu furent deux personnages extraordinaires qui apparurent dans Spirou dans les années 60, et même un peu avant dans de

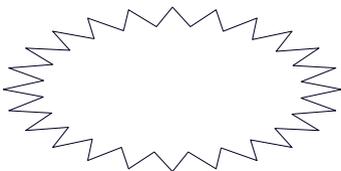


vieux almanachs. Will pour le dessin et Rosy pour les scénarios nous emmène au départ dans des histoires policières mais à tendance humoristique, mais très vite vont vers le policier et le fantastique avec l'apparition de Mr Choc. Mr Choc sorte de Fantômas dont on ne connaîtra jamais les vrais traits, habillé d'un smoking en queue de pie, et d'un heaume sur le visage, celui-ci ne l'enlève que pour troquer un autre masque. Comme je vous le dis c'est Fantômas. Le meilleur des albums et celui ou avec l'inspecteur Allumette il traque Choc à Paris dans "Choc au Louvre". Un autre excellent album s'appelle aussi "Le Reveil de Thoar", un immense géant mécanique, dirigé par Choc bien sûr.



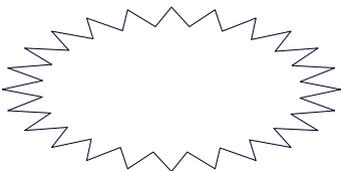


Poussy est une charmante petite chatte imaginé par Peyo (le regretté papa des Schtroumpfs) à qui en quatre dessins il arrivait toujours des gags. C'était certes une mini série dans Spirou qui se trouvait dans les premières pages du journal et qui était franchement rigolote. Peyo arrivait en effet en quelques planches à créer un gag avec un chat ce qui ma foi n'est pas forcément aisé.





La Ribambelle fut crée par Roba, elle ne connut dans les années 60/70 que 4 histoires "La Ribambelle gagne du Terrain", "La Ribambelle en Ecosse", "La Ribambelle s'envole" (superbe album) et "La Ribambelle au Galopings". Phil, Archie, Dizzy, Atchi et Atcha , Grenadine et le fidèle domestique d'Archibald ,James participèrent à tout ses albums qui les mettent

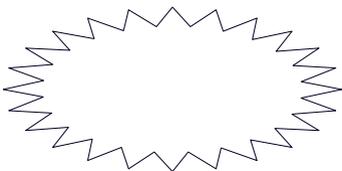


en scène contre quelques méchants dont le fabuleux Grosfilou du premier album. Ensuite une bande de voyous du nom des "Caïmans" essayera avec à leur tête leur chef Tatane de leur mettre des bâtons dans les roues, mais heureusement les Caïmans sont plus bêtes que méchants.

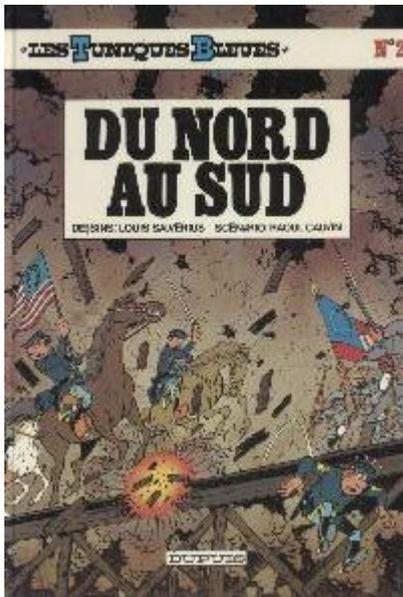
Si vous n'avez jamais lu la Ribambelle, plongez-vous dedans.



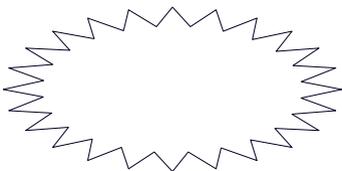
Vieux Nick et barbe Noire furent créés par Remacle. Au départ c'était Vieux Nick le héros de l'histoire, mais très vite Barbe Noire s'imposa comme le seul et unique personnage comique de l'histoire et fut le seul héros de tous ces



épisodes qui parurent dans les années 60 et 70. Très curieusement la série s'arrêta et on eut plus malheureusement pour nous plus de nouvelles du Vieux Nick.



Louis Salvérius et Raoul Cauvin furent les créateurs de cette BD qui se passe au temps de la guerre de Sécession. A la mort de Louis Salvérius, c'est le dessinateur Lambil qui reprit

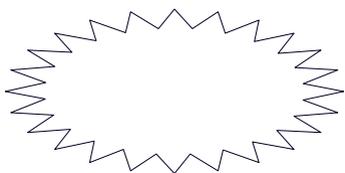


le flambeau avec toutefois plus d'humour, Cauvin et Lambil ayant déjà créé la série : Pauvre Lampil.

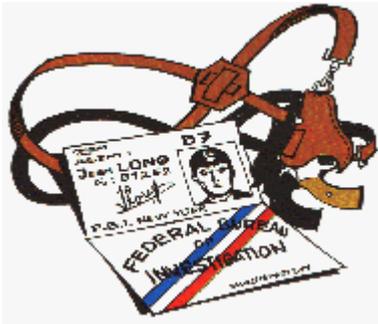
Là aussi beaucoup d'albums pour une série très bien foutue.



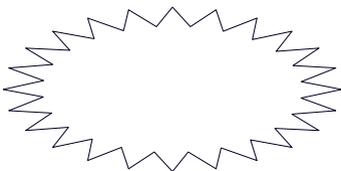
Les Krostons sont des sortes de petits martiens qui débarquent chez nous et qui vont connaître bien des déboires et provoquer évidemment moult catastrophes. Deliege réussit là une excellente BD qui dura un petit peu puis qui



disparut comme beaucoup d'autres sans que l'on sache vraiment pourquoi.



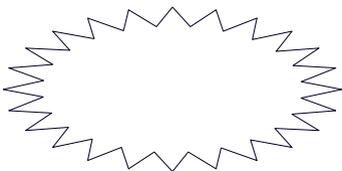
Jess Long est né aussi de l'imagination de Maurice Tillieux. Ce policier du FBI a un côté entre Paul Foran et Rip Kirby. Souvent dans Spirou on trouvait des histoires avec les solutions dans le prochain numéro. Cela faisait un peu penser à l'émission de télévision "Un Mystère par Jour" ou le professeur Morgan alias Henri Crémieux nous soumettait une énigme qui était résolue le lendemain soir. Cette série fut



excellente t fut la première vraiment réaliste de Tillieux.



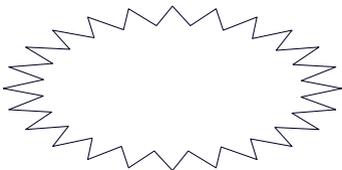
Marc Dacier est un reporter photographe, intrépide qui vécut quelques histoires passionnantes. Ces histoires étaient signées de deux maîtres du genre : Paape et Charlier qui donnèrent comme je l'ai dit les meilleures histoires de Jean Valhardi. Marc Dacier astucieux comme Jourdan et Valhardi réunis a disparu assez tôt des pages de Spirou, dommage car quelle bonne série c'était là.





Le Grand Vizir Iznogoud est sans doute la BD de l'époque. René Goscinny pour le scénario, Tabary pour le dessin vont créer : le bon calife Haroun el Poussah, le Grand Vizir Iznogoud, et le serviteur Dilat Larath. Petites histoires qui en 5/6 pages n'ont qu'un même scénario pour Iznogoud être calife à la place du calife. C'est vraiment excellent tant la richesse du dessin et du scénario excelle dans chaque histoire.

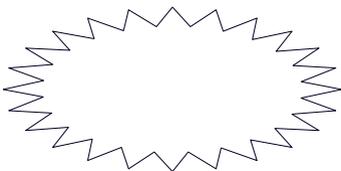
Une très bonne et celui ou grâce à un Mr Météo qui dit le contraire du temps qu'il doit faire, le



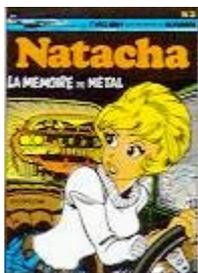
grand Vizir essaye de tuer le calife sur les pentes neigeuses des sports d'hiver.



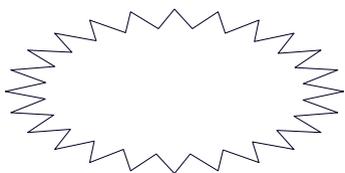
Yoko Tsuno fut la première héroïne asiatique de la BD. Imaginée par Roger Leloup qui travailla



beaucoup chez Hergé à ses débuts et qui illustra quelques des plus belles histoires de Tintin, ce dernier créa cette héroïne qui avec Natacha allait marquer les années 70. Les histoires de Yoko sont uniques en son genre, mélange de SF, de fantastique et d'espionnage / polar. Un véritable chef d'oeuvre, merci Mr Leloup.



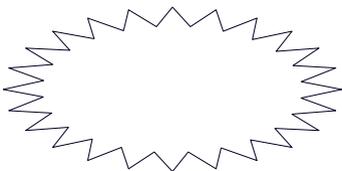
Aaaaaah Natacha l'hôtesse de l'air. Walthéry créa cette héroïne sans jamais penser qu'elle allait déstabiliser Brigitte bardot dans nos coeurs d'adolescents. Superbe hotesse à qui il arrive moult histoires. Elle est aidée par un



steward un peu idiot Walter qui l'accompagne dans la plupart de ses aventures et qui amène un côté amusant et humoristique à la BD. Natacha grâce aussi à Tillieux aura marqué la BD.



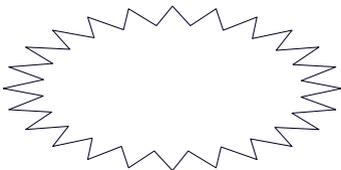
Derib et Rosy créèrent cette amusante série dont la vedette était un chien qui parle. Attila était un agent secret envoyé par le



"Colonel". Cette série était très amusante et les scénarios très intéressants puisque Rosy avait déjà commis les histoires fabuleuses de nos compères Tif et Tondu. Dans celui vu ci-dessus Attila se retrouve avec un petit garçon du nom d'Odée et d'un méchant Mr Grismouron qui cherche à le déposséder de son héritage. Peu d'histoires mais les quelques albums sont de grande qualité.



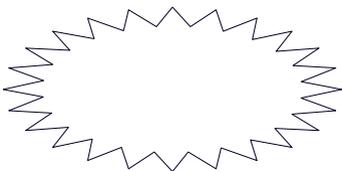
Jerry Spring fait partie de ces BD réalistes de western. Finalement le western est un genre qui ne prit jamais vraiment si l'on excepte Blueberry, Chick Bill et bien sûr Lucky Luke. Spring a été imaginé par Jijé, le personnage aura un certains



nombre d'albums mais malheureusement
disparaîtra assez vite dans les années 70.



Cesar créé par Maurice Tillieux est un peu une
sorte de Modeste. Il vit seul mais accepte très
souvent de garder la fille de l'agent, Ernestine,
mélange des trois neveux de Félix dans Modeste

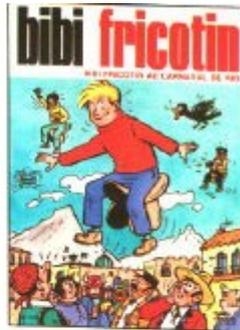


et Pompon et d'Abdallah dans Tintin. Les gags sont très bien foutus, il y eut je crois quatre albums de gags, puis le personnage disparut à la mort de Maurice Tillieux et ne fut jamais poursuivi.

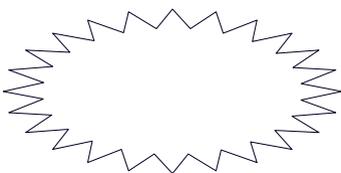
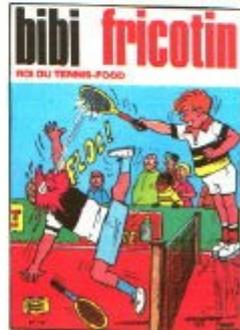


*
DERNIERS

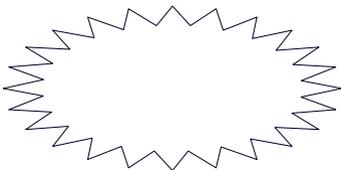
NUMEROS

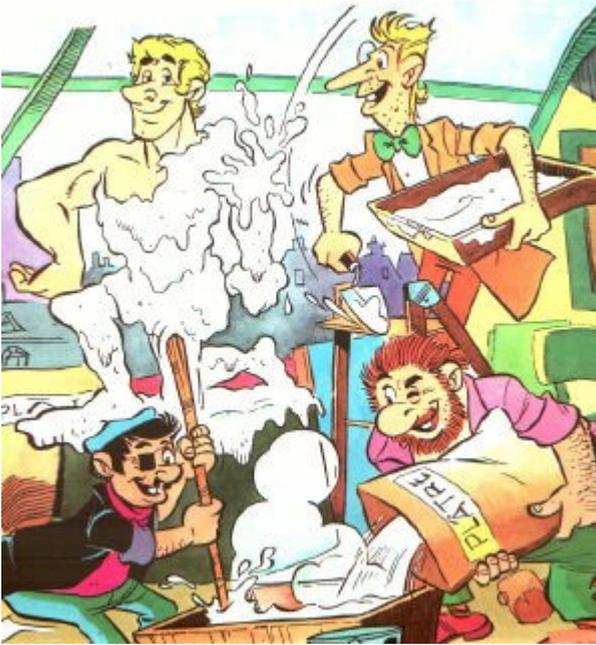


PARUS

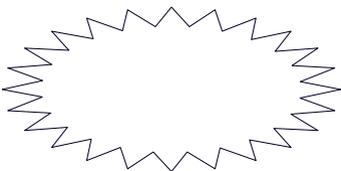


Bibi et Razibus étaient un peu des cousins des Pieds Nickelés. En effet Bibi fait un peu penser à un poulbot à la limite de l'escroquerie, mais tout de même moins bandit que les Pieds Nickelés. Toujours plein de trouvailles, Bibi commencera seul avant de rencontrer son fidèle ami Razibus. Il fut dessiné en grande partie magnifiquement par Pierre Lacroix, à noter que certaines histoires comme le Tour de France a disparu (voir ci-dessus) sont tout à fait remarquables.





Les Pieds Nickelés de Louis Forton obtinrent un succès qui ne s'est jamais démenti. Croquignol, Ribouldingue et Filochard amusèrent petits et grands pendant de longues années. Ils furent même adaptés au cinéma avant guerre, c'est vous dire le succès de cette BD qui met en scène trois petits escrocs pas très doués, mais qui

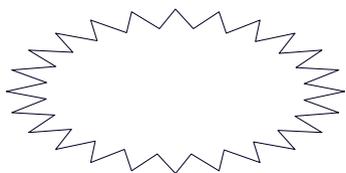


réussissent quand même quelques coups audacieux. Dans l'un parodiant les Trois Mousquetaires et le collier de la Reine, ils rencontrent même Mme Thatcher et le président Mitterrand, quelle consécration pour eux.

La couverture ainsi que l'histoire ci-dessus fut dessinée par Genclo.



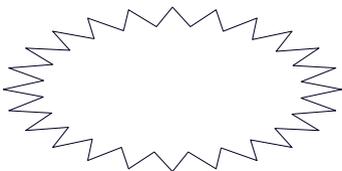
Taka Takata est une série militaire très amusante. Le dessin est de Jo-El Azara et le



scénario est de Vicq. En une page comme pour Max l'Explorateur, Taka Takata provoque moult incidents à la grande déception de son supérieur le colonel Rata Hosoja qui évidemment se fait incendier la plupart du temps par son supérieur le général.



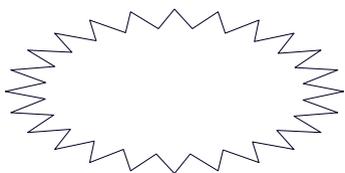
Martin Milan a été crée par Godard dans le journal Tintin. C'est l'histoire d'un aventurier / aviateur à qui il arrive souvent



beaucoup d'histoires. Une sorte d'Indiana Jones avant l'heure en quelque sorte. La série est très amusante et le dessin est vraiment excellent. Les scénarios sont bien ficelés. Dans l'extrait ci-dessus Martin et ses amis ont retrouvé la trace de Célestin Krédul et ils apprennent que Célestin a trouvé un gisement d'émeraudes.



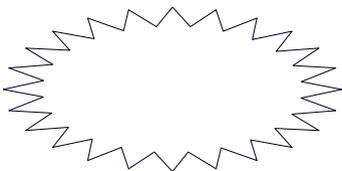
Luc Orient a été crée par Eddy Paape (dessinateur de Jean Valhardi et du fabuleux "Château Maudit") et encore lui, c'est à dire Greg. Luc Orient est une bonne BD ou se mélange habilement SF, fantastique, humour et aventures. Dans cette histoire ci-dessus les ravisseurs du



petit Vitonese ont trouvé refuge dans une villa voisine où nos amis se trouvent. Les bandits ne soupçonnant pas leur présence, il va s'en passer des choses.



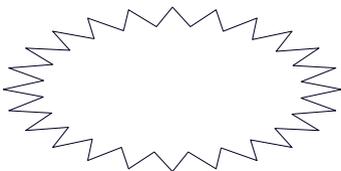
Ah, Cubitus fidèle ami de Sémaphore. Dupa créa cette série extrêmement sympathique et qui par le graphisme, voir le dialogue un peu alambiqué et tellement drôle fait un peu penser aux histoires d'Achille Talon de Greg. Ce gros bobtail car visiblement il y ressemble, surtout dans les



premières aventures, fit la joie de nombreux lecteurs de Tintin.



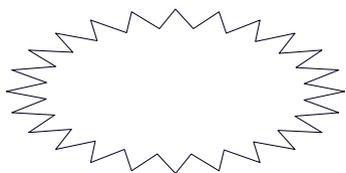
Olivier Rameau fut créé par Dany et Greg (encore lui !). Olivier, sa jolie fiancée évolue à Rêverose. On voit que le mouvement hippie était encore un peu présent, le dessin pour l'époque est assez audacieux et cette BD fait très kitch. Dans cet extrait un maître tailleur Phil Afil cherche des lucioles pour orner l'habit de noces d'Olivier. Sympa non ?

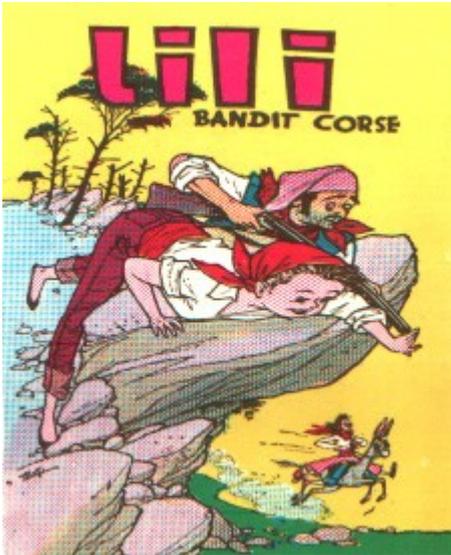




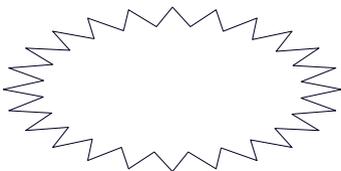
C'est Gordon Bess qui créa "La Tribu Terrible" et c'est tant mieux car il est vrai que cette BD qui parue dans Tintin eut un grand succès. En 3 images Gordon Bess arrive à créer un gag mettant souvent en scène les parents, la fille et le fiancé idiot ainsi qu'un cheval pas très malin non plus.

Excellente BD des années 70, on trouve encore quelques albums à dévorer en quelques instants.



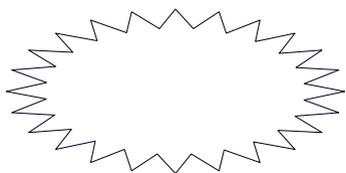


Le pendant de Pauvre Aggie, c'est l'espiègle Lili. Lili est une sorte de Bibi Fricotin et avec Aggie la seule héroïne de BD qui a marqué les jeunes lectrices de l'époque, voir même des lecteurs. C'est Anne Chatel en 1980 qui ressuscita Lili au grand bonheur de ses fans.

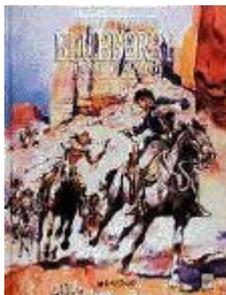




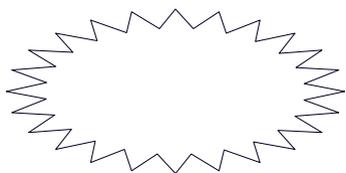
Pauvre Aggie. C'est vrai qu'il lui en arrivait souvent des vertes et des pas mûres. Ce fut d'abord le dessinateur américain Hal Rasmusson



qui créa le personnage d' Aggie en 1946 aux Etats-Unis. Aggie est accompagnée dans ses périple d'un chien surnommé Moustachu. Par la suite elle évoluera, sera confié au dessinateur Pierre Lacroix qui dessine déjà Bibi et sa vie ne sera plus vraiment un épisode des Misérables. Elle n'aura plus de couettes, sortira, bref Pauvre Aggie ira mieux.



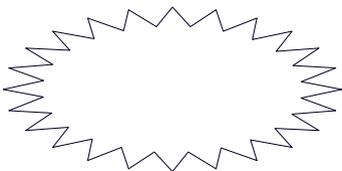
C'est en 1964 que Jean-Michel Charlier pour le texte et Gir pour le dessin créèrent avec talent cette fabuleuse BD qu'est le lieutenant Blueberry. Le personnage évoluera énormément



d'un amateur de bagarre, de jeu et de filles,
Blueberry deviendra par la suite un proscrit de
l'armée. Formidable BD, Gir ayant fait il est bon
de le préciser d'autres BD sous le nom de
Moebius.



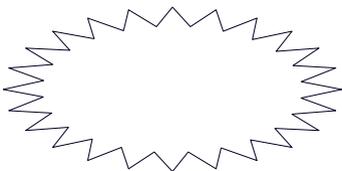
Valérian (agent spatio temporel) apparu en 1967
dans le journal Pilote et connut très vite un franc



succés. Jean Claude Mézières pour les dessins et Pierre Cristin pour les textes firent apparaître un héros Valérien et une héroïne Laureline que le grand public n'avait pas l'habitude de croiser dans les journaux de BD de l'époque et c'est tant mieux.



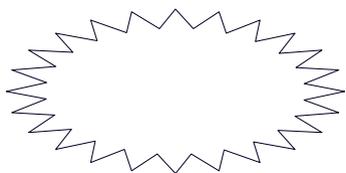
L'histoire se passe en Zoolande, le royaume des animaux. Le bon roi Léon XXXVIII (un lion bien sûr) a imposé à tous une nourriture à base de pâtes de légumes et de fruits pour empêcher les animaux du pays de manger leur prochain.

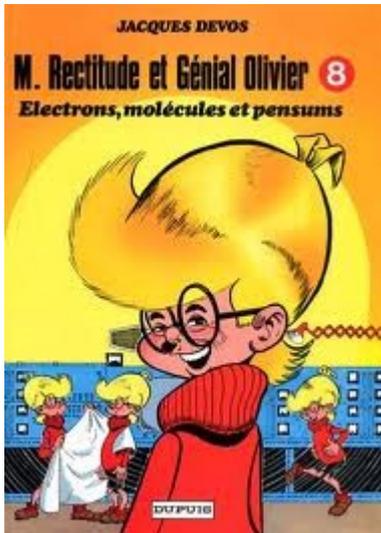


Grinchon le léopard (dit le khrompire) n'arrive pas à lutter contre ses tendances héréditaires. C'est la raison pour laquelle il est en prison. Un jour, il réussit une évasion dans des conditions très mystérieuses car les portes de la prison sont ouvertes et les gardiens endormis.

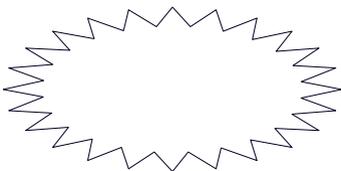
Chaminou va mener l'enquête pour le retrouver et va découvrir la face cachée de certaines personnalités du royaume.

Chaminou n'a vécu qu'une seule aventure dans le journal de Spirou, mais elle est restée dans la mémoire de ceux qui l'on lue par son originalité (voir ci-dessous la première apparition du héros) et par ses rebondissements.





Olivier Delabranche (plus connu sous le nom Génial Olivier) est à la fois un cancre et un génie. C'est un génie car l'électronique n'a aucun mystère pour lui. Il invente des machines très en avance sur son époque. A l'école, c'est un cancre. Il n'est pas doué en français, histoire, géographie. C'est pour cette raison qu'il utilise son génie principalement pour l'école. Pour les contrôles, il utilise tout son savoir faire : robots,

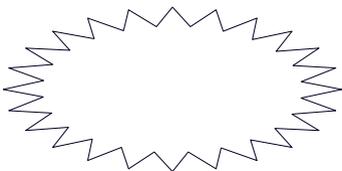


transmission d'informations... Ses amis (et en particulier Flafla profitent de ses inventions).

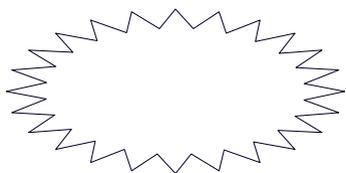


Corto Maltese est un héros de bande dessinée créé par le dessinateur et scénariste italien Hugo Pratt.

Né à La Valette, sur l'île de Malte, le 10 juillet 1887, d'un père originaire de Cornouailles, marin dans la Royal Navy, et d'une



gitane, originaire de Séville, il est de nationalité britannique. Officiellement, il réside à Antigua, dans les Petites Antilles, cependant la seule maison qu'il possède se trouve à Hong Kong.





ISABELLE 10

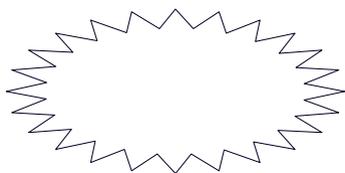


LE SORTILÈGE DES GÂTINES

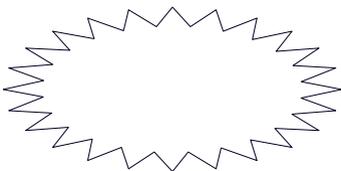
DESSINS : WILL & SCÉNARIO : Y. DELPORTE .



DUPUIS

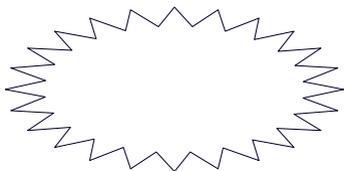


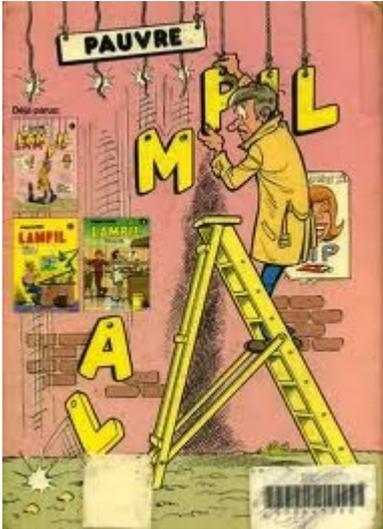
Isabelle est une série de bande dessinée franco-belge créé en 1969 par Will au dessin et le duo Yvan Delporte-Raymond Macherot au scénario dans le n° 1654 du journal Spirou. Elle met en scène Isabelle, une petite fille en apparence normale qui vit des histoires extraordinaires. A partir de l'album n° 3, André Franquin remplace Raymond Macherot dans l'équipe des scénaristes, puis Yvan Delporte va assurer seul le scénario à partir de l'album n° 8.



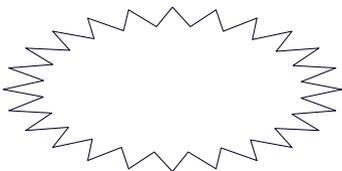
Le héros est un jeune adolescent australien,
Sandy Reynolds, accompagné de son fidèle
kangourou Hoppy.

La série bénéficie de tout le talent de Lambil qui,
sans avoir jamais mis les pieds en Australie,
réussit néanmoins à dépeindre de façon réaliste
ce pays à l'échelle d'un continent dans ses divers
aspects.

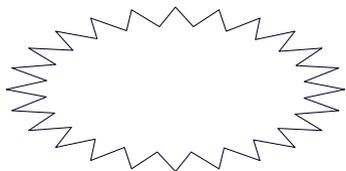




Pauvre Lampil, anciennement nommé **Pauvre**, pauvre Lampil !, est une série de bande dessinée humoristique pour les éditions Dupuis créée en 1974 par le dessinateur Lambil dont c'est une autobiographie de Willy Lambil lui-même dans laquelle il s'auto-caricature et se victimise de ne pas être un dessinateur de bande dessinée reconnu. Le scénariste Raoul Cauvin y participe au second gag.



D'abord les gags paraissent dans le journal de Spirou en 1974, puis en album en 1977, comportant sept tomes jusqu'en avril 1996.



SPIROU

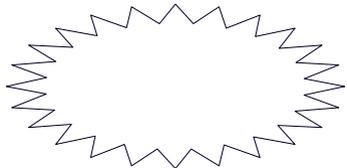


C'EST PAS
DU BIDON...
L'INVENTION DU
PROFESSEUR
ZERBINE !

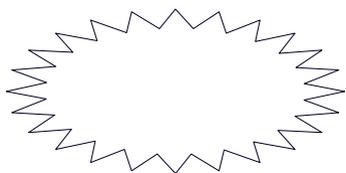
Voyez les Castors page 14

Gaston

par Jidéhem et Franquin

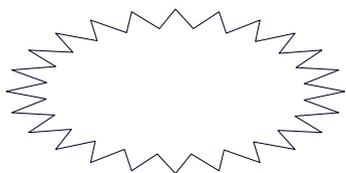


J'ai déjà parlé beaucoup des héros du journal de Spirou, mais je n'ai pas pu résister au fait de vous en montrer un exemplaire tel qu'on l'attendait dès qu'il sortait en kiosque. En première page Gaston, Boule et Bill en dernière (pas immédiatement) mais très vite en tout cas. Merci les éditions Dupuis.



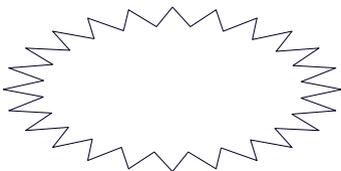


Là aussi ayant pas mal parlé de tous nos héros, je ne vais pas trop m'étendre sinon pour vous présenter cette couverture de Jean Graton où l'on reconnaît bon nombre de héros de l'époque.

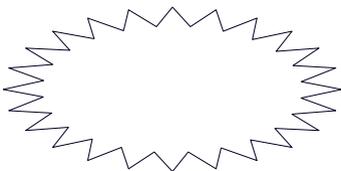




Le Journal Pilote lui a révolutionné, en son temps, le monde de la BD comme l'avait fait autrefois ces deux aînés : Tintin et Spirou. Créée par René Goscinny on y trouva très vite quelques BD cultes des années 70, jugez en vous même : Astérix, bien sûr, Achille Talon, la Rubrique à Brac et les Dingodossiers, Valérian, Blueberry, Philémon, les Chevaliers du Ciel etc...



Très vite le journal s'imposa et les noms de Fred, Greg, ou Gotlib furent de plus en plus connus. Talon, la Coccinelle de la Rubrique à Brac ou Super Dupont, et Philémon et son voyage vers le A reste des grands moments de BD. Goscinny crée les gags pour Gotlib et cela devient les Dingodossiers (2 volumes édités à ce jour). Ensuite la Rubrique à Brac ou Gotlib cette fois-ci tout seul, se livre à des pitretries extraordinaire.



THIERRY LA FRONDE ÉCHAPPERA-T-IL AU GUET-APENS

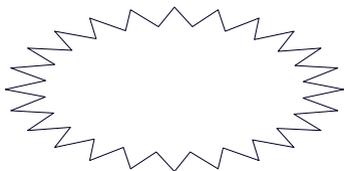
LE JOURNAL DE
MICKEY

NOUVELLE SÉRIE • HEBDOMADAIRE N° 648

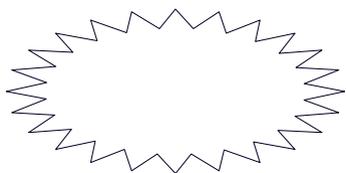
Fac-similé supplément au n° 2209 du Journal de Mickey. Ne peut être vendu séparément.



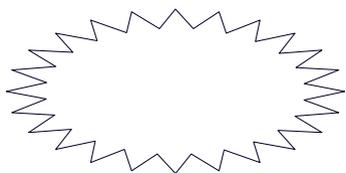
FRANCE : 0,70 F
Belgique : 7 FB
Suisse : 0,70 FS
Italie : 100 L
Canada : 20 cents

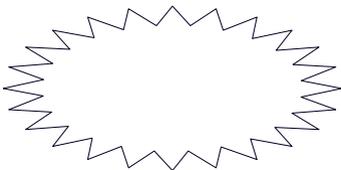


Bien avant Tintin, Spirou et Pilote, le Journal de Mickey vint bercer nos Jeudi (puisque c'était le jour de congé qu'il y avait à cette époque). En dehors de Mickey contre le Fantôme Noir, Donald face au Rapetou, quelques apparitions furtives de Géotrouvetou, Donald Dingue, Daisy, Minnie, Riri, Fifi, Loulou, Onc' Picsou on trouvait aussi d'autres BD qui je crois ne sortirent jamais en album, mais qui était excellente et surtout très amusante car caricaturant l'acteur qui jouait le rôle à la télé à l'époque. Ainsi dans la BD de Thierry la Fronde on reconnaît bien Jean Claude Drouot, le Temps des Copains c'est l'excellent comédien Henri Tisot qui est dessiné, quant à Zorro c'est Guy Williams de l'époque. Côté BD, je dirais classique on y retrouvait les aventures de Nic et Mino, ainsi que cet homme préhistorique Onkr qui fit les beaux jours de Mickey mais qui



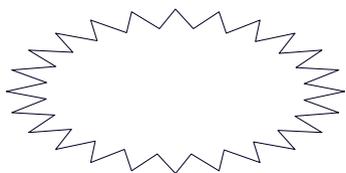
pour des raisons étranges ne sortirent jamais en album, à part Nic et Mino qui y ont eu droit quand même. Mais retrouvez les pour certains ici.



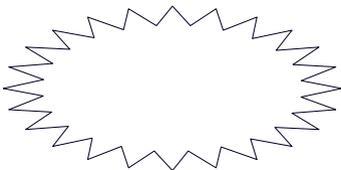


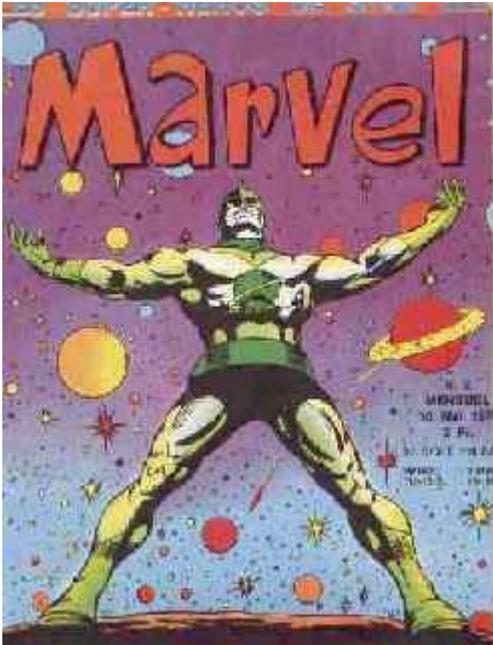


Une nouvelle race de Super Héros apparurent dans les années 70, il s'agissait comme cela été marqué en haut de chaque numéros des Super Héros de Stan Lee. On les trouvait dans deux mensuels, Strange et Marvel. Dans Strange que vous apercevez au dessus, on retrouvait tout d'abord les X Men encore habillés de jaune et

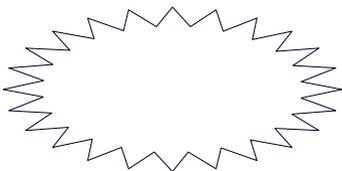


bleu, ensuite Iron Man (Tony Stark), Daredevil et Spiderman. Je possède une collection importante de Strange et avoue les relire toujours avec plaisir. Les méchants de Lee, il faut le dire sont extraordinaires : L'Homme sable, le Bouffon Vert, Magnéto pour ne citer que mes préférés sont vraiment des super méchants comme on aime les retrouver.





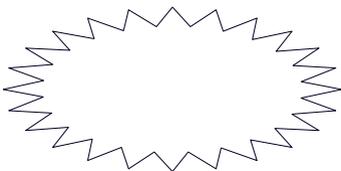
Marvel fut le premier mensuel des super-héros de Stan Lee à sortir et celui qui connut le plus de problème avec la censure. Il dut d'ailleurs s'interrompre très rapidement. Dedans on retrouvait le Captain Marvel (qui n'est pas mon héros de Lee préféré), le Silver Surfer et Daredevil je crois pour les premiers numéros, car



je n'ai que quelques numéros de Marvel et en album de surcroit. Personnellement ma préférence va à Strange, je préférais les histoires qui étaient je trouve plus réalistes.



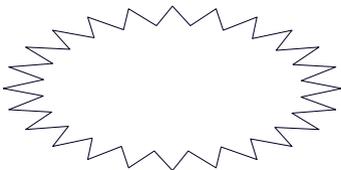
Jerry Siegel et Joe Shuster créèrent un mythe. Superman devint en effet pendant les années 30, l'emblème de l'Amérique, avec aussi Captain Américain. Superman combat pendant la guerre 39/45, il est vraiment l'emblème d'une Amérique victorieuse. Ce personnage est très intéressant mais finalement les gens se lasseront un peu plus vite de Superman que de Batman. Car en effet, le risque est qu'un super-héros à qui il



ne peut rien arriver, on finit un peu par tourner en rond. Heureusement les scénaristes ont d'excellentes idées et crée la Kryptonite, les Bizarro, Mr Mxtpplxz, Mento quelques super-méchants qui avec Lex Luthor feront de Superman une excellente BD.



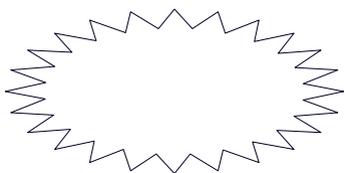
Ah ! Batman, bande dessinée qui apparut dans les années 30 sous le coup de crayon de Bob Kane. Personnellement tout les Batman de l'époque qui ont été admirablement réédité par Futuropolis ainsi que les histoires des années 60/70 sont d'une qualité rare tant au niveau du



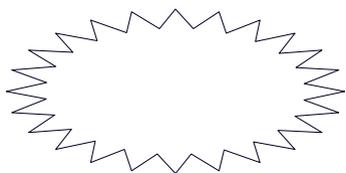
dessin que du scénario. Après j'ai eu un peu de mal à continuer, la mode faisant Batman devenait une sorte de super Mad Max voire de Terminator et c'est grand dommage. Robin, Batman et Alfred était tellement mieux face au Joker ou au Double Face de la grande époque.



Phil Davis et Ray Moore les mêmes créateurs que pour le Fantôme firent cette bd magnifique faite d'aventures et de mystères. Paraissant en France un peu épisodiquement on retrouva Mandrake comme le Fantôme dans une petite revue qui portait son nom, Spécial Mandrake ainsi que dans

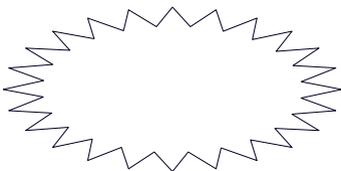


les Mondes Mystérieux. Ce magicien extraordinaire aidé par son fidèle Lothar, une sorte de Mr Muscle, et de la Princesse Narda, vit des aventures fantastiques absolument fabuleuses. Mandrake à la différence du Fantôme ne fut jamais porté à l'écran, on en parla souvent, une version fut sur le point de voir le jour avec Marcello Mastroianni dans le rôle de Mandrake, mais jamais rien ne se fit. Quel dommage car Mandrake aurait été et serait encore un personnage de cinéma extraordinaire comme il le fut dans la BD.





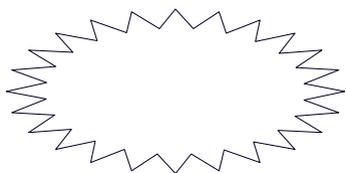
Le Fantôme ou "L'Ombre qui Marche" fut créé par Lee Falk et Ray Moore dans les années 30. Très vite ce personnage mystérieux avec son collant rouge, son masque attire la sympathie du public. Très souvent des affaires mystérieuses mettant en scène sa fiancée l'attirent sur le continent. Il a aussi un cheval et un chien, mi-chien mi-loup qui s'appelle Satan. Ces aventures paraissaient dans des petits journaux qui s'appelaient le Fantôme ou les Mondes



mystérieux. Leur parution était assez irrégulière, puis vint l'époque des Spécial Fantôme et enfin tout s'éteignit quand les éditeurs proposèrent un mélange de nouvelles histoires et de premières histoires du fantôme, dommage d'ailleurs car qu'est-ce qu'on les aimait ces petits journaux.

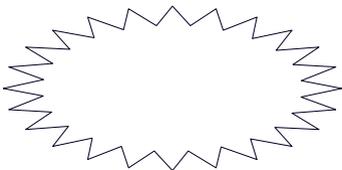


Martin Branner est le créateur américain de cette fabuleuse BD "Bicot". Sur la photo ci-dessus vous pourrez reconnaître la bande à Bicot



"Le Club des Rantanplan" avec Auguste, Julot, Ernest et les jumeaux.

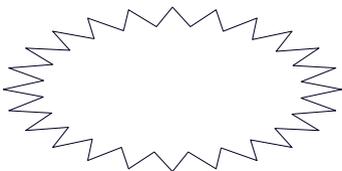
Bicot est une série très amusante qui met en scène sa soeur Suzy, une grande soeur très snob et qui embête souvent ce pauvre Bicot, il y a bien sûr son père Onésime Bicotin qui il faut bien reconnaître est quelqu'un de très gentil mais qui est trop faible et très souvent il se retrouve dans des situations impossibles, enfin la mère de Bicot gentille grosse femme qui soutient, punit aussi Bicot et qui finalement dirige à la baguette l'ensemble de la famille Bicotin.



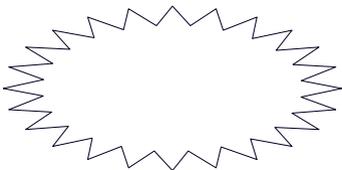


C'est vrai fin des années 30 début des années 40 parut la BD que je préfère, à savoir le Spirit. Spirit ancien détective qui combat le mal avec un loup sur le visage, aidé par le commissaire Dolan, sorte de Maigret ou Bourrel à l'américaine, combat le mal.

Will Eisner a fait de remarquables dessins et scénarios d'une série qui est vraiment à part

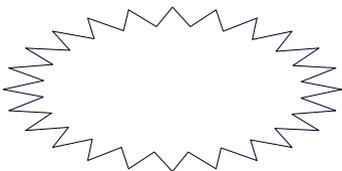


dans le domaine de la BD américaine de l'époque. En effet à cette époque ce sont plutôt les Super Héros, aux costumes parfois grotesques qui fleurissent. Là au contraire c'est plutôt une BD série noire, si l'on excepte son masque, très réaliste qui voit le jour et c'est tant mieux. Eisner a dessiné avec le même talent des aventures de Mr Tout le Monde avec brio.

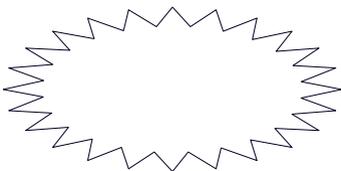




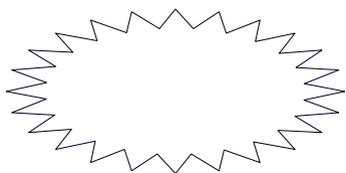
C'est à la suite du Fantôme dans ces petits mensuels du même nom que je me souviens de la première apparition de Rip Kirby. Alex Raymond créateur de la série fit apparaître un détective entre Mike Hammer et le Saint, lui même aidé d'un valet Edmond qui fait un peu penser à ce brave Alfred dans Batman. Entouré de très jolies



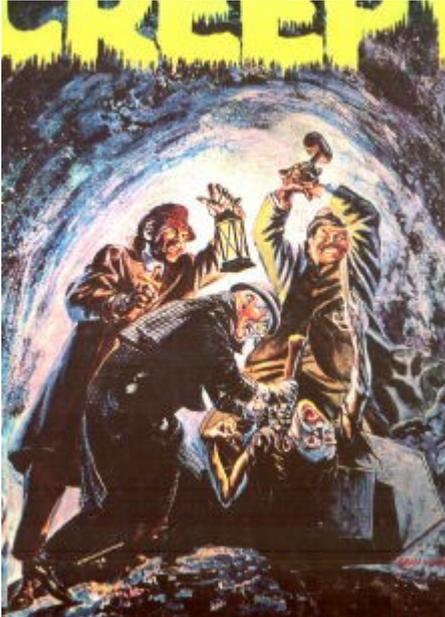
filles, Rip Kirby connut d'excellentes histoires dont celle titrée "La Formule du docteur Hicks". Les albums sont assez difficiles à trouver, mais heureusement n'ont pas disparus totalement.



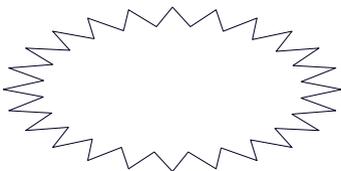
Voici le premier Captain Marvel, que Superman
attaqua à l'époque et dut s'arrêter pendant vingt
longues années si ce n'est plus
d'ailleurs. L'histoire est pourtant bien
différente de Superman. Un petit garçon Billy
Batson, orphelin, découvre un jour en s'égarant
dans le métro, un vieux sage qui lui laisse un mot
magique "SHAZAM". Une fois prononcé ce mot lui
permettra de devenir le plus puissant des mortels
le Capitaine Marvel. J'ai deux albums de Marvel,
l'un en français dont vous voyez la couverture et
qui contient aussi les aventures de Garth
champion olympique. Marvel c'est très sympa,
avec ses personnages comme Mr Tigre et
vraiment vu l'humour et le peu de ressemblance,
on se demande pourquoi il y eut plagiat de la part
de Superman. Cela dit fin des années 70 dans un
superbe album on découvrira la bande "Superman



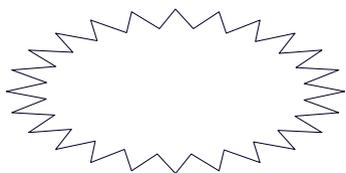
contre Capitaine Marvel" ou les deux héros s'expliquent et finalement font équipe pour notre plus grand plaisir. Très très bonne BD.



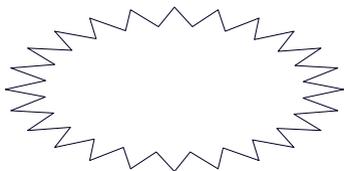
Creepy et Eerie sont apparus dans les années 70 et sont deux séries absolument époustouflantes d'épouvantes. Certaines histoires sont dignes des plus grands auteurs d'épouvantes et de



fantastiques comme Robert Bloch, Jean Ray,
Bram Stoker ou Stephen King.



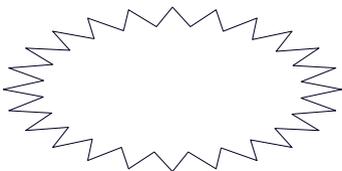
Les séries télés





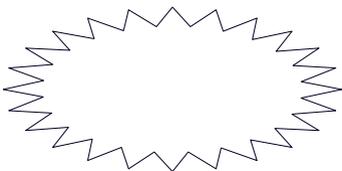
Devant l'écluse de Marly à l'arrière de la Dauphine de mes parents, je fredonne à côté de mon frère une mélodie sinistre, cet air est le thème de Sir Williams. Sir Williams, le vilain de cette fabuleuse série qui tint la France et moi entre autre, en haleine : Rocambole.

Un loup posé sur une table, une personne siffle le générique et Rocambole démarre pour un quart d'heure de mystère et de fantastique avec Pierre



Vernier et Jean Topart dans les principaux rôles. Plusieurs saisons d'affilés, les personnages de Ponson du Terrail se combattront dans des histoires dont les titres étaient des plus prometteurs, jugez-en plutôt : *L'Héritage Mystérieux, Les Étrangleurs, La Belle Jardinière*. Une distribution éclatante : Michel Beaune, Julien Guiomar, Jacques Dynam, Jean Servais, René Clermont, Martine Sarcey etc...

L'Homme Gris, George Stone, Potoniev, Andrea de Filipone, la Belle Jardinière, Baccara, Cerise, Mr de Beaupréau, le comte Armand de Kergaz, que de noms et de souvenirs merveilleux, tirés de l'oeuvre de Ponson du Terrail. Chef d'oeuvre de la littérature "mystérieuse" Française, on retiendra aujourd'hui le mot, lorsqu'une histoire est invraisemblable : c'est rocambolesque.

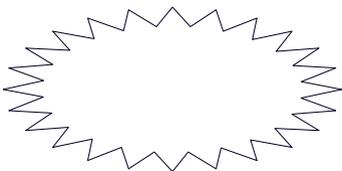




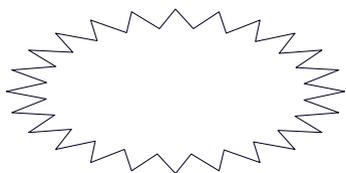
A travers l'entrebâillement de la porte qui mène à la salle à manger, j'observe pour essayer de voir le visage du monstre. La télé de mes parents se trouve là, mon frère de six ans plus vieux, ne manque jamais un seul épisode de ce feuilleton qui deviendra culte : BELPHEGOR.

- Le Marché aux Puces, on y fait, paraît-il, des affaires... Y a-t-il des coïncidences ?

Ces quelques phrases sonnent encore dans ma tête comme de grands moments de peur, mais surtout d'intérêt sur ce qu'était les séries autrefois. En effet dans les années soixante



commenceront à apparaître tout un florilège de fabuleuses séries autant Françaises, qu'Anglaises ou Américaines. BELPHEGOR est évidemment la série qui a le plus marqué la télévision Française au tout début de cette même télévision. Des interprètes prestigieux : la belle Juliette Gréco, Christine Delaroche, Yves Rénier, François Chaumette (quel comédien il était), René Dary et Sylvie, excusez moi du peu, étaient les fabuleux interprètes d'une histoire très étrange et mystérieuse dans le musée du Louvre qui avait été en partie reconstitué en studio, à cause du refus du même musée de tourner dans leurs locaux. La musique unique de Jacques Loussier, tout cela était un grand moment de plaisir. Ce fut le seul feuilleton dans lequel joua Juliette Gréco, et ce fut dommage car quel talent afin de faire vivre ces deux soeurs, Yves Rénier toujours

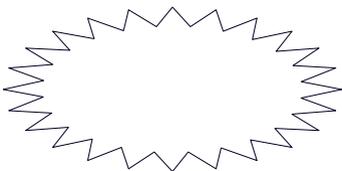


sympa est très jeune et d'après mes souvenirs se fait exclure du Conservatoire afin de pouvoir jouer André Bellegarde.

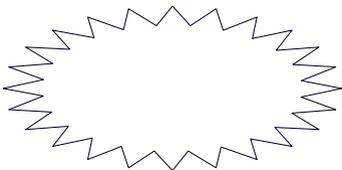
Pendant quelques années, je dois reconnaître que lorsqu'avec l'école nous allions au Musée du Louvre, je redoutais, un peu, d'aller dans la salle égyptienne...



"Qu'est-ce qu'il faut faire, Quand on ne sait rien faire, On devient un homme à tout faire, On a les embêtements les plus divers."

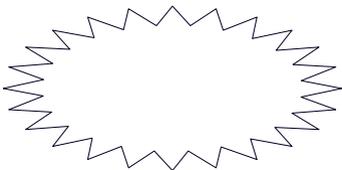


C'était par cette chanson de Nino Ferrer que débutait un feuilleton très amusant et fort original : Agence Intérim. Pierre Vernier, rescapé de Rocambole, Daniel Ceccaldi de Vive la Vie, Geneviève Grad qui après avoir été la fille de Louis de Funés dans la série des Gendarmes campait la secrétaire, bref tout cela donnait un feuilleton alerte et fort bien interprété. Dans un épisode on y croise même Nino Ferrer dans son propre rôle. L'épisode ou Pierre Vernier se déguise en voyante est très amusant et bien réalisé. Finalement Ceccaldi et Vernier créent un genre de duettistes amusants et contradictoires, Amicalement Vôtre n'a rien inventé. Oui je sais ça fait un peu franchouillard, mais tant mieux.





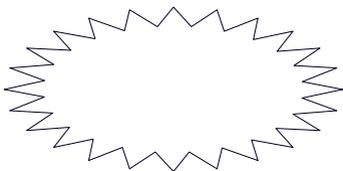
"Dans le vent..." la chanson de François Deguelt résonne encore dans mes oreilles, la mer, les bateaux : Les Corsaires. Michel le Royer, Christian Barbier, un très grand feuilleton avec de magnifiques combats et une histoire tout en rebondissements. Ce feuilleton fut tourné en couleurs, mais je crois me souvenir qu'il ne fut pas tout de suite diffusé en couleurs, ou alors était-ce nous qui avons gardé le noir et blanc plus longtemps. Michel le Royer avait eu son heure de gloire en créant " Le Chevalier de Maison Rouge" que je n'ai jamais vu, et pour cause je n'étais pas



né, se retrouvait accompagné de l'excellent Christian Barbier (l'Homme du Picardie, on en reparlera). A noter à l'époque, celui qui incarnait toujours le méchant de service et qui en plus était un excellent cascadeur, donc toujours de bons combats : Guy Delorme. Grâce à Série Club, certains feuilletons comme celui là reviennent de temps en temps et c'est vraiment bien. Dommage que Michel le Royer est arrêté de tirer son épée du fourreau pour la politique, car quel bon moment il m'a fait passé.

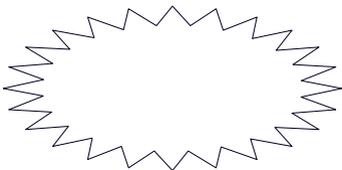


J'aimais bien Cri-Cri. Quand il apparaissait, il faisait comme moi qui avait pratiquement le même âge de grosses bêtises au milieu d'une famille que



je trouvais vraiment très sympa, c'était : Vive la Vie. Daniel Ceccaldi le père, Oriane Paquin, Roland George (c'était Cri-Cri), René Lefebvre faisait le grand-père, la fabuleuse Madeleine Clervanne interprétée avec brio la bonne, enfin Claire Maurier la soeur.

Daniel Ceccaldi était veuf et père de trois enfants, dont Cri-Cri, oui je sais j'en parle beaucoup. Dans la deuxième série il retrouve l'amour en se mariant avec Danielle Volle qu'il rencontre déjà dans la première série en noir et blanc, quant à Claire Maurier après s'être amouraché de Jacques Balutin, elle finira finalement à ne pas finir vieille fille et à se marier avec Gabriel Cattan lors de la deuxième saison diffusée cette fois en couleurs. René Lefebvre était vraiment fabuleux dans la série et lorsqu'il mourut dans le feuilleton, il n'y eut pas



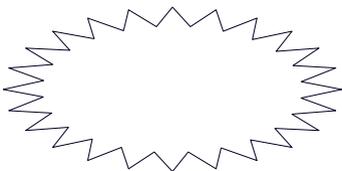
que la famille de Vive la Vie qui eut de la peine,
mais aussi beaucoup d'enfants devant leur poste
qui trouvait ce grand-père "feuilletonesque" un
bon papy.



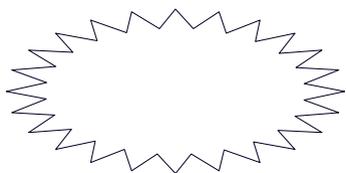
"Assassin, je n'ai pas vu ton visage mais je te
reconnaîtrai partout"

" La fille de Nevers, 1000 pistoles à qui me la
rapporte."

" Viens la chercher derrière mon épée, ta main en
portera la trace. Et si tu ne viens pas à
Lagardère, Lagardère ira à toi."



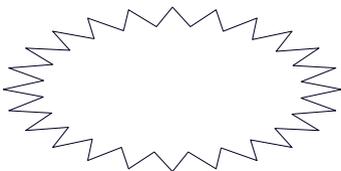
Sur une musique brillante de Jacques Loussier, Lagardère enfourche son cheval et sauve d'une mort certaine Aurore de Nevers. Jean Piat, Jean Pierre Darras, Sacha Pitoëff, Raymond Gérôme furent les brillants interprètes de Lagardère, suivi du Bossu. Tout le monde connaît l'oeuvre de Paul Féval et de Paul Féval fils (car Lagardère fait plusieurs tomes et prend fin avec le fils de Paul Féval), mais jouer par de tel comédiens, cela devient un vrai régal. Avant d'acheter la cassette vidéo sortit il y a peu de temps, je me contentai d'un disque que Jean Piat racontai avec brio et que je passai sur un vieux phono. N'oublions pas aussi l'extraordinaire Dominique Paturol. Quand je me promène dans certains quartiers de Paris et que je vois certaines cours d'immeubles pavées (bien que tout fut tourné en partie à Senlis et en Espagne) je me plais à imaginer



sautant d'une fenêtre le courageux Chevalier Henri de Lagardère et je ne sais pourquoi j'ai brusquement envie de jouer au Loto afin d'y habiter.

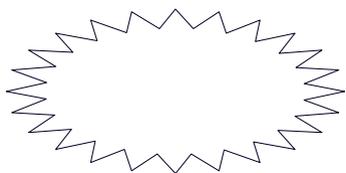


Dans un train de nuit, un soir, Lucien Gonfaron monte à Marseille, puis un étudiant en médecine à Lyon, enfin le fils d'un industriel de la moutarde à Dijon, ils se parlent et une fois qu'ils seront arrivés à Paris ne se quitteront plus pour ce

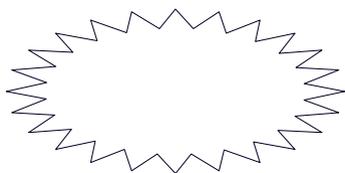


feuilleton que j'ai tant aimé : Le Temps des Copains.

Claude Rollet, le fabuleux Henri Tisot rencontreront Claude Pieplu et d'autres comédiens talentueux qui n'avaient qu'une ambition : nous distraire. Cette série y parvenait largement. En plus très souvent les épisodes étaient tournés en fonction des périodes, et de ce fait l'on passait Noël ou Pâques avec Lucien Gonfaron ses acolytes, c'était sympa. Un film fut tourné, une bande dessinée parut dans le journal de Mickey, un disque (la chanson du générique chantée par les Hommes). Cette série était excellente, remarquablement interprétée et en plus nous montre quant on la revoit un Paris style année 50/60 non pollué, ou le dialogue entre les gens existaient encore. Merci les copains.

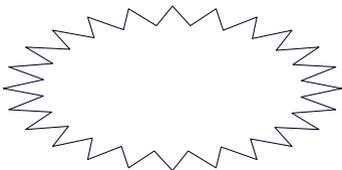


Un car de Police dans la nuit, le gyrophare qui clignote, les policiers arrivent pour une mission avec dans le rôle principal Guy Tréjean, c'est bien entendu : Allo Police. Sur une musique Jacques Revaux qui deviendra quelques années plus tard le compositeur attitré de Michel Sardou, nous vivions dans l'intimité d'un commissariat de quartier. Le grand patron Guy Tréjean était tout simplement excellent dans cette série policière qui finalement n'est pas du tout démodée, car elle abordait les mêmes problèmes que les gens vivent aujourd'hui : violence, vol, solitude, arnaque etc... Tous les soirs j'attendais avec plaisir le générique de ce feuilleton, je crois même en avoir enregistré plusieurs sur un vieux magnéto à bande.



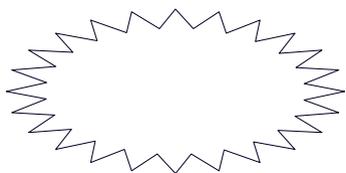


Mon minou. Ce surnom fut extrêmement connu
dans les années soixante et soixante dix, c'était

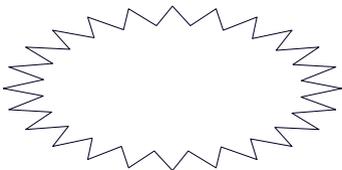


en effet celui que Nicole de Buron avait donné à Daniel Gélin dans cette série culte : Les Saintes Chéries. Micheline Presle et Daniel Gélin formaient un couple de français moyens à qui ils arrivaient les problèmes de tous les jours. C'était vraiment très drôle et surtout très bien étudié de la part de Nicole de Buron qui avait un humour décapant mais tellement véridique sur les problèmes de couple. Des invités connus participèrent à cette série : Jean Yanne, Robert Castel, Lucette Sahuquet, Sacha Briquet, Christian Alers, Jacques Higelin, Marthe Mercadier etc... faisaient de cette série un pur chef d'oeuvre, une musique dont tout le monde se souvient, tout cela a fait de ce feuilleton, un feuilleton culte.

Daniel Gélin le dit lui même que la série le dérangeait un peu, surtout lorsqu'il jouait au

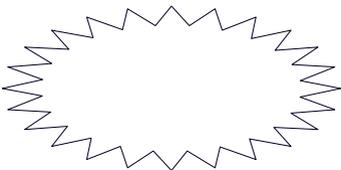


théâtre une pièce plus sérieuse et qu'à son apparition les gens avaient tendance à vouloir rire. C'était la rançon du succès, mais quel plaisir Mme Presle et vous Mr Gélín vous nous avez fait passés. Et puis il y avait cette musique, ce clavecin qui résonnait à nos oreilles et que nous aimions bien entendre (doubidoudoubidoudoudoudoudodu). Entre les Saintes Chéries et Vive la Vie j'ai toujours eu du mal à choisir tellement j'aimais bien ces deux séries, mais finalement on pouvait imaginer très bien qu'Esther était une bonne amie d'Eve Lagarde et je les vois très bien sympathiser ou même être invités dans la famille d'Esther, qui possédait un jardin, le week-end.



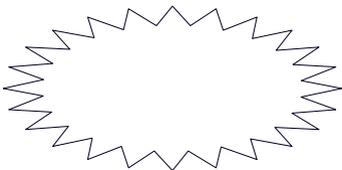


"M'sieur Clémenceau, vos flics maintenant sont devenus des cerveaux. Incognitos ils ont laissé leurs vélos, leurs chevaux..." C'est sur cette chanson interprété par Philippe Clay et une musique de Claude Bolling que débute avec Arsène Lupin et Belphégor, le plus gros succès de



la télévision Française. Il faut le dire, la série est très bien ficelée, il y a aussi d'excellents comédiens dont Jean Claude Bouillon dans le rôle du commissaire Valentin. Nos amis pratiquent la boxe française, histoire de donner un peu d'action et en plus tout repose sur des scénarii véridiques, ou en tout cas basés sur de vrais faits divers.

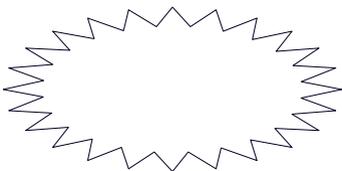
Il y eut trois saisons, le public en redemandaient, malheureusement le président de la chaîne à l'époque interrompt sans raison particulière la série. J'ai vraiment passé d'excellents moments avec ce feuilleton. Ce qui est extraordinaire avec cette série, c'est que même rediffusée très souvent, l'on prend toujours le même plaisir à revoir notre trio de choc : Jean Claude Bouillon, Jean Paul Tribout et Pierre Maguelon et bien sûr leur directeur, le fabuleux François Maistre. Au



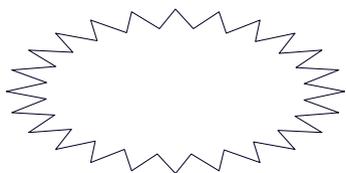
départ l'on dit que la société de production de Mr Bellemare était très intéressé par le sujet et voulait en faire des "Incorruptibles" à la française, dommage que le projet est avorté, car l'on peut penser que d'une excellente série, l'on serait passé à une série fabuleuse. Merci les Brigades de Mr Clemenceau.



Des cagouleurs qui portent un cercueil dans un cimetière dans une ville de Province, une jeune femme (Claire Nadeau) et c'est le début de l'un des feuilletons les plus intéressants et les plus



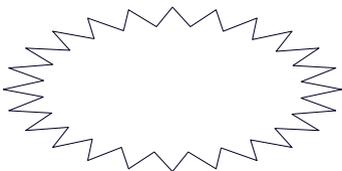
mystérieux de la télévision française avec Belphégor, il s'agit des : Compagnons de Baal. Jacques Champreux est un excellent scénariste/dialoguiste. Il sait créer le mystère comme autrefois Ponson du Terrail ou Eugène Sue et c'est un plaisir que de suivre chaque semaine, les mystères des compagnons de Baal. Une distribution fabuleuse Jean Martin, Popeck qui n'a pas encore l'accent et qui se fait encore appeler Jean Herbert, René Lefevre, Raymond Bussièrès, Jacques Monod, bref une éblouissante distribution. Cette série avait l'avantage que comme les films de Louis Feuillade (dont Jacques Champreux est le petit-fils) et comme les films de Georges Franju (cinéaste qui aimait le mystérieux et à qui on a jamais rendu l'hommage qu'il méritait) l'on est pris dès les premières secondes par une tension haletante qui ne vous



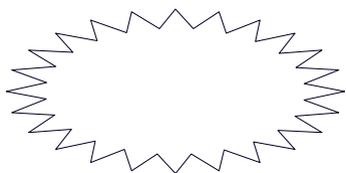
lâchera uniquement lorsque les trois lettres du mot FIN apparaîtront avec tristesse sur votre écran. Dommage que Jacques Champreux ne produise plus d'oeuvre de cette qualité, il en reste heureusement une dont nous reparlerons.



J'avais la panoplie et toutes les semaines j'attendais fébrilement ce générique, un coup de pistolet tiré sur un masque blanc, une exclamation "Pour le Roi", Claude Giraud, la



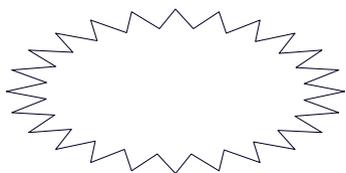
musique d'Yves Prin : Les Compagnons de Jéhu. Quel magnifique feuilleton que celui là, inspiré par un maître du genre, le grand seul et unique : Alexandre Dumas. Ce feuilleton dont l'histoire est la suivante, la compagnie de Jéhu cherche à remettre le Roi sur le trône et combat avec ferveur Napoléon Bonaparte, qui est d'ailleurs à cette époque tout juste Bonaparte. Quel feuilleton et quelle tristesse de voir Morgan (Claude Giraud) le chef des Compagnons de Jéhu mourir à la fin à cause d'un idéal que malheureusement il ne mènera pas jusqu'au bout. On en voulait presque à l'histoire que Bonaparte soit arrivé au pouvoir. J'ai eu la chance à la fin des années quatre vingt de rencontrer Claude Giraud grâce à sa fille. Morgan se matérialisait dans l'esprit de l'enfant que je redevais en quelques instants. A l'époque je



n'ai pas trouvé beaucoup de mots à lui dire, mais s'il savait les bons moments qu'il m'a fait passé avec sa compagnie : La Compagnie de Jéhu.



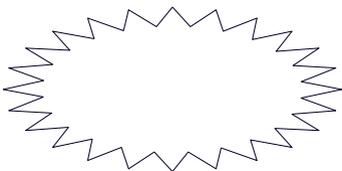
Elle en faisait vraiment voir de toutes les couleurs à son psychanalyste de mari (le métier était à la mode dans les années 70), ils arrivaient de leur province et elle surtout tenait à se faire connaître à Paris qui pour elle était la ville de la consécration. Elle faisait les quatre cents coups d'où le titre : Les 400 coups de Virginie. Une série sans prétention avec Anicée Alvina qui était particulièrement intéressante dans ce rôle de



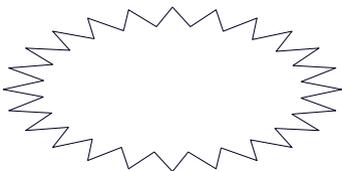
jeune écervelée mais qui sait quand même très bien diriger tout son petit monde, son mari et la tante de son mari, un concierge qui fait de la peinture plus qu' abstraite et une musique que l'on retenait, faisait de ce feuilleton une excellente série.



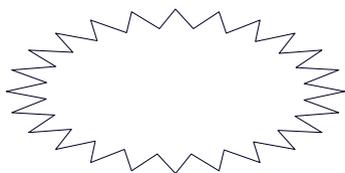
Ils étaient sept voisins bien sympathiques dans un immeuble style HLM dans les années 60, c'étaient : Les 7 de l'Escalier Quinze. Série très amusante qui faisait penser un peu à un film de Robert Dhéry. 7 voisins incarnés entre autre par



Bernard Lavalette, Gérard Lartigau, Jean Paredes, Jacques Fabbri et André Gille raffolent des concours les plus fous et en essayant de les faire se mettent bien entendu dans des situations épouvantables. Avec mon frère sur un vieux magnétophone nous enregistrions dans un silence quasi religieux le son de ces quelques petits épisodes qui sont de vrais chefs d'oeuvre d'humour et d'idées. Les personnages étaient nés de l'imagination fertile de Jean Paul Rouland et Claude Olivier, je regrette beaucoup que la télévision ne les ait jamais rediffusés et je crois vraiment qu'il fallait leur rendre hommage.



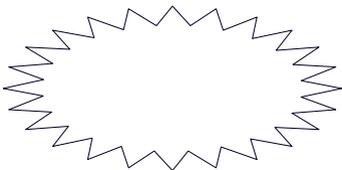
Sur un orgue de barbarie (très utilisé dans les génériques de feuilletons de l'époque) une musique un peu mystérieuse s'égrène. Un homme rentre son bras dans une curieuse machine et déclenche un dispositif, un passage secret s'ouvre : c'est le Habits Noirs. Pour tout avouer, je ne me souviens plus très bien de l'histoire qui était fort compliquée, mais je sais que comme dans Rocambole, le mystère allait grandissant d'épisodes en épisodes, un peu comme les Tungs que Rocambole défie dans les Étrangleurs, les Habits Noirs étaient une curieuse secte sortie tout droit de l'imagination de Paul Féval, auteur proluxe, qui fit là un véritable chef d'oeuvre. Une distribution éblouissante : Jean François Calvé, Jean Pierre Bernard etc... achevait un feuilleton qui là aussi fit les délices du 19H45/20H juste



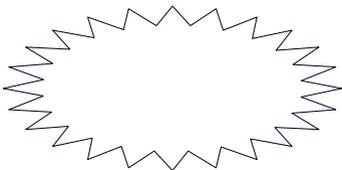
avant le journal de Léon Zitrone qui il faut bien le dire m'intéressait beaucoup moins.



Deux grandes séries policières se détachent à la télévision et obtiennent toujours le même succès lors de leurs rediffusions, il s'agit respectivement des Cinq dernières minutes et de

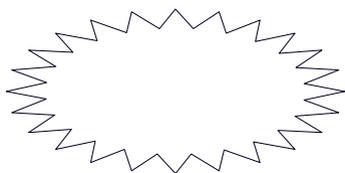


Maigret. Maigret avec Jean Richard, et les Cinq Dernières Minutes avec Raymond Souplex. Sur deux thèmes musicaux bien différents mais que l'on retenait fort bien, on avait droit à une heure quarante de plaisir et de mystère grâce à deux excellents acteurs. Christian Barbier, Jacques Debary et Pierre Santini succédèrent à Raymond Souplex, mais personne ne put faire oublier son célèbre "Bon Dieu, mais c'est bien sûr" prononcé face à la caméra, car au départ Bourrel prenait à témoin le téléspectateur pour lui faire part de ses réflexions sur le prétendu coupable, dans les premiers épisodes il y a même deux candidats qui s'affrontent pour trouver le coupable. Jean Daurand en inspecteur Dupuy faisait un second absolument parfait. Je dois reconnaître que même si Jacques Debary ou Christian Barbier furent d'excellents comédiens, j'ai un petit peu

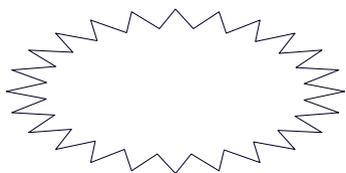


décroché à la mort de Raymond Souplex et pour moi, Bourrel et les Cinq Dernières Minutes ne furent plus tout à fait comme avant.

Il en fut de même pour Maigret, Jean Richard campa tellement bien ce personnage que même Bruno Cremer et son excellente interprétation, ne put faire oublier la première version. Cet orgue de barbarie qui joue cette musique si particulière et qui colle si bien à Maigret fut une excellente idée. Maigret eut plus d'enquêtes puisque le personnage reposait sur une centaine de romans écrit par Georges Simenon. D'après Simenon, Gabin fut inoubliable au cinéma et Jean Richard excellent à la télévision. Dure succession (il s'en sort on ne peut mieux) pour Jean Richard que de succéder au cinéma à Jean Gabin, Harry Baur, Michel Simon et Gino Cervi. De même

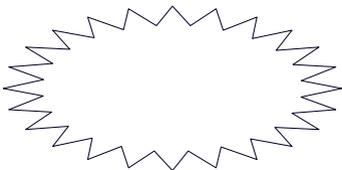


souvent de bons "invités" rencontrèrent Maigret
comme : *Gabriel Cattan, Henri Virlojeux etc...*

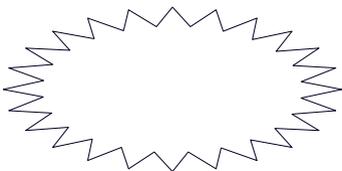




Le générique évoquait beaucoup "Amicalement Vôtre", la musique signée Vladimir Cosma berçait les aventures de Sam Kramer et de sa femme Sally, vous l'avez deviné il s'agissait des aventures de Sam et Sally. Georges Descrières et Corinne Le Poulain (à moins qu'il ne s'agisse de Yannick), remplacée l'année d'après par Nicole Calfan, campaient un Sam et une Sally très sympa auquel on s'attachait très rapidement. Des scénarios assez proches d'Arsène Lupin dont Georges Descrières sortait tout auréolé du rôle, rendait la série très agréable et ne méritait pas toute ces critiques que l'on fit à l'époque et qui

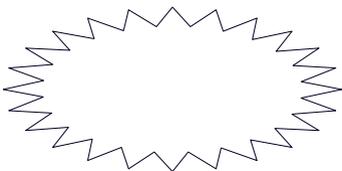


étaient un peu dures par rapport à une oeuvre qui ne se voulait pas être du Shakespeare. Personnellement j'ai toujours apprécié ce genre de série, mélange d'aventures/d'humour/et policier. A quoi bon renier son plaisir et vouloir toujours se prendre la tête à deux mains dans des séries comme l'on voit aujourd'hui et qui n'obtienne même pas le quart de la moitié du succès de certaines d'autrefois.





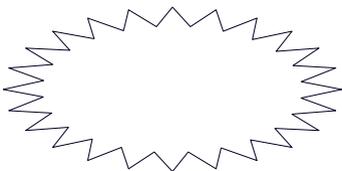
Serge Gainsbourg susurrant, comme à son habitude, la mélodie qui faisait "Oh, qui ne s'est jamais laissé enchaîner, moi oui je le sais, je suis un évadé", c'était la musique un peu glauque de la première version de Vidocq. Vidocq était alors



interprété par Bernard Noël, un excellent comédien qui joua bon nombre de films et de feuilletons avant de disparaître prématurément. Il jouait magnifiquement cet évadé qui par la suite était devenu chef de la sûreté.

La série changea vite avec "Les Nouvelles Aventures de Vidocq" interprété cette fois par Claude Brasseur. La série augmente en humour et en aventures un peu abracadabrantes et qui il faut le reconnaître n'ont plu qu'un rapport très lointain avec la vie de Vidocq. Cela dit, encore une fois, pourquoi boudier son plaisir et s'amuser des fantaisies de Claude Brasseur et de Marc Dudicourt (le pauvre Flambard).

Deux versions de Vidocq toutes les deux excellentes mais qui n'avaient rien à voir l'une

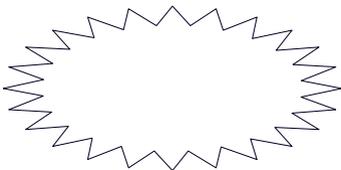


avec l'autre. Alhalha, ce que c'est que la vie tout de même.

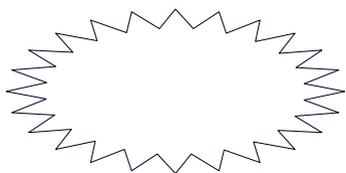


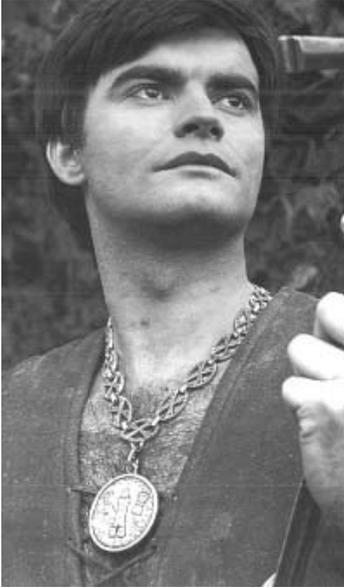
Lui s'appelait Pierre, il était Français et journaliste.

Lui s'appelait Bob il était américain et photographe.

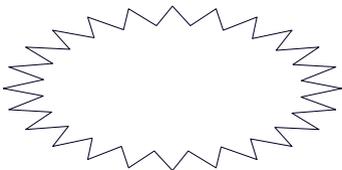


Ils avaient décidé de faire le tour du monde pour gagner un pari. Yves Rénier, Edward Meeks, c'était les *Globe Trotters*. Je les aimais bien ces deux là. Yves Rénier m'évoquait un peu Belmondo dans *l'Homme de Rio* et m'amusait en distribuant avec Edward Meeks, coup de poing et humour à bon escient. Edward Meeks lui était l'américain plus posé qui freinait un peu l'intrépide Français. Il était marié à Jacqueline Monsigny qui avec Marcel Fort venait égayer nos Jeudis après-midi par un spectacle de cirque très sympathique. Dans les *Globe Trotters* il y avait toujours de l'action et des bêtises commises par Pierre Ribard qui m'amusait beaucoup. La deuxième série était en couleurs et se passait exclusivement en Europe. Un livre dont est tiré la photo de la page d'accueil sortit aussi, et je m'empressai de l'acheter.



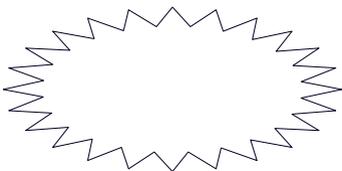


"Thierry de Janville est mort, Thierry La Fronde est né", c'est par ces mots à la fin du premier épisode que Jean-Claude Drouot créera le personnage culte de ce feuilleton : Thierry la Fronde. certes les décors faisaient un peu carton pâte, certes il y avait deux trois figurants guère plus pour figurer les anglais, mais c'est vrai on



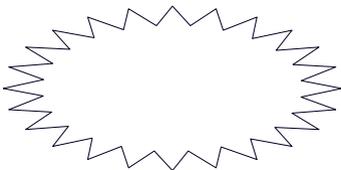
aimait bien ça. Il y avait l'affreux messire Florent. La série eut un grand retentissement, comme Rocambole mais à une autre heure. Tout le monde se retrouvait devant sa télévision afin d'encourager Thierry la Fronde à combattre ces pouilleux d'anglais qui ne faisaient rien que de nous embêter. Il y eut un livre, un disque chanté par Jean Claude Drouot lui même, un disque reprenant juste les thèmes principaux, une panoplie, des petits personnages et j'en passe et sûrement des meilleurs.

En tout cas quel talent pouvait déployer Jean Claude Drouot, Robert Rollis ou Clément Michu pour notre plus grand plaisir.

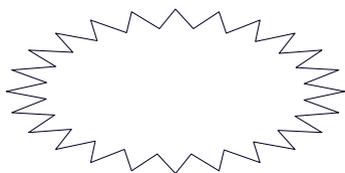




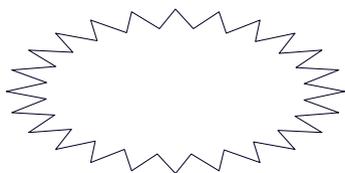
Voilà la deuxième série que j'ai trouvé excellente et dont tout à l'heure dans les Compagnons de Baal je vous vantais les mérites : il s'agissait au cinéma des Nuits Rouges et à la télévision de : L'Homme sans Visage. Grâce à Jacques Champreux au commande nous revenons dans le monde des "serials" style Fantômas pour notre plus grand plaisir. Avec Patrick Préjean, quel excellent comédien, mais il faut dire qu'il a été à bonne école avec son père Albert Préjean dont malheureusement on a jamais assez rendu hommage. Comme dans les Compagnons de Baal, il



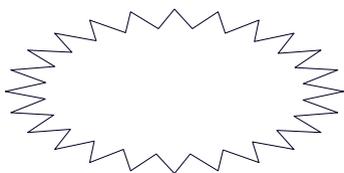
y a un mystère digne des meilleurs Rouletabille de Gaston Leroux et une angoisse digne des meilleurs romans de Pierre Souvestre et Marcel Allain. Jugez en plutôt par les titres "La Mort qui Marche", "Les Nuits Rouges"... Vraiment je n'arrive pas à comprendre que l'on ne rediffuse jamais ces feuilletons à une heure de grande écoute, car vraiment ces œuvres de Jacques Champreux (avec la collaboration de Pierre Prévert pour les Compagnons de Baal) sont de purs chefs d'œuvres télévisuels.



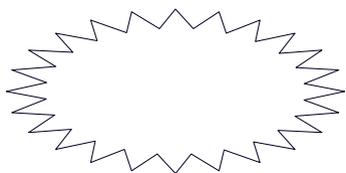
"Le Ciel nous fait rêver et l'on oublie dans les nuages tout les soucis du Monde". C'est par cette chanson que débutait la deuxième série d'un feuilleton qui donna naissance à une célèbre bande dessinée : Les Aventures de Tanguy et Laverdure ou pour la télé Les Chevaliers du Ciel. Jacques Santi trop tôt disparu et metteur en scène d'un très bon film "Flag" et Christian Marin rescapé de la brigade de choc de l'adjudant Gerber à Saint Tropez nous firent rêver pendant des mois dans leurs aventures avec le ciel pour témoin. Non seulement la série inspira la bande dessinée d'Hubinon et Charlier dans Pilote mais en plus ils s'inspirèrent pour les personnages de BD des vrais visages des comédiens de la série télé. Dans les années 70 sur un vieux projecteur Super 8 de marque Lapierre, puis ensuite Eumig, je me délectais en



regardant en deux bobines de films en muet et en 18 images secondes les épisodes que je m'étais procuré au rayon Super 8 des Galeries Lafayette. La musique de François de Roubaix, disparu tragiquement en bateau, étant sorti en double disque, je mettais la musique sur ma chaîne et bien que les bobines soient muettes, j'avais vraiment l'impression avec mon copain JF de faire comme "à la télé".

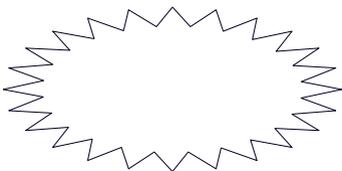


Sur une musique chantée par Jacques Dutronc commence aussi une série-culte (je vous rassure, il n'y a que ça sur ce site), les fabuleuses aventures d'Arsène Lupin. Il y eut beaucoup de comédiens qui interprèterent Arsène Lupin : Robert Lamoureux, Jean Claude Brialy, François Dunoyer, mais je crois que c'est l'interprétation de Georges Descrières qui marqua le plus nos jeunes esprits. Le succès fut immédiat, un concours fut même organisé. Très vite à la fin de l'épisode Georges Descrières apparaissait et disait à peu près ceci "Arrêtez, arrêtez Arsène Lupin, impossible, sauf si c'est un jeu, or c'en est un. Chaque jour au quatre coin de France j'irai vous rendre visite sous divers déguisement, donc observez moi bien et regardez mon visage. Vous m'avez vu parfait..." puis on annonçait la ville où Arsène Lupin allait se rendre demain. On gagnait,



je ne sais plus très bien, de l'argent ou des livres de Maurice Leblanc, des marques de yaourt se joignirent à ce concours et publièrent quelques aventures de Lupin en cadeau (à condition d'avoir un certains nombres de points etc...)

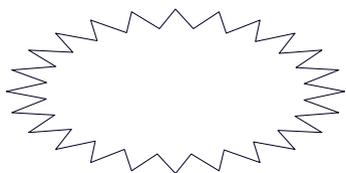
Les épisodes les plus sympas furent avec Henri Virlojeux dans le rôle d'Herlock Sholmes, parodie très habile de Sherlock Holmes, et puis aussi certains où Lupin voyageait un peu. Georges Descrières ce superbe comédien, campa admirablement ce personnage qui lui tint à la peau pendant des années. Lui même raconte qu'un soir dans son immeuble, une vieille dame coincée devant sa porte qui avait oublié sa clef dit à Georges Descrières : "Vous êtes Arsène Lupin, vous devriez arriver à ouvrir la porte". Le plus drôle de l'histoire c'est qu'avec une épingle à



cheveux et comme il le reconnaît lui même,
beaucoup de chance, il réussit à ouvrir la porte.



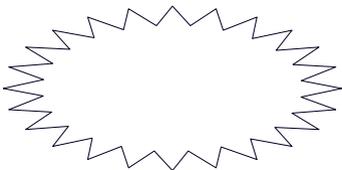
Je voudrais maintenant vous parler de deux séries dont la scénariste et la dialoguiste était la même et unique personne, il s'agissait de Cécile Aubry. C'est elle qui créa deux séries très prisées des enfants de 6/7 ans. Dans le premier le héros était un poney et un petit garçon, il s'appelait Polly, dans l'autre c'était un gros chien et un petit garçon et le feuilleton s'appelait Belle et Sébastien. Belle était une chienne des Pyrénées, Sébastien c'était le fils de Cécile Aubry et du Pacha de Marrakech : Mehdi el



Glaoui qui passa ensuite à la réalisation et revient de temps en temps comme acteur dans des films.

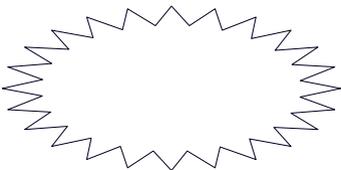
Polly alla se promener un peu partout dans le monde (Polly à Venise) par exemple. Sébastien lui quitta sa montagne pour se retrouver dans un haras et rencontrer son papa (Claude Giraud), puis il se retrouva sur la Mary Morgane au côté de Charles Vanel. De ce dernier il y eut même un disque vinyle 33 tours qui sortit avec sur la totalité des deux faces l'histoire de la Mary Morgane avec la voix de mon héros de l'époque : Sébastien.

C'est vrai que ces séries étaient très bien faites, dommage que cela n'existe plus aujourd'hui.





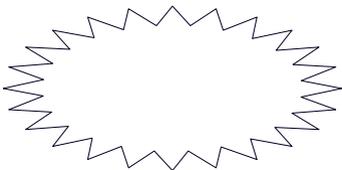
Mes grands parents possédaient une maison de campagne avec un grand jardin à Andrésy. J'observais souvent l'écluse où une grande partie de ce feuilleton se passait. J'aimais cette série, simple et agréable avec de vrais comédiens, il s'agissait de "L'Homme du Picardie". Christian Barbier était ce marinier qui passait très souvent l'écluse d'Andrésy avec sa péniche. Il y avait aussi Pierre Santini transfuge de Rocambole et qui bientôt remplaça Jacques Debary dans les Cinq Dernières Minutes. Il y eut aussi un disque où Christian Barbier égrenait la chanson "Ma péniche s'en va



lalalalalalala". Il y avait Henri Khun dans le rôle du marinier allemand et toute une distribution qui permit à cette série de devenir une série culte à part entière.



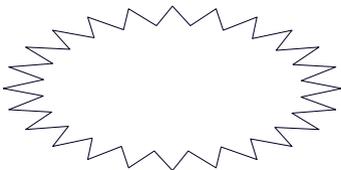
Le professeur Morgan tous les soirs venaient nous rendre visite (Henri Crémieux) afin de nous exposer un mystère, d'où le titre : Un Mystère par Jour. C'était une bonne série où l'énigme était tellement insensée qu'évidemment personne n'y comprenait rien et donc personne ne gagnait. Si quand même il y avait toujours un type qui y arrivait.



Les épisodes se présentaient de la façon suivante : le professeur Morgan racontait une énigme, le lendemain il en donnait la solution et en proposait une autre. Henri Crémieux excellent comédien qui avait entre autre sévi dans "Les Demoiselles de Rochefort" la musicale-comédie de Jacques Demy et Michel Legrand, nous tortura les méninges entre 19H45 et 20H00 dans des situations rocambolesques.

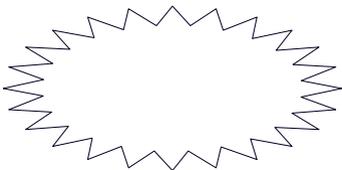


Ils viennent d'hériter d'un petit hôtel dans le centre du Marais, apparemment ce n'est pas l'affaire du siècle, mais finalement au lieu de le vendre, ils le garderont pour eux. Pierre Mondy et Marie Christine Barrault sont les héros de



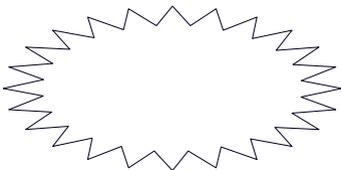
cette comédie feuilletonesque : *Petit Déjeuner Compris*.

Pierre Mondy comme souvent dans les rôles qu'on lui a confié tant à la télévision qu'au cinéma, joue un Français moyen râleur. Marie Christine Barrault, elle, s'attache énormément à cet endroit et c'est à partir de là que démarrera les brouilles et les aventures. Sur une musique de Vladimir Cosma, *Petit Déjeuner Compris* était un excellent feuilleton très agréable à suivre avec quelques seconds rôles comme Hubert Deschamps, et heureusement il est régulièrement diffusé sur *Série Club*.





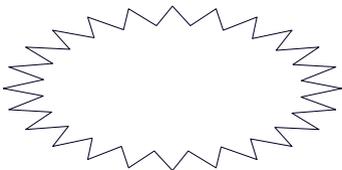
Dans le même genre de "comédie à la française", il y avait aussi, très bien joué et très distrayant : Le Mythomane avec Francis Perrin. Je n'ai pas souvenir que ce feuilleton ait eu un énorme succès et l'on se demande pourquoi car Francis Perrin est vraiment un comédien exceptionnel et en plus il était employé dans un registre qu'il joua très longtemps au cinéma comme au théâtre, celui de farceur. Là aussi on redécouvre cette série de temps en temps sur une chaîne câblée et l'on



dévore des yeux ces épisodes toujours avec le même plaisir.



Enfin, le plus grand feuilleton d'amour dont l'on parle encore aujourd'hui, une musique exceptionnelle, en vedette Marthe Keller et Louis Velle écrit par Frédérique Hébrard : La Demoiselle d'Avignon. Je crois pouvoir dire que cette série priva les théâtres, cinémas et les autres chaînes de télévisions de leur public habituel tant ce feuilleton tint en haleine des millions de foyers. Le feuilleton obtint un succès considérable. Marthe Keller eut d'ailleurs

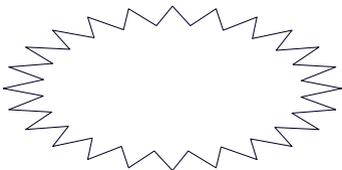


beaucoup de mal à se débarrasser de ce personnage tant son rôle de princesse dans le feuilleton lui a collé à la peau pendant des années.

Louis Velle et Frédérique Hébrard continueront à faire des succès avec entre autres quelques années plus tard : Le Château des Oliviers. Louis Velle est un excellent comédien qui n'a pas eu et je le déplore la carrière qu'il aurait mérité au cinéma.

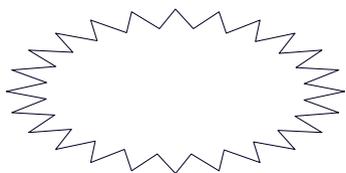


Jean Marais fit peu d'apparitions à la télévision, il faut dire que les rôles qu'on lui avait confié au cinéma était tellement magnifiques, qu'il avait



bien le temps de venir sur le petit écran. Ces deux apparitions furent intéressantes, il s'agissait de deux feuilletons bien différents : Joseph Balsamo et Karatéka and Co. Le premier était réalisé par André Hunebelle qui avait déjà dirigé avec talent Jean Marais dans Le Bossu, Le Capitan, Fantômas et le Miracle des Loups. Le problème est que Balsamo est un jeune homme dans le roman et que déjà Jean Marais n'est plus aussi fringant qu'à l'époque du Bossu, mais Hunebelle veut Jean Marais et bien qu'excellent comme toujours, il y a des moments où on le trouve peut être un peu âgé pour le rôle. Néanmoins grâce à lui et à la réalisation le feuilleton sera une réussite.

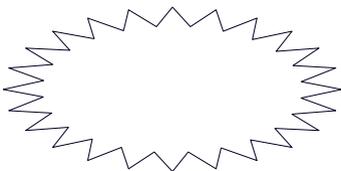
Karatéka and Co était plus que moyen, une histoire d'enquêteurs qui faisaient du karaté sous l'égide de leur grand maître Jean



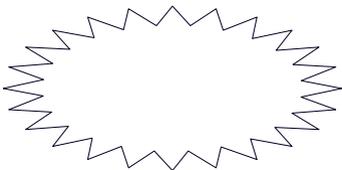
Marais. Cela dit et même si je me répète, je préfère cent fois Karaté and Co avec Jean Marais que certains sitcoms français d'aujourd'hui.



Dans la série du mystère au même titre que les Compagnons de Baal, l'Homme Sans Visage, ou Belphégor, il y eut aussi : Fantômas et Tang. Le premier ne fut pas à la hauteur de ce que l'on aurait pu souhaiter. Helmut Berger était excellent comme Jean Paul Zenaker que l'on retrouvera avec plaisir dans la fameuse Poupée

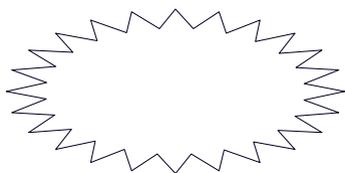


Sanglante, cela dit les scénarios ne s'inspiraient pas des meilleurs ouvrages de Souvestre et Allain et très souvent l'on déconnecté avant la fin, c'était très dommage surtout dans une série excellente bien jouée et qui aurait pu être parfaite si les scénarii avait été plus proches des romans. Car il y avait matière : Le Fiacre de Nuit, la Main Coupée, Un Roi Prisonnier de Fantômas, La Fille de Fantômas etc... oeuvres qui pouvaient facilement être adaptées et qui auraient données de vrais chefs d'oeuvres télévisuels avec les interprètes cités plus haut.





Tang ce fut autre chose. Fort du succès des Compagnons de Baal, qui d'ailleurs fut présenté pour certains épisodes avec le carré blanc, Valery Inkijinoff (il jouait maître Lee au côté de Jean Paul Belmondo dans les Tribulations d'un Chinois en Chine) fut le nouveau grand Maître de l'horreur de nos samedis en fin d'après midi (du moins je crois me souvenir), il y avait Xavier Gélin le comique / jeune premier de l'époque qui

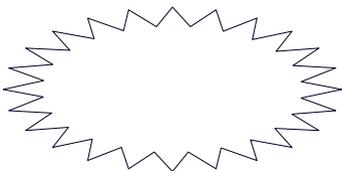


combattait avec ardeur le terrible Tang et
essayer de détruire ces projets maléfiques.

Une bonne série malheureusement comme une
majorité de série, sans suite.

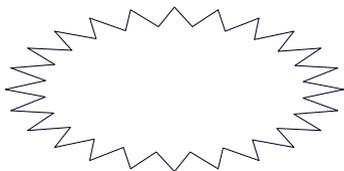


Les Rois Maudits réalisé par Claude Barma
d'après l'oeuvre de Maurice Druon et adapté par
Marcel Jullian, fut sans doute la série la plus
extraordinaire et le plus gros succès de la



télévision française. Diffusé sur la deuxième chaîne (couleur à l'époque) cette magnifique série sur les derniers des Capétiens fut suivi par un nombre incroyables de téléspectateurs avides d'aventures historiques. Une distribution sublime avait été mis en place : Jean Piat bien sûr en Robert d'Artois (quel talent), Louis Ségnier, Claude Giraud, Jean Luc Moreau, Michel Beaune, Geneviève Casile, Bernard Charlan, Robert Party, Catherine Rich, Patrick Préjean, Geneviève Casile, Xavier Depraz, Henri Virlojeux, Hélène Duc, Claude Brosset, Jean Chevrier, André Luguët, Catherine Rouvel, etc...

Ce fabuleux feuilleton était tiré de l'oeuvre de Maurice Druon (ancien ministre de la Culture sous Georges Pompidou) et qui avait déjà écrit les Grandes Familles, l'adaptation avait été confié à Marcel Jullian qui fut PDG d'Antenne 2 et qui

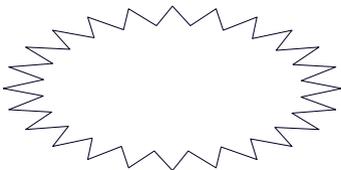


adapta et dialogua deux grands films avec Bourvil et de Funés : *Le Corniaud* et *la Grande Vadrouille* (entre autres). Cette série fut suivi et redemandé régulièrement, mais là aussi il n'y eut comme pour tout les chefs d'oeuvres que très peu de rediffusions.

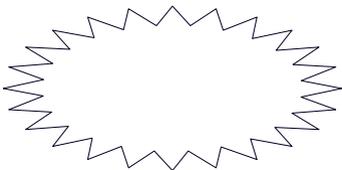
A noter qu'à l'époque deux grands humoristes : Roger Pierre et Jean Marc Thibault s'amuserent à la parodie de cette série avec les *Maudits Rois Fainéants*.



L'Inspecteur Leclerc, lui aussi fit beaucoup parler de lui. Ce fut le premier policier détendu

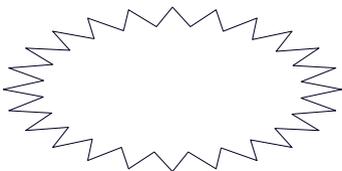


avec humour qui apparut sur le petit écran. C'est Philippe Nicaud, excellent comédien, qui prêta ses traits au fameux interprète, cadeau finalement empoisonné car Philippe Nicaud ne fit pas grande carrière tant ce personnage lui faisait de l'ombre. On le vit tout de même au côté de Mireille Darc, Guy Tréjean, Christian Marin, Roger Dumas, Louis de Funés et Jacqueline Maillan dans l'extraordinaire Pouic-Pouic, puis pendant six épisodes dans les années 70 d'un héros/escroc qui s'appelait Nick Verlaine, mais ce dernier personnage eut beaucoup moins de succès que son aîné l'Inspecteur Leclerc qui dans les années soixante était le feuilleton surtout à ne pas rater.

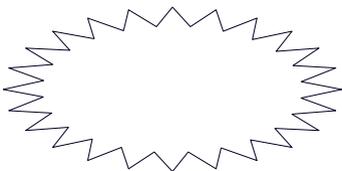




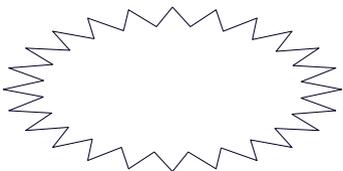
L'abonné de la Ligne U fut l'un des premiers feuilletons qui mélangeait le policier et le mystère. Par la suite, il y eut Rocambole ou Belphégor qui firent ce savoureux mélange allégrement, mais l'abonné de la Ligne U reste une grande réussite. Tiré du roman de Claude Aveline, lequel fit lui même le scénario, réalisé, alors, par un tout jeune réalisateur Yannick Andrei et joué admirablement entre autre par ce très grand comédien qu'était Jacques Dacqmine, l'Abonné de la Ligne U tint en haleine beaucoup de personnes dans les années 60. En dehors de Jacques Dacqmine on y reconnaissait Raymond

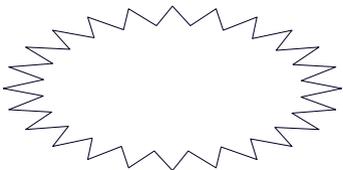


Meunier qui participa après au côté d'André Lawrence à Thibaud les Croisades, Jacques Duby, Marie Déa, Roger Rudel, Maria Mauban etc... Malheureusement et là aussi pour des raisons plus que mystérieuses la télévision n'a toujours pas daigné le rediffuser.



LE THEATRE

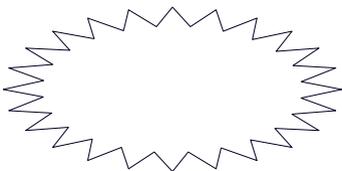




Alain Cuny, grand comédien. Ici il joue une pièce moins connue avec pour autant un auteur qui le deviendra : La Ville de Paul Claudel au TNP.

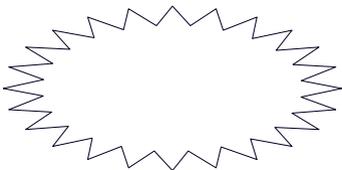


A la Comédie Française la grande Hélène Perdrière au côté de Lise Delamare dans "Aux Innocents les Mains Pleines" d'André Maurois, mis en scène par Jacques Charon.



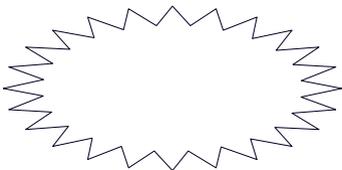


Nekrassov de Jean Paul Sartre mis en scène par le talentueux Jean Meyer avec Jean Parédes, Michel Vitold, Armontel, Jean Le Poulain entre autres au Théâtre Antoine.



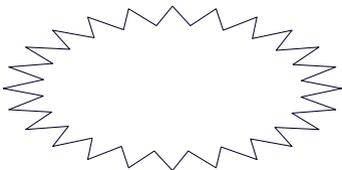


Système 2 de Georges Neveux à la Gaité Montparnasse avec Brigitte Auber, Jacques Morel, René Clermont et Sophia Laurence.



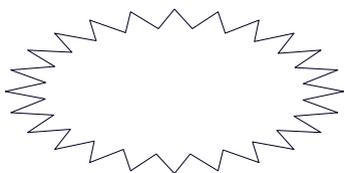


Paul Meurisse et Leslie Caron dans *Orvet* de Jean Renoir au Théâtre de la Renaissance, reprend le thème de la petite sauvageonne qui s'éprend d'un beau jeune homme de la ville (Michel Herbault) souffre très vite de son déracinement et de son amour déçu. Le rôle de Georges (Paul Meurisse) est le véritable meneur de jeu , style *Pygmalion*.



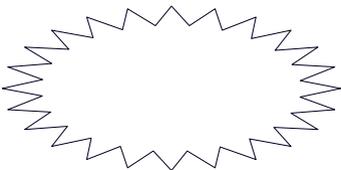


Adorable Julia de Marc Gilbert Sauvajon avec
l'extraordinaire Madeleine Robinson ici dans les
bras succesivement de Daniel Ceccaldi et de
Maurice Teynac.





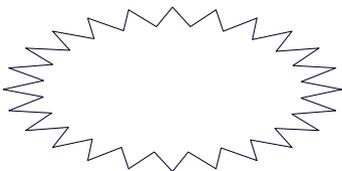
L'amour des 4 colonels avec entre autres : Roger Carel, Jess Hahn, et Louis Velle, mais aussi Olivier



Hussenot de Peter Ustinov mis en scène de Jean Pierre Grenier au théâtre Fontaine.

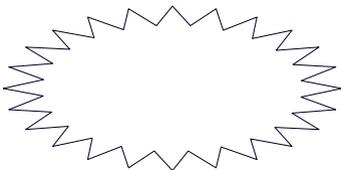


Adapté de la pièce de Hugh Herbert, la Lune est Bleue est jouée au Théâtre Michel dans une adaptation de Jean Bernard Luc dans une mise en scène de Jacques Charon. Ici on y retrouve le fabuleux Gérard Séty au côté du non moins extraordinaire Jacques Dacqmine.



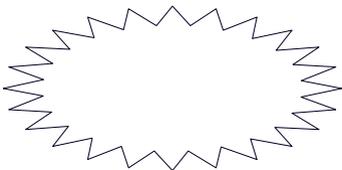


Christian Marin n'a pas été que Merlot dans les Gendarmes ou Laverdure dans les Chevaliers du Ciel, il a aussi fait une belle carrière théâtrale. Ici dans Irène innocente d'Ugo Betti adapté par Maurice Clavel avec à ses côtés Catherine de Seynes, et René Lafforgue.



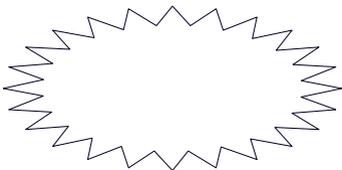


Guy Tréjan et André Philip dans la Fleur à la
Bouche de Pirandello, je pense, au Studio des
Champs Elysées.



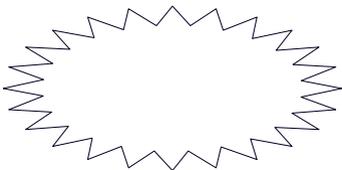


Jean Marais, Noel Roquevert et Michel Etcheverry dans la célèbre pièce "Pygmalion" de Georges Bernard Shaw aux Bouffes Parisiens. Le rôle titre étant tenu par Jeanne Moreau.





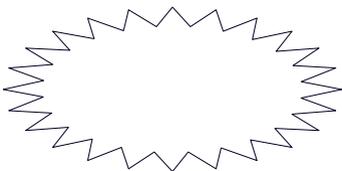
Dans Volpone Jean Desailly au côté de Fernand
Ledoux et Jean Servais au Théâtre
Marigny. Quelle distribution !





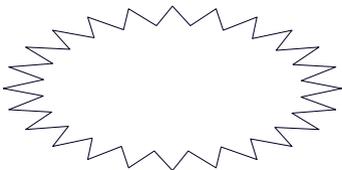
Le Misanthrope, magnifique pièce de Molière,
interprétée à l'époque comme on peut le voir sur
cette image par Pierre Bertin et Jean Louis
Barrault.

Pierre Bertin, grand comédien de l'époque, qui fit
carrière aussi au cinéma.

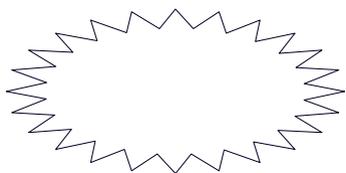




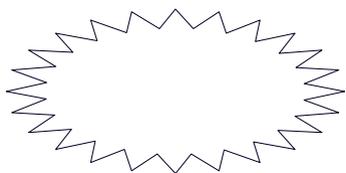
Pierre Mondy : Il est sans doute le plus connu de tous. Il met en scène les stars, a été un grand acteur de comédie, on se souvient de lui au cinéma dans les films de Robert Lamoureux comme "La Septième Compagnie", ou bien d'Edouard Molinaro comme le "Téléphone Rose". Il commença par jouer Oscar au côté de Jean Paul Belmondo, il était un excellent second rôle dans les années 50 comme dans ce film sur "Les Compagnons d'Emmaüs". On le retrouva au



théâtre face à Jacques Villeret dans "C'est encore mieux l'après-midi". Ami de Jean poiret, comme de Jacqueline Maillan, à qui d'après lui, et c'est d'ailleurs parfaitement vrai, on ne rendit jamais assez hommage après leur disparition. Il avait la chance de faire rire rien qu'en apparaissant dans une scène de comédie. Aujourd'hui il a mis en scène Sardou dans "Bagatelles" et ses mises en scène sont toujours exactement ce qu'il faut sans aucune exagération, il s'efface derrière les acteurs et c'est très rare.



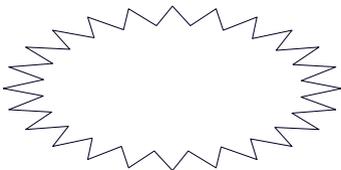
Jean-Laurent Cochet : Il a toujours défendu une certaine forme de théâtre qui est la sienne et qui est synonyme de passion et d'intelligence. Quand il crée la compagnie "Jean Laurent Cochet" au Théâtre des Arts Hébertot, il arrive grâce à la qualité de ses spectacles à faire revenir le public dans un théâtre excentré des quartiers où l'on trouve souvent les théâtres, à savoir les grands boulevards. La Comédie Française de la grande époque revit grâce à lui, déjà il recrée le vrai travail de troupe afin de proposer plusieurs spectacles en alternance, mais en plus de proposer des auteurs que l'on jouaient beaucoup moins, Edouard Bourdet "Le Sexe Faible", et surtout quelques matinées poétiques où l'on entend quelques textes fabuleusement beaux de grands poètes de la langue Française y compris certains textes de Brassens, Brel ou Ferré, car



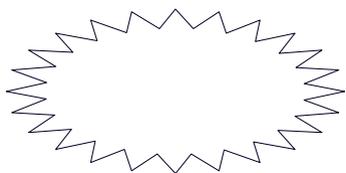
cet homme sait faire dans l'éclectisme de qualité. J'espère que très vite on lui redonnera un théâtre afin de pouvoir revoir quelques grands moments de poésie et de théâtre.

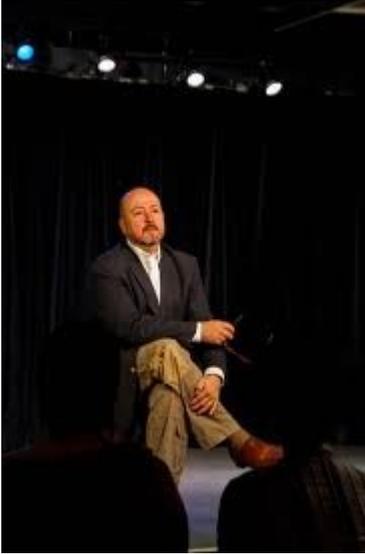


Jacques Charon : Ce fut le premier à faire des mises en scène pour le théâtre de Boulevard, ainsi que bien sûr à la Comédie Française. Jacques Charon avait un immense talent pour la mise en

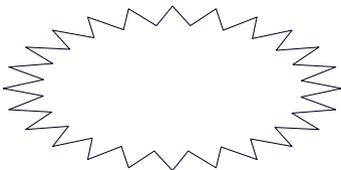


scène et c'est dommage qu'il disparut si tôt à l'aube de quelques mises en scène fabuleuses. C'est lui fit la première mise en scène du Sexe Faible. J'ai toujours trouvé que Jean Laurent Cochet avait repris, en quelque sorte, la flamme que Jacques Charon avait commencé à allumer au niveau de la mise en scène, à savoir : modernité/intelligence. On redécouvrait grâce à Jacques Charon un texte qui avait vieilli mais qui semblait très moderne sans pour autant faire rentrer les comédiens en marchant sur la tête. Car à l'époque de Jacques Charon, le théâtre se modernise et comme toujours dans ces cas là devient très vite ennuyeux. Il disparut trop tôt, mais a laissé sa marque.

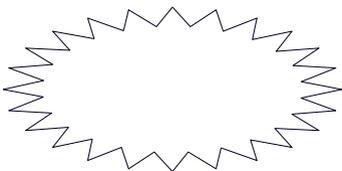




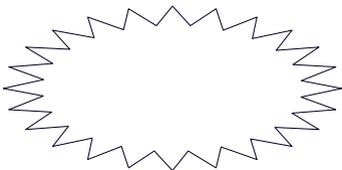
Oscar Sisto : C'est un metteur en scène qui apparut il y a peu de temps, il joua entre autre dans "Mortadella" mis en scène par Alfredo Arias où il jouait le rôle principal. Oscar Sisto est argentin et a une vision très "italienne" à savoir comme dans les comédies à l'italienne, "noirceur/humour", là où quelquefois tout semble glauque, on arrive quand même à rire et a espérer. Il crée une compagnie qui s'appelle



d'abord "L'Allumette" puis "Compagnie Oscar Sisto". Le Suicidaire de Nicolai Erdman repris ensuite par la Comédie Française à l'Odéon, puis Stefano qui explique la vie difficile d'immigrés en Amérique du Sud font de ce jeune metteur en scène un talent très prometteur. Présent il y a deux ans à la soirée des Molière pour venir avec toute la troupe d'Alfredo Arias chercher leur trophée, il continue de jouer des oeuvres quelquefois difficiles mais mis en scène "autrement" et c'est bien comme ça.

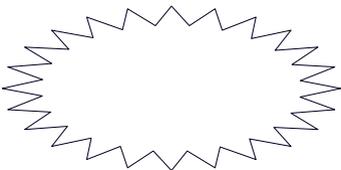


Bernard Murat : Il est apparu assez récemment et très vite et venu jouer dans la cour des grands et c'est tant mieux pour nous, comme pour le théâtre. Il n'y a pas une star qui n'a fait appel à lui, jugez en plutôt : Alain Delon / Francis Huster pour les Variations Énigmatiques, Jean Paul Belmondo dans Tailleur pour Dames de Georges Feydeau, Philippe Noiret est revenu à la scène grâce à lui. L'avantage de Bernard Murat c'est qu'il peut aussi bien mettre en scène un classique comme un vaudeville voir un pur produit de "boulevard", peu de metteurs en scènes en sont capables, lui si.





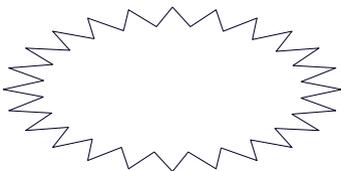
Marcel Maréchal : Il commença par diriger le théâtre du VIIIème arrondissement à Lyon, sa création de Sganarelle dans Dom Juan de Molière qu'il mit en scène fut très remarqué. Marcel Maréchal est un novateur qui pour l'instant occupe avec talent le théâtre Renaud-Barrault ou théâtre du Rond Point. Marcel Maréchal fait partie de ces metteurs en scène qui dans les années 70 ont eu des idées sans dénaturer les pièces et surtout en permettant au public de comprendre leur mise en scène. Certains avaient



des idées mais pour comprendre leurs mises en scène il fallait mieux apprendre d'abord à faire les pieds aux murs. Marcel Maréchal est un excellent metteur en scène, plein de novation et d'intérêt.



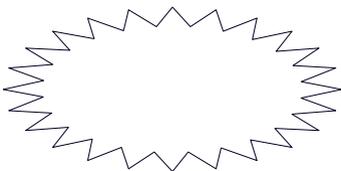
Monsieur Masure : C'est une pièce de Claude Magnier qui écrit aussi Oscar dont nous allons reparler. Dans cette pièce mettant en scène un trio apparemment classique : le mari, la femme et l'amant, tout est pourtant nouveau, mais pour cela on le découvre en lisant la pièce. Michel Roux, Dany Carrel et Daniel Gélin trois acteurs



remarquables interprètent respectivement : le mari, la femme et l'amant dans cette pièce à multiples rebondissements. Michel Roux sert beaucoup le théâtre avec le talent qu'on lui connaît et en prime cette voix inimitable (il doubla "entre autre" Tony Curtis dans *Amicalement Vôtre*).



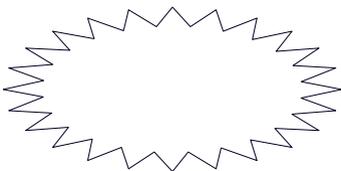
Folle Amanda : C'est une pièce de Barillet et Grédy deux auteurs à succès (*Le Don d'Adèle*, *Lily et Lily...*) à chaque fois ils ont la chance d'avoir soit Sophie Desmarets comme c'est le



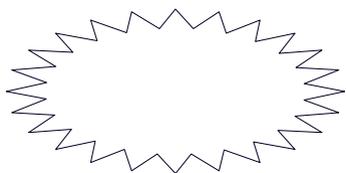
cas dans *Peau de Vache*, soit et c'est le cas dans cette pièce de la regrettée Jacqueline Maillan. Comme Sophie Desmarets, elle joue les maîtresses femmes avec humour désarmant. Très peu de femmes sont quelquefois capables de tenir la scène aussi longtemps, c'est pourtant ce qu'elles font. Dans la distribution on retrouve aussi deux excellents acteurs : Daniel Ceccaldi et Jacques Jouanneau.



Oscar : Encore Claude Magnier, mais jugez plutôt de la distribution : Louis de Funès en personne, face à Maria Pacôme = deux grands

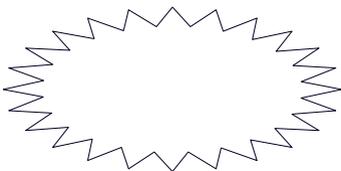


comédiens. Déjà à la création un tout jeune comédien tenait le rôle du secrétaire de Mr Garnier, il s'agissait de Jean Paul Belmondo. Louis de Funés y est étonnant mais comme certains acteurs, il en rajoute et l'on se régale. Il en rajouta tellement qu'un soir il est victime d'un trou de mémoire et que l'on doit baisser le rideau quelques instants.



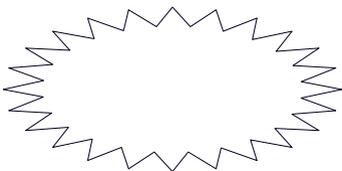


Boeing-Boeing : Pendant longtemps, la seule et unique pièce de son auteur, Marc Camoletti, il s'est rattrapé depuis. Elle fut jouée plus de 15.000 fois par des acteurs différents et talentueux, cette pièce traversa même l'Atlantique et fut interprète par Jerry Lewis et Tony Curtis. Aujourd'hui la pièce est reprise parfois dans le théâtre de Marc Camoletti, le théâtre Michel.



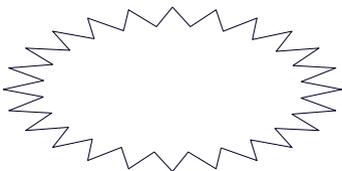


Freddy : Robert Thomas a eu beaucoup de chance, d'abord celle de nous faire rire, ensuite d'avoir deux grandes stars du cinéma à savoir Fernandel et Bourvil. qui jouèrent respectivement dans Freddy et la Bonne Planque. Dans Freddy, Fernandel était absolument formidable, émouvant et drôle face à un Rellys tendre et en même temps cruel puisqu'il est le coupable. Hé oui, je vous dévoile le tout, car les pièces de Robert Thomas sont toujours policières et surtout elles apportent beaucoup de plaisir aux spectateurs.





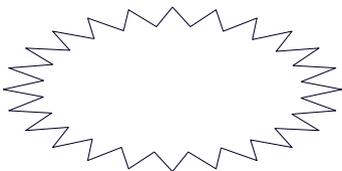
L'Intoxe : Françoise Dorin a récolté le talent de son père et fait là, une pièce magnifique. Interprété (excusez du peu) par Jacques Dufilho et Jeanne Moreau. Entre romans et pièces de théâtre, elles jonglent très habilement. Elle écrit aussi pour Jean Piat. Elle commença sa carrière en créant "Les Filles à Papa" qui regroupait Françoise Dorin (fille de René Dorin), Perette Souplex (fille de Raymond



Souplex, fantastique Bourrel), et Suzanne Gabriello (fille de Gabriello).



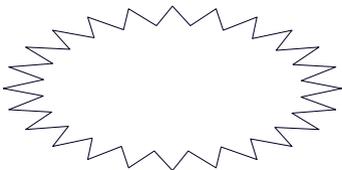
Si je peux me Permettre : C'est la dernière pièce de Robert Lamoureux, qui lui aussi fit beaucoup pour le théâtre. Il commença une carrière au cabaret avec un sketch qui mettait en scène "Papa, Maman, la Bonne et moi". Très vite il fit sa première pièce "Quand un Rossignol Chante" et c'est Jean Marais qui signa la mise en scène et le décor. Robert Lamoureux est comme Jean Poiret



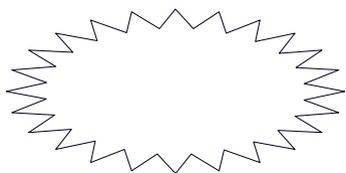
un homme qui sait écrire pour le théâtre,
toujours entouré d'excellents comédiens comme
Jacques Ballutin ou Pierre Maguelon.



La Cage aux Folles : Joyeuses Pâques, les Clients :
Jean Poiret. Très grand auteur de théâtre, il
était acteur dans certaines pièces qu'il refaisait
grâce à sa présence et à sa verve. Quant on lit
"Le Canard à l'Orange" on est étonné de toutes
les trouvailles de Jean Poiret. Très souvent il



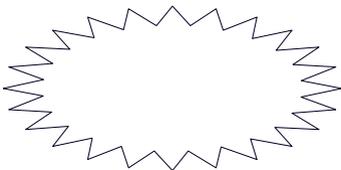
adapta Feydeau, rajouta des scènes en modifia
d'autres et malgré cela on pouvait croire qu'il
s'agissait de Feydeau. Poiret comme les
Branquignols était un homme qui ne cédait jamais
à la vulgarité, ni à la facilité. La Cage aux Folles
n'avait strictement rien à voir avec Joyeuses
Pâques , d'ailleurs cette dernière pièce fut
adaptée au cinéma par Jean Paul Belmondo, ce qui
est bon signe, car Belmondo se trompe rarement
dans ses choix. Sa dernière pièce "Les Clients"
est à la fois comique bien sûr, mais aussi
émouvante, car c'est avant tout la vie d'un
homme qui vieillit, une magnifique réalisation d'un
roman d'Alexandre Jardin "Le Zèbre", la
participation dans les années 60 dans quelques
films fort drôles avec Jean Yanne, Michel
Serrault, Jean Richard, Francis Blanche, Darry



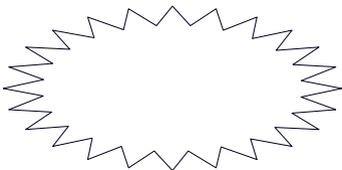
Cowl, tout cela fut une carrière remarquable effectué par un homme de grand talent.



Jean Cocteau : L'incontournable Jean Cocteau est l'homme le plus grand de ce siècle tant au niveau de ses oeuvres écrites que cinématographiques. Jean Cocteau est aussi à l'aise dans ses pièces comme "Les Parents Terribles" ou bien la Machine à Écrire pièce moins connue mais très intéressante et de plus en plus actuelle, mais aussi très bon dans ses films comme "La Belle et la Bête" avec le fabuleux



Jean Marais, "Orphée ou bien le film tiré de la pièce "L' Aigle à Deux Têtes". Jean Cocteau était aussi un peintre et créera aussi quelques ballets avec Stravinski pour Diaghilev avec "Oedipus Rex", oratorio.

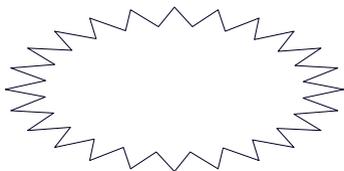


PERSONNAGES

LA TROUPE DE JOUVEY

LE MONSIEUR DE BELLAC	LOUIS JOUVEY
L'HUISSIER	LÉO LÁPORA
AGNÈS	DOMINIQUE BLANCHAR
LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL	FERNAND RENÉ
MONSIEUR DE CRACHETON	JACQUES MONOD
MONSIEUR LEPÉDURA	JEAN DALMAIN
MONSIEUR RASEMUTTE	MICHEL ETCHEVERRY
MONSIEUR SCHULZE	HUBERT ROUCHON
LE PRÉSIDENT	MAURICE LAGRENÉE
MADemoisELLE CHEVREDENT	SUZANNE COURTAI
THERÈSE	LUCIENNE BOGAERT

L'APOLLON DE BELLAC fut créé par LOUIS JOUVEY et sa troupe le 16 juin 1942 au Théâtre municipal de Rio de Janeiro, sous le titre L'Apollon de Marsac. Sous ce même titre, la pièce fut reprise à Paris par la Compagnie LOUIS JOUVEY et représentée pour la première fois au Théâtre de l'Athénée le 19 avril 1947.

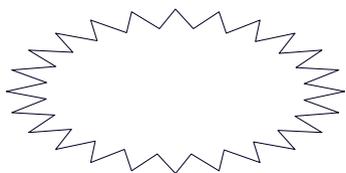


Jean Giraudoux : Siegfried, Ondine, La Guerre de Troie n'aura pas lieu, La Folle de Chaillot, Electre, de très beaux textes fait par un homme qui aimait le théâtre et qui bien que n'écrivant pas en vers, donnez l'impression dans ces pièces d'une grande poésie. J'ai eu la chance de voir bon nombres de ses pièces et de les lire. J'ai un très bon souvenir de Siegfried interprété par la compagnie Valère - Desailly ainsi que Jean Topart, mais Ondine reste ma préférée.

Distribution: Tiré du Théâtre de Jean Giraudoux.



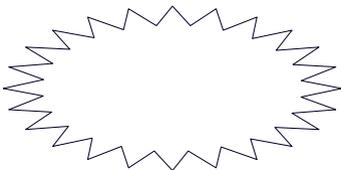
Sacha Guitry : Grand monsieur du théâtre et dont les pièces ont été interprétées par de



grands acteurs. "Désiré", "Deburau" sont parmi les plus connues et les plus belles. Le monologue du clown à son fils dans Deburau est une merveille du genre. L'on peut critiquer le personnage en lui-même, mais il a laissé sa marque. La preuve en est que lorsqu'on joue du Guitry on s'entend dire le texte à "sa façon".



Marcel Pagnol : Même s'il est à juste titre plus considéré comme un cinéaste, il est vrai que bon nombres de pièces de Pagnol furent jouées ou créées par Louis Jouvet au théâtre : Topaze fut celle qui tint l'affiche le plus longtemps. Pagnol s'éloignera du théâtre pour ne plus faire que du

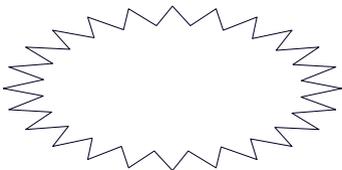


cinéma avec d'extraordinaires acteurs comme Raimu, Fernandel ou Pierre Fresnay.



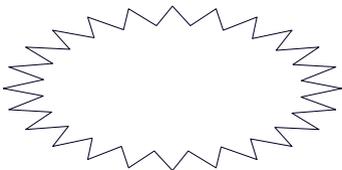
Jean Anouilh

Jean Anouilh : Auteur très intéressant même si ces pièces sont souvent assez noires. La Valse du Toréador avait été excellente et avait permis de révéler Louis de Funés, fabuleux acteur comme toujours, dans un rôle bien loin du Gendarme de Saint Tropez et dans lequel il s'avéra très bon. Sabine Azéma y débuta aussi.



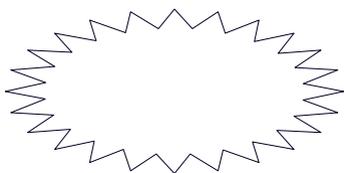
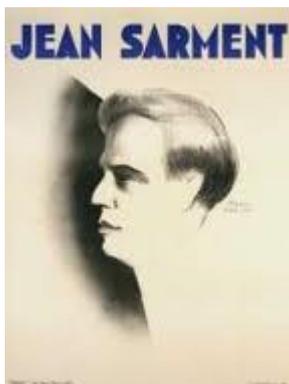


André Obey et Jean Sarment : sont des auteurs pour le grand public moins connus que tout ceux cités, et pourtant...pourtant quel oeuvre magnifique il laisse derrière eux. André Obey écrit entre autres : La Fenêtre, Noé, Retrouvailles, j'ai tout dévoré en une nuit, tellement c'était bouleversant. Enfin Jean Sarment, un nouveau Musset et dont sa pièce

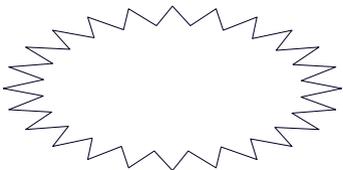


"Sur mon beau Navire" est un véritable plaisir de la lecture.

On arrive encore dans des librairies purement théâtrale à trouver certaines de leurs oeuvres magnifiques, je vous en donnerai la liste une prochaine fois.

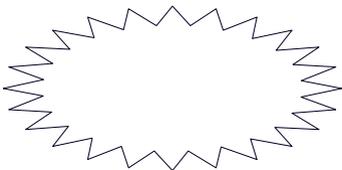


LE FILM D'HORREUR

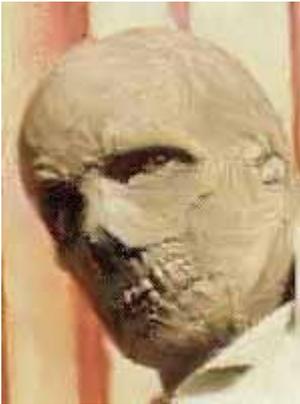




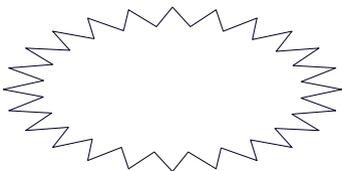
Frankenstein, Dracula, la Créature, le Docteur
Phibes, la Momie, le loup garou...tous ont en
commun de nous avoir épouvantés, mais la plupart
du temps on adorait ça dans quelques petites
salles obscures de quartier, comme le Maillot



Palace ou les Acacias à l'époque où je les voyais.
Puis vint les films Super 8 ou 8mm sur lesquels en
10minutes on pouvait retrouver tous nos amis,
style "La Fiancée de Frankenstein", "La Tombe de
la Momie", "La Fin de Dracula" ce dernier était un
raccourci d'un film "La Maison de Frankenstein".

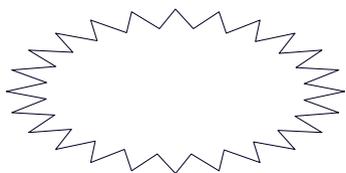


Vincent Price : Comédien absolument fabuleux, il
joua un grand nombre de films d'horreurs, sinon



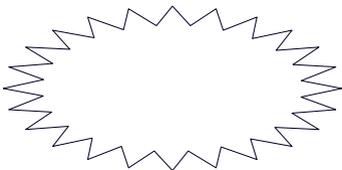
il jouait invariablement les bandits, les méchants de service mais avec un talent exceptionnel.

Vincent Price créa surtout le personnage machiavélique et tellement abominable du Docteur Phibes. A chaque fois qu'il apparaissait dans un feuilleton comme "Des Agents Très Spéciaux" il était évidemment le traître. Il fit toute une série de films d'horreur absolument extraordinaire avec Roger Corman. Il joua entre autre un film avec avec Basil Rathbone, Peter Lorre et Boris Karloff dans "Le Croque Mort s'amuse" (Comedy of Terrors, en titre original). Il s'agit là d'une parodie des films d'épouvante style Hammer, très réussie. Il ne faut pas oublier aussi "Le Corbeau" avec un numéros d'acteurs opposant Price, Karloff et Lorre absolument éblouissant, l'Empire de la Terreur avec Rathbone, le Masque de la Mort



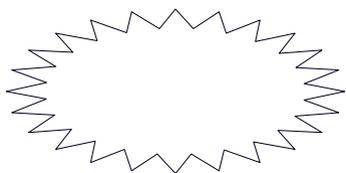
Rouge, le Maître du Monde d'après Jules Verne avec Charles Bronson et l'Homme au Masque de Cire.

Enfin il faut revenir sur deux films qui ont marqué beaucoup d'adeptes du fantastique tant au point de vue de l'histoire, de la mise en scène que de l'interprétation, il s'agit de l'Abominable Docteur Phibes (avec aussi, la suite classique "le retour"). Dans le premier film on est face au mystérieux docteur Phibes qui dans un accident de voiture dont il arrive à sortir plus ou moins bien (plutôt moins que plus d'ailleurs), sa femme elle meurt et de ce fait cherche à se venger des chirurgiens qui ont tenté à l'époque de la ramener à la vie. Dans le deuxième, comme Phibes a gardé chez lui sa femme qu'il a congelé, il part à la recherche de l'elixir de vie afin de leur inoculer. Le scénario du premier apparemment est



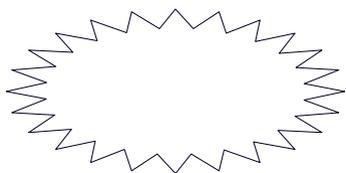
assez original pour un film d'épouvante, ce qui l'est moins c'est la façon dont le docteur Phibes se débarrasse de ces médecins, en effet il se sert de la mythologie et les exécute en les suppliciant. Un masque se ressert pour faire exploser littéralement la tête du pauvre médecin en est l'exemple type. Robert Fuest au commande de ces deux films crée une ambiance très années 30 et très kitch en même temps. Docteur Phibes jouant de l'orgue avec une armée d'automates en guise d'orchestre après chaque exécution c'est tout simplement un moment très effrayant mais aussi une idée fabuleuse.

Dans le même style, presque un remake "Théâtre de Sang" a eu ses adeptes dont j'ai fait partie. D'abord il est aidé par la ravissante Mme Peel alias Diana Rigg devenue depuis quelques



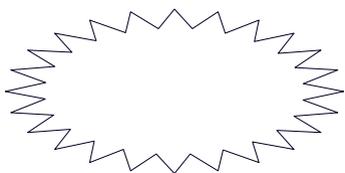
années Lady Rigg, ensuite parce que l'histoire de cet acteur shakespearien vieillissant se vengeant des critiques qui ont souvent été très dures avec lui ou sa femme disparue, la façon de tuer qui est écrite dans les oeuvres de Shakespeare tout cela est un pur chef d'oeuvre digne des docteurs Phibes. J'ai eu beaucoup de chance de découvrir ces films à la même époque, car pour moi l'on revenait vraiment à l'épouvante traditionnel. En effet dans les années 70, les vampires avaient tendance à cotoyer des karatékas style Bruce Lee, revenaient au milieu de la pop music, ou bien faisaient de l'humour avec Edouard Molinaro.

Christopher Lee : Autre gentleman du cinéma. Celui-ci tient son grand succès grâce à Terence Fisher et au "Cauchemar de Dracula". "Je suis Dracula" première réplique qu'il lance à Harker en descendant



l'escalier. Grande innovation, Dracula est montré comme un homme à première vue normale. En effet que ce soit la version de Max Schrek ou de Klaus Kinski, voire même celle de Bela Lugosi, Dracula est toujours montré comme un homme très maquillé et qui évoque dès le premier regard un vampire. Si vous les croisez dans la rue, vous changez très vite de trottoir, croyez-moi. La première fois que Dracula eut un visage à peu près normal commença dans un excellent film "La Maison de Frankenstein" avec John Carradine, mais de ce film on reparlera plus tard.

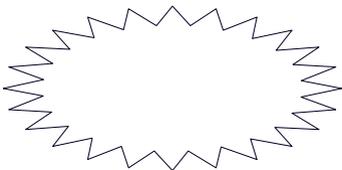
Comme Vincent Price, Christopher Lee dans les feuilletons fut cantonnés dans le rôle du méchant de service. Il sévit entre autre dans l'excellente série "Chapeau Melon et Bottes de Cuir" où il campe un homme, mi-homme, mi-robot, mi-cybernaute. Christopher Lee joua aussi Sherlock



Holmes ainsi que le monstre de Frankenstein et évidemment un nombre incalculable de fois Dracula ou du moins un de ces émules.

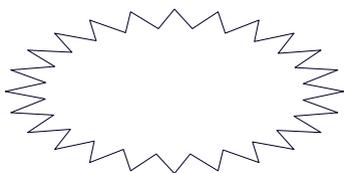
Christopher Lee apparut aussi, suprême consécration pour un acteur de films d'épouvante, dans un James Bond "L'Homme au Pistolet d'Or" où il campe le rôle de l'infâme Scaramanga.

Christopher Lee se parodia au côté de Bernard Menez dans un film d'Edouard Molinaro "Dracula Père et Fils", mais en quelque sorte aussi dans deux films de Dracula qui déçoivent les puristes, mais que l'on peut quand même regarder sans trop s'embêter, il s'agit de "Dracula 73" et de "Dracula vit toujours à Londres" (titre approximatif, je ne m'en souviens plus très bien). Mon préféré dans tous les Dracula avec Christopher Lee fut sans aucun doute "Une



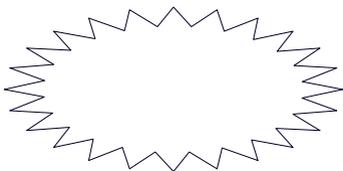
Messe pour Dracula", d'abord parce qu'il y a Ralph Bates que j'aime beaucoup comme comédien et qui joue très bien les ordures totale, (il réapparut dans un épisode d'Amicalement Vôtre quelques années plus tard), mais en plus parce que c'est ce film que j'ai vu au fameux Maillot Palace dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Cela dit et c'est d'ailleurs dommage, je n'ai pas comme pour Vincent Price un film de Christopher Lee qui m'a particulièrement marqué. On offrit jamais un Phibes à Christopher Lee et c'est vraiment dommage tant son talent lui aurait permis ce genre de rôle. On lui préféra Peter Cushing au rôle de Sherlock Holmes, malgré le fait que Cushing fut excellent, je reste persuadé que Lee aurait pu faire un Sherlock Holmes digne de celui de Basil Rathbone (en vérité Lee le joua juste une fois, dans un film pratiquement



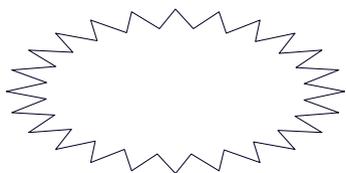
méconnu). Christopher Lee cela dit donna une remarquable interprétation de Henry Baskerville dans le film de Terence Fisher "Le Chien des Baskerville". Rendons lui hommage aussi dans deux rôles qui sont : Le Monstre de Frankenstein et le remake de Fisher sur la Momie, deux rôles où à cause du maquillage, le talent du comédien est quand même extrêmement important.

Mais cela dit le Comte Dracula...

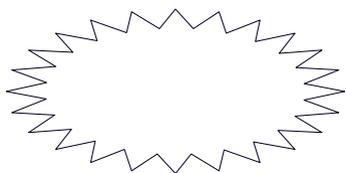




Boris Karloff : En 1931 William Henry Pratt se transforme en Boris Karloff et devient le Monstre de Frankenstein. Sous un maquillage très difficile, Boris Karloff va camper un Monstre très humain. Boris Karloff fut le comédien de films d'épouvante qui marqua le plus, mais aussi un grand comédien tout simplement. Karloff joua avec le même talent sous un maquillage qui durait



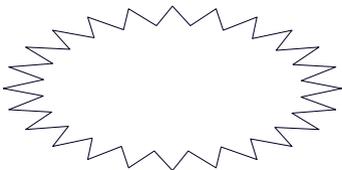
plusieurs heures, effectué par Jack Pierce, que le détective Mr Wong. Karloff joua aussi dans "Des Agents Très Spéciaux", toujours comme les autres le méchant de service, sauf une fois ou donc il joua Mr Wong un détective, clone de Charlie Chan. Karloff était grimé en chinois et les films/téléfilms de l'époque étaient assez moyens. Karloff reprit le chemin du succès avec comme pour Price, Roger Corman. Le Corbeau, le Croque Mort s'amuse etc... Karloff fit aussi quelques apparitions dans des films comiques de l'époque comme Laurel et Hardy ou Abbott et Costello. Boris Karloff joua aussi un gentil dans une série télévisée qui s'appelait Colonel March, de temps en temps on la revoit sur Série Club avec le même plaisir. Karloff inspira finalement beaucoup Christopher Lee puisqu'à part Dracula, Lee comme Karloff joua le Monstre de



Frankenstein, la Momie et Fu-Manchu. Tous ces personnages furent joués avec beaucoup de talent par Karloff et c'est pour ça que les "remake" de tout ces films prirent la plupart du temps le contre-pied tant par le maquillage que par l'histoire tant Karloff avait marqué à vie ses personnages.

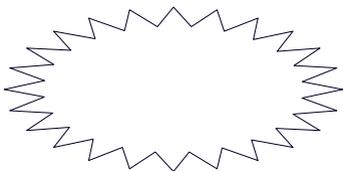


Peter Cushing : Mort il y a quelques années, Peter Cushing aux allures de gentleman anglais (oui je sais je me répète, mais qu'est-ce que vous voulez c'est vrai), joua dans de très bons films. Il passa avec le même brio du personnage de Sherlock Holmes à celui du professeur Frankenstein, deux



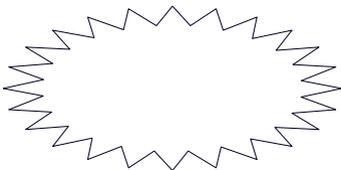
personnages interprétés avec grand talent, mais vraiment bien différent. Cushing joua aussi le rôle du frère de Clément Armstrong dans "le Retour des Cybernautes" que proposa la série anglaise "Chapeau Melon et Bottes de Cuir". Mis à part son dessein monstrueux, je trouvais que le personnage de Paul en galant homme avec Mme Peel et dégustant "un bon Bordeaux" avec Steed lui collait à la peau et je l'imaginai finalement comme ça dans la vie.

Peter Cushing créa aussi et surtout le rôle du professeur Van Helsing qui combattit Dracula dans bons nombres d'épisodes. De toute façon ce n'est pas tellement compliqué, à chaque fois qu'il y a Lee qui interprète un méchant vous pouvez être sûr que Cushing n'est pas loin derrière tapi dans l'ombre, prêt à l'arrêter, sauf dans le Chien



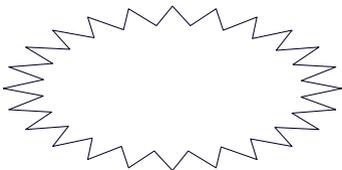
des Baskerville où pour une fois il sauve la vie de Christopher Lee.

Peter Cushing apparut aussi dans un très bon film à sketches qui s'appelait "Tales of Terror" où l'on rencontre la jolie Joan Collins au prise avec un très méchant, voire même assez abject, Père Noël. Peter Cushing apparut dans bon nombre de films ainsi que dans un remake de Robin des Bois, comme l'avait créé autre fois...Basil Rathbone.



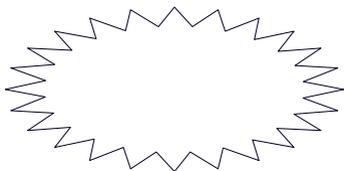


Bela Lugosi : Cas à part dans le monde du cinéma fantastique, en effet il fut le seul comédien à ne tourner que des films d'horreur et à n'incarner pratiquement à chaque fois que les vampires. Comme le raconte sa légende un peu tenace, Bela Lugosi serait devenu fou vers la fin de sa vie et aurait habité une maison digne de celle de Dracula et aurait vécu dans un



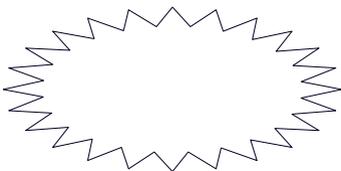
cercueil. De vrai dans tout cela et que Bela Lugosi savait surtout très bien communiquer avec la presse et faisait régulièrement exprès d'accueillir les journalistes comme cela afin que l'on parle de lui, car il faut le reconnaître sa carrière tourna court, heureusement Ed Brown metteur en scène plus que moyen, le sortit de sa retraite anticipée ou la drogue avait pris une importance capitale dans sa vie.

Bela Lugosi fut un excellent Dracula, exagéré dans ses mimiques, mais qui correspondait bien au Dracula que l'on s'imaginait à l'époque. L'on dit que c'est à Bela Lugosi que l'on proposa le rôle du Monstre de Frankenstein et qui finalement fut attribué à Boris Karloff. Cela dit Lugosi apparaîtra dans deux Frankenstein : "Le Fils de Frankenstein" dans le rôle d'Igor (photo ci-dessus) au côté de Basil Rathbone et de Boris



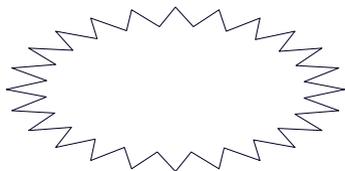
Karloff, puis il s'identifia au personnage du Monstre dans Frankenstein rencontre le Loup Garou qui il faut bien le dire n'est pas le meilleur de la série. C'était l'époque ou la Universal aimait bien se faire rencontrer tout ces monstres vedettes, quelquefois ce fut avec succès, d'autrefois c'était très mauvais.

Bela Lugosi fut un excellent comédien mais sa façon de jouer se démoda finalement très vite et l'emprise de la drogue eut malheureusement très vite raison de lui.

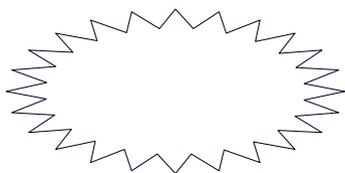


La Fin de Dracula : En vérité il s'agissait d'un extrait de la "Maison de Frankenstein" qui est un film où Boris Karloff étrangle au début Georges Zucco propriétaire d'une baraque foraine et qui a Dracula comme principale attraction (quel chanceux !). Celui-ci est mort, mais si on retire son pieu, il reprend vie et c'est ainsi que le docteur Nieman (Karloff) se sert de lui. C'est la première fois que John Carradine prête ses traits au personnage du comte Dracula. John Carradine, père de David (le héros du feuilleton Kung-Fu), est extraordinaire de ressemblance par rapport au portrait du vrai Dracula, Vlad Dracul, pour les intimes.

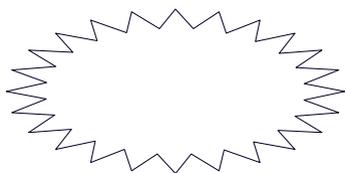
John Carradine reprit le rôle dans le film suivant toujours réalisé par Erle C.Kenton "La Maison de Dracula". L'avantage de ces films à sketches c'est que tout le scénario ainsi que la façon dont



les monstres se rencontrent est absolument fou. C'est Glenn Strange qui fut conseillé par Karloff pendant le tournage du film pour son interprétation du Monstre, il l'interprêta 3 fois de suite. Lon Chaney Jr lui reprit son personnage de Larry Talbot alias le Loup-Garou. Je ne dis pas que ces films étaient de grandes réussites, mais en tout cas les spectateurs de l'époque en avaient pour leur argent, en une heure et demie, en effet, ils rencontraient toute la galerie des Monstres de la Universal.



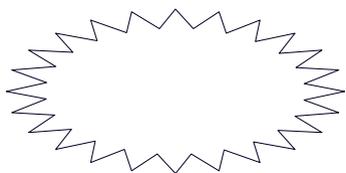
La Tombe de la Momie : Là aussi Lon Chaney Jr succède à Karloff et précède Christopher Lee dans le rôle de la Momie. Je me souviens d'un type se ruant sur une torche et faisant fuir la momie qui avait attrapé visiblement sa petite amie dans les bras. La dite Momie qui meurt finalement dans l'incendie de la maison. C'était en 8mm et en 18 images secondes édité par Film Office, mais j'en garde le fait que cet extrait de 10 minutes était excellent. C'est vrai à l'époque, je n'avais que des extraits et n'ai jamais pu juger, ou alors beaucoup plus tard, sur pièce de la qualité de ces films quand ils duraient une heure et demie, mais que voulez-vous j'aimais bien ça.





La Créature du Lac Noir, la Revanche de la Créature, Le Monstre est parmi nous : c'est parce que le dernier que j'ai commencé à voir la trilogie de ces films ayant pour vedette un homme-poisson que l'on ramène de force dans le dernier volet, un peu comme King-Kong, que l'on cherche à exhiber, à soigner, à étudier et puis évidemment cette pauvre créature en a marre et casse tout.

Ces trois films étaient très bien fichus et pourtant ils seront tournés un peu en dérision au

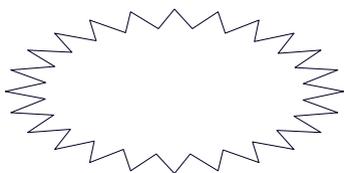


fur et à mesure des années, il n'y en eut que trois, mais ce fut une excellente trilogie.



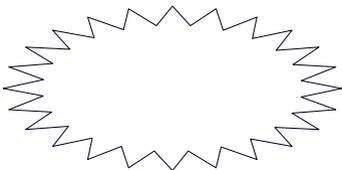
Faisons une parenthèse et parlons un peu de Basil Rathbone et Nigel Bruce qui jouèrent dans la série Sherlock Holmes, série qui se rapproche beaucoup de l'oeuvre fantastique.

"La Perle des Borgia" et l'extraordinaire personnage qu'est le Rampeur campé par Rondo Hatton qui était atteint d'une grave maladie et qui possédait donc ce visage en adéquation avec les films fantastiques. Et puis pêle-mêle "La

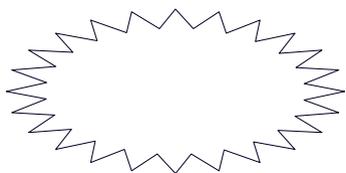


Griffe Sanglante" et la poursuite dans son marais, "La Maison de la Peur" et les sept bons camarades et bien sûr ces mystérieux pépins d'orange, "La Femme aux Araignées" et ces charmantes petites bestioles, "Le Train de la Mort" et le curieux ami du docteur Watson, une curieuse femme toujours en vert, une clef, un passage à Washington, à la Tour de Londres etc...

D'excellents titres mis en scène pour la plupart par Roy William Neil, Rathbone et Bruce restent pour moi les meilleurs interprètes de Sherlock Holmes et du Docteur Watson, même si Peter Cushing, John Deville ou Christopher Lee réussirent une bonne interprétation, elle n'égale jamais le talent de celle de Rathbone et Bruce. Bon c'est vrai que la série s'éloigne par moment beaucoup de l'oeuvre de Conan Doyle à commencer par l'époque, mais cela ne m'a jamais

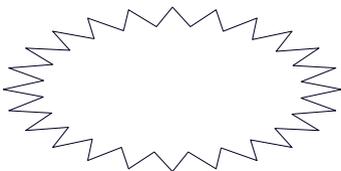


choqué et je pense que beaucoup de gens sont pareils. Il suffit pour cela de visiter à Londres "The Sherlock Holmes Museum" au 221 bis Baker Street pour se rendre compte de l'engouement des fans pour la série de Rathbone et Bruce. Je me souviens que je regardais cette série le dimanche après midi dans les années 60 vers 17H00/17H30 et qu'avec mon frère nous avons enregistré bon nombres d'épisodes sur un magnétophone à bande. Le seul que je n'ai jamais vu fut les Aventures de Sherlock Holmes, tout premier de la série, et qui se déroulait en partie à Londres et plus précisément à la Tour de Londres.

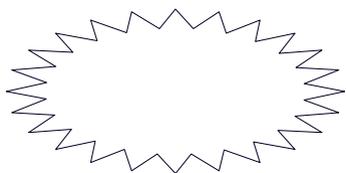




La Universal comme la Hammer Films firent surement à cette époque les meilleurs films d'épouvante de fantastique et de science fiction que l'on pouvaient trouver sur le marché. On y trouvait pêle-mêle : Tarantula une araignée géante, un homme qui rétrécit, une docteur Cyclope particulièrement désagréable, un gorille géant du nom célèbre de King-Kong, un comte obsédé par un safari humain dans les Chasses du Comte Zaroff, ce film était d'ailleurs le film préféré d'un de mes copains Jean Claude en Première. Pour lui ce film d'Ernest Shoedack, qui fut aussi le créateur de King Kong, était un

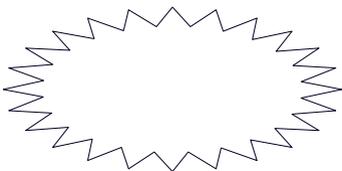


excellent film. Il ne faut pas oublier non plus Mad Made Monster interprété par Lon Chaney Jr qui campe un personnage qui à cause d'expériences électriques pour le moins hasardeuses devient un monstre. Lon Chaney Jr qui joua aussi une fois le Comte Dracula dans "The Son of Dracula". Lon Chaney Jr était le fils de Lon Chaney (allons donc) . Lon Chaney obtint un énorme succès pour son rôle du "Fantôme de l'Opéra" réalisé par Tod Browning. Ce qui était fabuleux avec ce très grand comédien, c'est qu'il arrivait avec très peu de maquillage (il se maquillait lui même) mais rien qu'avec des expressions à devenir un monstre absolument terrifiant. Son fils eut un peu de mal à lui succéder et même s'il tourna toute sa vie dans des séries B, il eut quand même son heure de gloire en affrontant Gary Cooper dans "Le Train Sifflera Trois Fois" très célèbre western.



Les comiques aussi rencontrèrent les monstres : Laurel et Hardy, Abbott et Costello, tous devinrent partenaires d'un Dracula ou d'un Frankenstein de service, quand ce n'était ce bon Dr Jekyll and Mister Hyde.

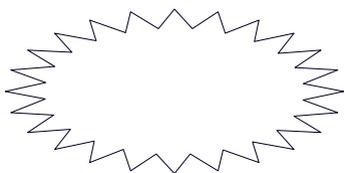
Pour la hammer, ce fut l'éclosion de Terence Fisher réalisateur particulièrement inspiré qui fit renaître beaucoup de thèmes fantastiques comme Dracula avec Lee et Cushing, le Loup Garou avec Oliver Reeves, Frankenstein avec encore Cushing et Lee, Sherlock Holmes, le Fantôme de l'Opéra avec Claude Rains, cela dit Fisher n'aimait pas trop ce film, les musiques de James Bernard et les scénarios de Jimmy Sangster étaient une pure merveilles dans ces films se passant à l'époque victorienne. La Hammer Films avec visiblement peu de moyens sut renouveler le

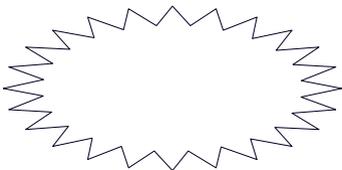


genre de la Universal tout en apportant sa touche avec de fabuleux comédiens.



A tous ceux qui peuvent me donner des nouvelles de ces deux magazines, Creepy pour la bande dessinée, Midi Minuit Fantastique pour le talent de ces articles il m'en manque encore quelques uns et enfin les fameuses maquettes de monstre Aurora, je les cherche désespérément après les avoir eus, puis perdues, alors faites moi signe et en attendant souvenez vous.







1911. Lorsque le docteur crée le monstre, il est d'abord un être de chair et de sang. Mais, à mesure qu'il s'élève, il se transforme en un être de feu, de glace, de métal.



1912. Le monstre, qui peut à volonté, soit voler, soit se transformer en un être de feu, de glace, de métal, est un être de chair et de sang.



1913. Lorsque le docteur crée le monstre, il est d'abord un être de chair et de sang. Mais, à mesure qu'il s'élève, il se transforme en un être de feu, de glace, de métal.



1914. Lorsque le docteur crée le monstre, il est d'abord un être de chair et de sang. Mais, à mesure qu'il s'élève, il se transforme en un être de feu, de glace, de métal.

1915. Lorsque le docteur crée le monstre, il est d'abord un être de chair et de sang. Mais, à mesure qu'il s'élève, il se transforme en un être de feu, de glace, de métal.

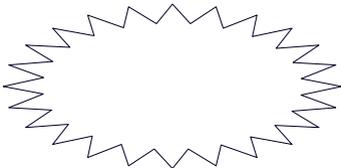
1916. Lorsque le docteur crée le monstre, il est d'abord un être de chair et de sang. Mais, à mesure qu'il s'élève, il se transforme en un être de feu, de glace, de métal.

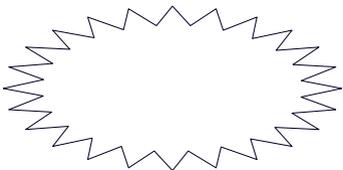
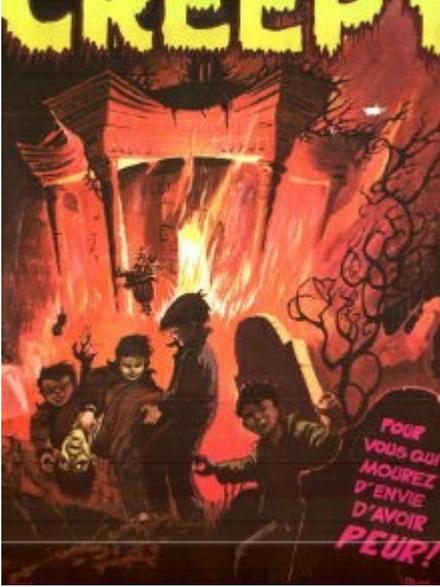
1917. Lorsque le docteur crée le monstre, il est d'abord un être de chair et de sang. Mais, à mesure qu'il s'élève, il se transforme en un être de feu, de glace, de métal.

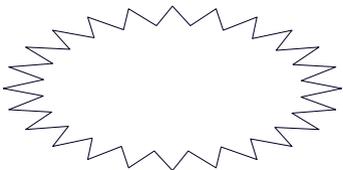
1918. Lorsque le docteur crée le monstre, il est d'abord un être de chair et de sang. Mais, à mesure qu'il s'élève, il se transforme en un être de feu, de glace, de métal.

1919. Lorsque le docteur crée le monstre, il est d'abord un être de chair et de sang. Mais, à mesure qu'il s'élève, il se transforme en un être de feu, de glace, de métal.

1920. Lorsque le docteur crée le monstre, il est d'abord un être de chair et de sang. Mais, à mesure qu'il s'élève, il se transforme en un être de feu, de glace, de métal.







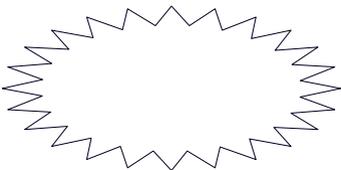
CEUX QUI NOUS ONT FAIT RIRE

Francis Blanche et Pierre Dac :



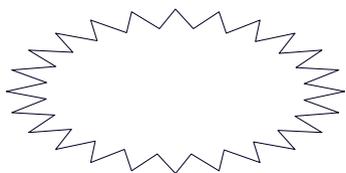
Francis Blanche, de son nom complet Francis Jean Blanche, né le 20 juillet 1921 à Paris et mort le 6 juillet 1974 dans la même ville, est un auteur, acteur et humoriste français.

Issu d'une famille d'artistes, et en particulier d'acteurs de théâtre, parmi lesquels son père



Louis Blanche, mais aussi son oncle le peintre Emmanuel Blanche, il fut, à l'âge de quatorze ans, le plus jeune bachelier de France. Il forma, avec Pierre Dac, un duo auquel on doit de nombreux sketches dont *Le Sâr Rabindranath Duval* (1957), et un feuilleton radiophonique, *Malheur aux barbus !*, diffusé de 1951 à 1952 sur Paris Inter (deux cent treize épisodes), et publié en librairie cette même année ; personnages et aventures furent repris de 1956 à 1960 sur Europe 1, sous le titre *Signé Furax* (soit mille trente-quatre épisodes). Ces émissions sont suivies par de nombreux auditeurs. Toujours avec Pierre Dac il créa le Parti d'en rire.

Il fut également l'auteur de canulars téléphoniques qui furent diffusés régulièrement à la radio dans les années 1960.

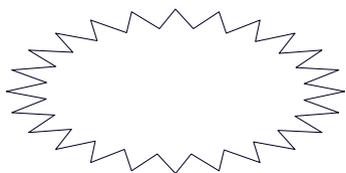


On lui doit également des poèmes, des paroles de chansons comme Débit de l'eau, débit de lait chanté par Charles Trenet.

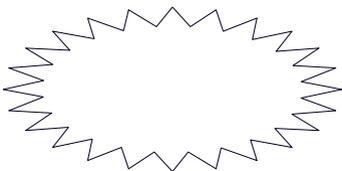
Parallèlement à sa carrière sur scène, il a tourné sans discontinuer dans des films où il est souvent intervenu aussi comme scénariste et dialoguiste.

Sa composition la plus populaire est celle du commandant Obersturmführer Schulz face à Brigitte Bardot dans *Babette s'en va-t-en guerre* (1959). Il était un des acteurs favoris de Georges Lautner (*Les Tontons flingueurs*).

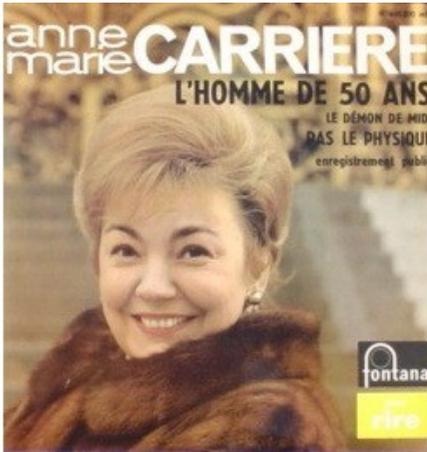
Il meurt d'une crise cardiaque à cinquante-deux ans, peut être à cause de son traitement négligé du diabète de type 1. Il est enterré à Èze, Alpes-Maritimes. Très affecté, Pierre Dac (quatre-vingt-un ans) le suivra quelques mois plus tard.



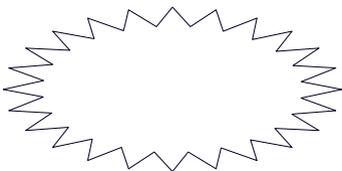
chansonnier et auteur français, connu pour ses sketches présentés avec Francis Blanche. Né à Châlons-sur-Marne, Pierre Dac, de son vrai nom André Isaac, débuta dans la chanson en se produisant dans les cabarets parisiens. En 1943-1944, il fut à Londres avec le général de Gaulle, et anima une émission de la BBC. Mais c'est en duo avec Francis Blanche qu'il se fit connaître au music-hall, dans des sketches désopilants d'humour insolite et ravageur. Membre du "parti d'en rire", rédacteur en chef de l'Os à moelle, Pierre Dac reste l'une des grandes références dans le domaine de l'humour.



Anne Marie Carrière :

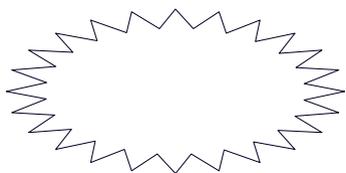


De son vrai nom Anne Marie Alice Louise
Blanquart, elle fait ses études secondaires au
Lycée Jules Ferry à Paris, puis titulaire d'une
licence en droit elle exerce dans un bureau
d'études fiscales, avant de devenir l'artiste que



l'on connaît. Française moyenne type comme elle aimait à se définir, comédienne, humoriste et chansonnière, Anne-Marie Carrière aura été pendant de nombreuses années, une femme qui aura marqué les esprits par son humour bon enfant, et une rondeur dont elle savait si bien se servir.

Anne-Marie Carrière a longtemps fait figure d'exception, exemple presque unique de « chansonnière » à l'âge d'or de ce métier. Très vite, elle se lance dans le spectacle en interprétant d'innombrables personnages comiques, notamment au Cabaret des Noctambules à Paris, mais aussi au Théâtre des Deux Ânes, au Caveau de la République, au Théâtre de Dix-Heures. Elle a animé plusieurs émissions de radio et de télévision : L'humour au féminin, à partir de 1970 sur Europe 1, C'est pas

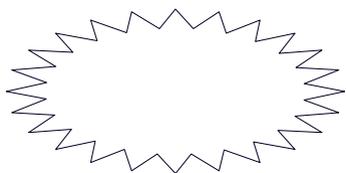


sérieux, où elle tenait le kiosque de Mademoiselle Rose avec Jean Amadou et Jean Bertho en particulier. Elle apparaît également dans la célèbre émission des télévisions francophones « Le Francophonissime », en représentante de Télé Luxembourg.

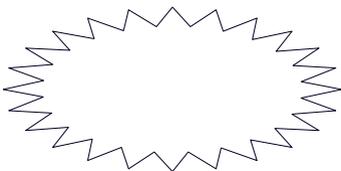
Anne-Marie Carrière fait de nombreuses apparitions dans les pièces de l'émission de Pierre Sabbagh, *Au théâtre ce soir*, et dans plusieurs films comme *La Cuisine au beurre* avec Fernandel et Bourvil.

Au tout début de sa carrière elle fait une brève apparition dans le rôle d'une cantinière militaire dans le film américain *The Razor's Edge* (*Le Fil du rasoir*) de Edmund Goulding.

Elle publie également plusieurs livres, *Piments doux* en 1963, *Recueil de poèmes humoristiques* et *Mon musée de l'homme* en 1968 et enregistre



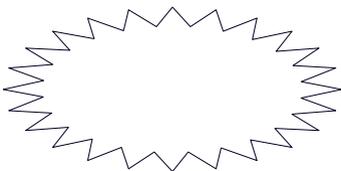
de nombreux disques publicitaires, en vogue à l'époque avec entre autres, son complice Jean Valton. Elle a écrit aussi Le Dictionnaire de l'homme qui a obtenu le Grand Prix de l'Humour en 1963. Elle fut l'une des têtes d'affiche des Tournées Charles Baret en jouant dans Madame Princesse de Félicien Marceau aux côtés de Michel Le Royer, Marthe Mercadier, Marius Balbinot et Alix Mahieux (passage au Théâtre de Laval le mercredi 31 janvier 1968 et dédicace de ses livres au sein de la librairie Anquetil, rue de la Paix, à Laval.)



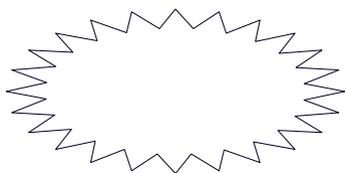
Pierre Repp :



Pierre Repp est un humoriste et acteur français né le 5 novembre 1909 à Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais) et mort le 1er novembre 1986 au



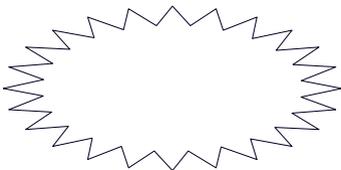
Plessis-Trévisé (Val-de-Marne). Il est inhumé dans le nouveau cimetière de Vincennes à Fontenay-sous-Bois. De son vrai nom Pierre, Alphonse, Léon, Frédéric, Bouclet, il se marie avec Ferdinande Alice Andrée Bouclet le 14 août 1930 à Lille. Célèbre pour son talent de bégayeur, unique en son genre, Pierre Repp s'est produit au théâtre, à la télévision, mais surtout au music-hall et dans les cabarets, à Paris et en tournée. Il n'avait pas son pareil pour buter sur les mots, en proposer d'autres, aligner des contrepèteries hilarantes parce que toujours surprenantes, le tout avec un sens consommé du gag. Son sketch « Les crêpes » est resté dans la mémoire populaire. Pierre Repp a sa place dans l'histoire du cinéma français grâce à plusieurs troisièmes rôles tenus dans près d'une quarantaine de films.



Fernand Raynaud :

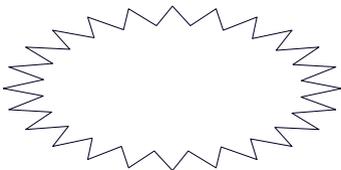


Fernand Raynaud est un humoriste et acteur français, né le 19 mai 1926 à Clermont-Ferrand et mort le 28 septembre 1973 dans un accident

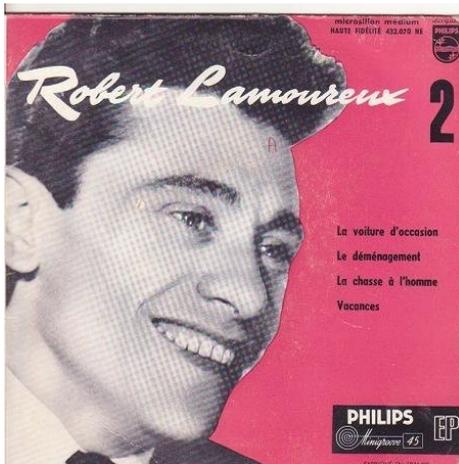


de la route au Cheix-sur-Morge, près de Riom. Il est connu pour ses nombreux sketches (Le 22 à Asnières, Restons Français), parfois mimés, et ses chansons amusantes qui ont marqué son époque : Et v'lan passe moi l'éponge, Avec l'ami bidasse, Lena, Telle qu'elle est.

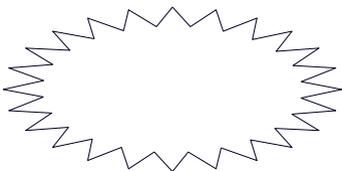
Certaines de ses expressions sont restées célèbres : « Bourreau d'enfant », « Heu-reux ! », « Y a comme un défaut », « C'est étudié pour », « Ça a eu payé », « Tiens ! Voilà l'hallebardier ! », « C'est l'plombier ! », « Allo Tonton ? Pourquoi tu tousses ? ». Il s'est fait connaître grâce à Jean Nohain et ses 36 chandelles, il jouera avec Jean Poiret dans C'est pas moi c'est lui mais aussi avec Georges Descrières le rôle de Sganarelle dans Dom Juan. Il écrasera sa Rolls Royce et se tuera sur le mur d'un cimetière.



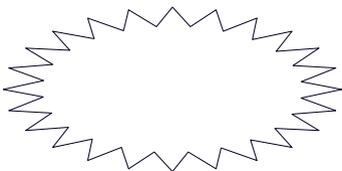
Robert Lamoureux :



Robert Lamoureux commence sa carrière au cabaret, où il interprète ses propres chansons et récite des monologues cocasses. Il fut un des

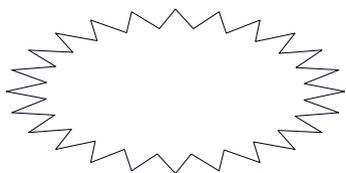


précurseurs de ce qu'on appelle aujourd'hui le stand-up bien avant les comiques actuels se vantant d'importer ce style scénique en France. En bon saltimbanque, Robert Lamoureux touchera par la suite à toutes les facettes du spectacle : music-hall, disque, radio, théâtre... Il est l'auteur de pièces de boulevard et a reçu un grand prix du disque avant que le cinéma s'intéresse à lui. Il connaît de gros succès dans les années 1950, avec des comédies dignes du théâtre de boulevard où il impose un personnage mince, séduisant et drôle. De cette époque, on peut retenir des comédies relevées telles que Papa, maman, la bonne et moi (1954) de Jean-Paul Le Chanois, inspiré d'un de ses numéros de cabaret, et Papa, maman, ma femme et moi (1955), du même réalisateur. En 1955, il joue avec Betsy Blair dans Rencontre à Paris. Il incarne deux fois un Arsène Lupin plein



de gouaille (Les Aventures d'Arsène Lupin, 1956, de Jacques Becker ; Signé Arsène Lupin, 1959, d'Yves Robert).

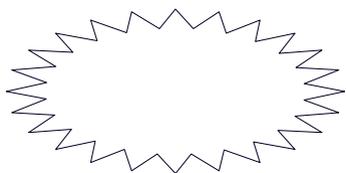
En 1960, il passe derrière la caméra pour réaliser des films adaptés de pièces de boulevard dont il est l'auteur (Ravissante et La brune que voilà), qui connaissent des succès en salles mais rebutent la critique. Après une longue éclipse au cinéma, Robert Lamoureux réinvente le vaudeville militaire avec notamment la série de la Septième Compagnie, dont les exploits remplissent les salles : Mais où est donc passée la septième compagnie ? (1973), On a retrouvé la septième compagnie (1975), La Septième Compagnie au clair de lune (1977). On le retrouve dans un de ses meilleurs rôles dans L'Apprenti salaud (1977) de Michel Deville. Mais Robert Lamoureux avoue que le cinéma l'ennuie : il préfère le théâtre



auquel il consacre l'essentiel de sa carrière. En 1972, il a un différend avec Claude François, en effet Robert Lamoureux avait écrit une chanson Viens à la maison et Claude François a écrit sa chanson homonyme. Robert Lamoureux porte plainte pour plagiat, Claude François perd son procès et il doit changer son titre qui devient Viens à la maison, y a le printemps qui chante. Robert Lamoureux écrira d'autres chansons comme Papa, maman, la bonne et moi ou Histoire de roses, ainsi quelques poèmes comme L'éloge de la fatigue.

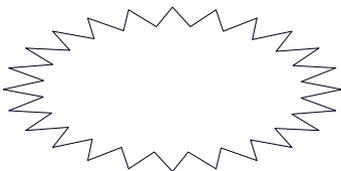
Robert Lamoureux a été marié avec Magali de Vendeuil, pensionnaire de la Comédie Française, jusqu'au décès de celle-ci le 12 janvier 2009.

Jacqueline Maillan :





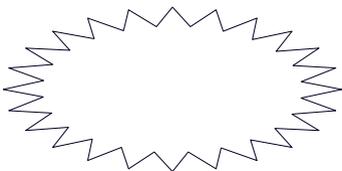
Son père Louis et sa mère Emilie avaient déjà deux filles, Christiane et Suzanne, lorsque naquit Jacqueline dans la gare de triage de Paray-le-Monial où son père était ingénieur des Ponts et Chaussées. Mauvaise élève mais adorée de ses professeurs et camarades de classe, Jacqueline Maillan prépare une capacité en droit, avant de suivre des cours de puériculture. Elle trouve finalement un emploi de secrétaire auprès d'un pharmacien. En 1944 la famille arrive à Paris et Jacqueline s'inscrit d'abord aux cours d'art



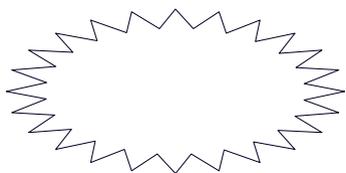
dramatique Tonia Navar puis au cours Simon où elle rencontre celui qui restera un ami jusqu'à la fin, Pierre Mondy. C'est sur la recommandation de ce dernier que Georges Vitaly l'engage et qu'elle part pour sa première tournée en France avec *Le Médecin malgré lui* et *Les Boulingrin*.

En 1951 elle crée au théâtre de la Huchette *Monsieur Bob'le* de Georges Schehadé avec Monique Laurie et Pierre Mondy, puis un second rôle au théâtre de boulevard en 1955, dans *Ornifle*, de Jean Anouilh, avec Pierre Brasseur et Louis de Funès débutant. Elle joue aussi avec les Branquignols dans *Ah ! les belles bacchantes*, qui est adapté au cinéma.

En 1954 elle épouse le compositeur Michel Emer, qui a entre autres composé pour Édith Piaf *L'accordéoniste* et *À quoi ça sert l'amour?*.

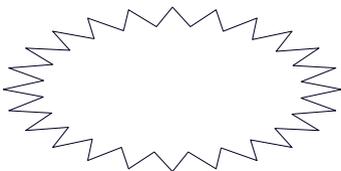
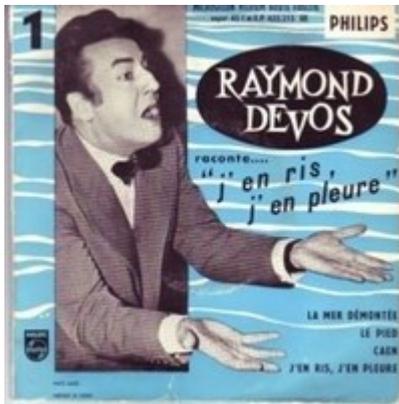


Sa célébrité commence à la fin des années 1950. Elle joue au théâtre dans *Le Chinois* de Barillet et Grédy, dans *Gog et Magog*, *Croque-Monsieur*, *la Facture*, de Françoise Dorin, en 1968, *Folle Amanda*, *Potiche*¹, *Lily et Lily*, *La Cuisse du Steward*, *Retour au désert*, *Le Pont Japonais*. Sa dernière apparition sur scène sera dans le *One-Woman-Show Pièce Montée* que lui écrit Pierre Palmade. Elle participe fréquemment à des émissions de divertissement à la télévision, conçues par ses amis Maritie et Gilbert Carpentier, notamment *Les Grands Enfants* de 1967 à 1970. Le 30 mars 1984 elle crée son spectacle *J'ai deux mots à vous dire* au Théâtre de la Michodière. Ecrit par Jean-Pierre Delage, le spectacle comprend plusieurs chansons de Michel Emer. Devant le succès, et la programmation préalable de la Michodière, le spectacle est



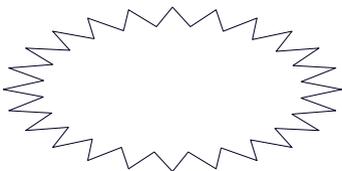
repris au Théâtre des Bouffes Parisiens. Le 23 novembre 1984, Michel Emer meurt, mais quatre jours plus tard Jacqueline Maillan monte sur scène et joue devant son public. Deux mois après Jean Poiret, elle meurt le 12 mai 1992 d'une crise cardiaque dans son appartement parisien. Elle repose au cimetière parisien de Bagneux dans les Hauts-de-Seine.

Raymond Devos :



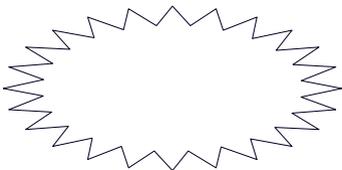
Raymond Devos (prononcer [døvos]) est un humoriste français, né le 9 novembre 1922 à Mouscron en Belgique, mort le 15 juin 2006 à Saint-Rémy-lès-Chevreuse dans les Yvelines (France). Il a été célèbre pour ses jeux de mots, ses qualités de mime, son goût pour les paradoxes cocasses, le non-sens et la quête de sens.

Accompagné de son fidèle pianiste et partenaire, Hervé Guido, il multiplie dès lors les apparitions dans les salles de spectacles et bientôt les plus grandes (Bobino, l'Olympia) se l'arrachent. Son spectacle s'enrichit sans cesse : mime, comédien, musicien, jongleur, équilibriste sur monocycle, prestidigitateur... Il jongle aussi bien avec des petites balles qu'avec des boules de cinq kilogrammes. Ses prouesses physiques sur scène suscitent l'étonnement puis le rire, en regard de sa silhouette rebondie, avec son pantalon retenu



sous le ventre par des bretelles. Raymond Devos triomphera par la suite sur le petit écran, régulièrement invité par Jacques Chancel dans son *Grand Échiquier*.

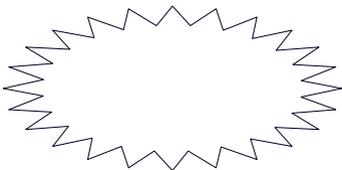
Très différent d'un Coluche malgré une référence commune au clown, contemporain de Fernand Raynaud, qui partage avec lui sa passion du mime, l'humour de Raymond Devos frise souvent la métaphysique (Friedrich Nietzsche), voire la mathématique fondamentale, comme lorsqu'il explique que « trois fois rien, c'est déjà quelque chose ». Beaucoup[Qui ?] le considèrent comme un génie des mots, un poète hurluberlu et étonnant. Ses références littéraires sont Gaston Bachelard et Marcel Aymé. Ses inspirateurs et modèles sont Tristan Bernard, Alphonse Allais, Alfred Jarry, Boris Vian avec lequel Devos a travaillé, Raymond Queneau. Sans oublier Charlie



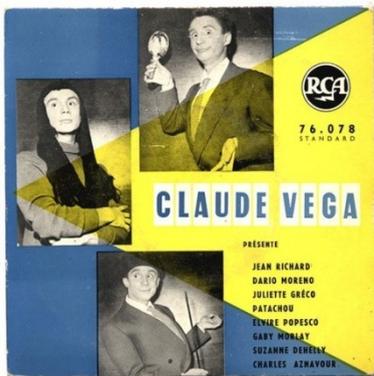
Chaplin, Jacques Tati, Pierre Etaix et les grands clowns comme les légendaires Footit et Chocolat, Grock, les Fratellini ou Pipo.

Il s'est marié le 30 avril 1959 avec Simone Beguin. Le couple n'a pas eu d'enfants.

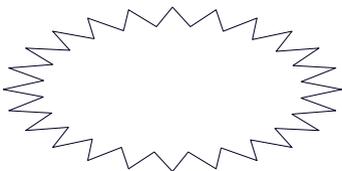
Victime d'une attaque cérébrale en décembre 2005, de nouveau hospitalisé début février 2006 pour la même raison à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière à Paris, il meurt chez lui, à 7h50, le 15 juin 2006 des suites d'une crise d'œdème aigu du poumon, entouré de sa sœur Cécile, de ses deux neveux Jean-Louis et Stéphane, et de son secrétaire particulier Pierre Herran. Ses funérailles ont lieu le 19 juin dans l'église de Saint-Rémy-lès-Chevreuse.



Claude Vega :

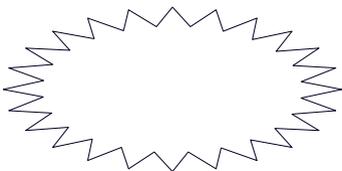


Né à Paris d'un père parisien et d'une mère provençale, Claude Véga fait de piètres études commerciales en compagnie de François Truffaut. Après trois ans d'études d'art dramatique, il débute le jour même de son audition au Liberty's en compagnie de Gilbert Bécaud, Jean Richard, Mick Micheyl.



Pendant son service militaire, on donne à Claude Véra la permission de débiter au music-hall Bobino. Sa notoriété grandissante lui permet d'assurer des représentations dans différents pays.

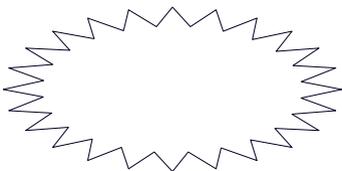
En 1958 et en 1961, il est à l'affiche des premières parties des spectacles de Charles Trenet, d'Édith Piaf et enfin de Joséphine Baker à l'Olympia. Il commence en parallèle une carrière au théâtre en reprenant le rôle de François Périer dans la pièce « Les J3 », et obtient plusieurs rôles au cinéma : Paris-Music-Hall (1957) avec Charles Aznavour; La marraine de Charley (1959) avec Fernand Raynaud; Tout l'or du monde (1961) ; Les Héritiers avec Roger Pierre et Jean-Marc Thibault; Le Chevalier de Pardaillan (1962) avec Gérard Barry; Domicile conjugal (1969) avec François Truffaut.



Il revient sur scène au théâtre de Bobino avec Juliette Gréco, puis trois tournées consécutives avec Nana Mouskouri. Il tourne à travers la France, l'Allemagne et la Belgique.

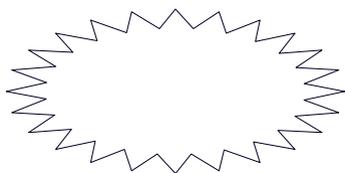
Du côté de la télévision, Edwige Feuillère en 1968, puis Maria Callas, en 1969, le demandent pour l'émission L'Invité du dimanche. Il est un habitué des Top de Maritie et Gilbert Carpentier.

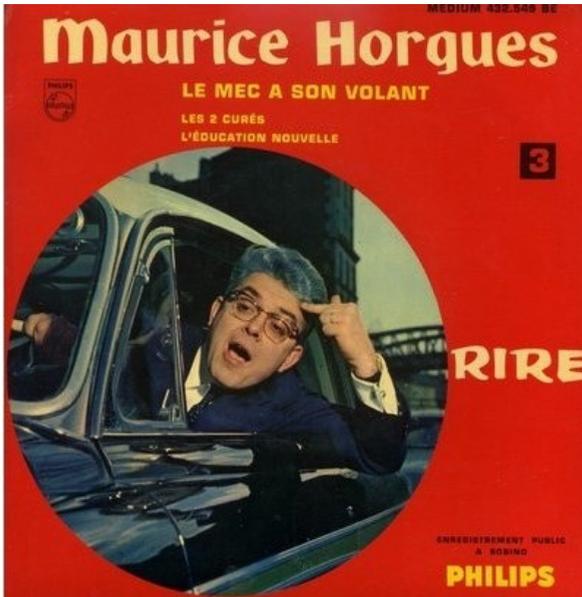
Parmi les plus fameux auxquels il participe : Sacha Distel, Jacques Chazot, Jacqueline Maillan, Charles Aznavour, Dalida, Nana Mouskouri et surtout le Top à Claude Véra (du 27 avril 1974) qui obtient un taux d'écoute de 70 % et est diffusé deux fois la même année. Il revient au théâtre en 1974 dans une pièce de Jean-Michel Ribes (Odyssée pour une tasse de thé), puis part de nouveau en tournée en 1977 et 1978 et intervient régulièrement à la télévision.



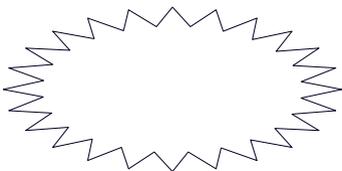
Dans les années 1980, il participe aux émissions de télévision de Danièle Gilbert, de Christian Morin, de Guy Lux, de Patrick Sébastien et enfin de Jean-Pierre Foucault. Il joue par la suite dans diverses pièces de théâtres en 1990, 1991, 1994, 1995, 1996, 1998 et 1999. En 2008, Claude Véga sort un CD d'imitations des années 1950 et achève l'écriture d'un livre de souvenirs sous forme d'anecdotes illustrées par lui-même. Il a été nommé officier dans l'Ordre des Arts et des Lettres en janvier 2010.

Maurice Horgues :



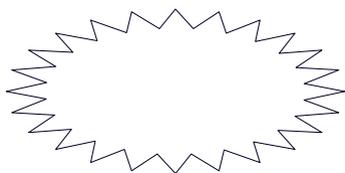


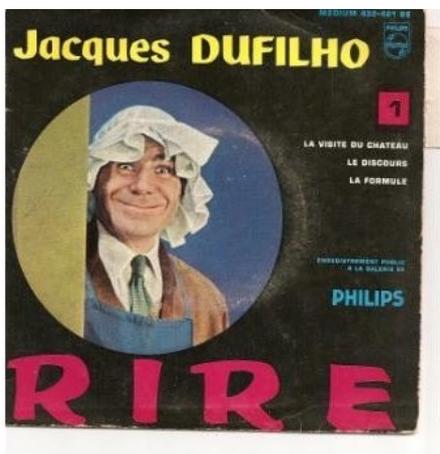
Il exerça ses talents au Théâtre de Dix-Heures, au Caveau de la République, aux Deux Ânes, ainsi qu'à la radio (Le Club des Chansonniers, L'Oreille en coin). Il est aussi l'auteur de plusieurs pièces de théâtre, dont Le Rubicon jouée au TBB avec Louis Velle, Hélène Duc, André Falcon, Michel Baladi, Chrystel Montagnon et Pascal Perréon. De



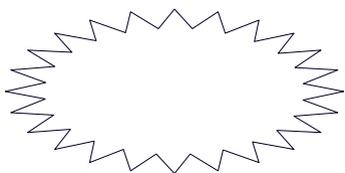
1964 à 1968, il anima avec Jean Amadou, l'émission *Ce soir on égratigne* sur Antenne 2. Il est l'auteur de plus de 600 chansons et monologues dont le célèbre *Mec à son volant*. On put le retrouver également en 1986 dans la série télévisée *Affaire Suivante*, aux côtés de Jean-Pierre Foucault, Jacques Mailhot, Jacques Balutin et Jean Lefebvre. Maurice Horgues est enterré au cimetière de Montmartre.

Jacques Dufilho :

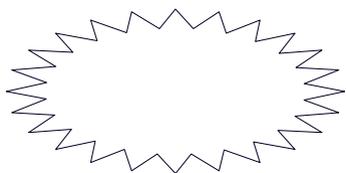




Originaire du sud-ouest de la France, il fait des études d'agriculture (il se qualifiera d'ailleurs lui-même de "comédien-paysan" et parlera souvent de son amour des chevaux). Il quitte son pays natal pour monter à Paris afin d'y vivre sa passion pour la peinture et la sculpture. Mais grâce à son mentor, le grand homme de théâtre Charles Dullin, il fait ses débuts au café théâtre dans les années 1930. Il apparaît à l'écran en 1948, avec un rôle dans la Ferme des sept péchés de Jean Devaivre.



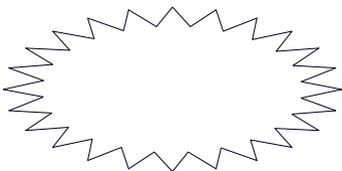
Grand homme de théâtre, il obtient un Molière du meilleur acteur en 1988 pour son rôle dans *Je ne suis pas Rappaport* de Herb Garner. Son interprétation de *L'Avare* en 1962 reste un moment époustouflant de théâtre ; il joue également dans *Colombe* de Jean Anouilh, est l'interprète de Marcel Aymé, à chaque fois sous la direction d'André Barsacq, et dans des œuvres de Jacques Audiberti. Il obtient un vif succès dans *Le Gardien* d'Harold Pinter en 1969, ainsi que dans *L'escalier*, mis en scène par Georges Wilson, avec lequel il montera également *Les Aiguilleurs* et *Léopold le bien aimé*. Sa carrière cinématographique, souvent dans des seconds rôles, en France et en Italie, est énorme (plus de 160 films). Il a joué dans des films parfois médiocres mais son talent fait qu'il y est, lui, toujours excellent, voire mémorable.



Il joue en particulier dans des films de Jean Delannoy, André Hunebelle, Yves Robert, Louis Malle, Michel Audiard, Claude Chabrol, Jean Becker, Claude Sautet...

En 1978, il obtient le César du meilleur acteur dans un second rôle pour sa prestation dans *Le Crabe-tambour* de Pierre Schoendoerffer, qu'il obtient à nouveau 2 ans plus tard avec *Un mauvais fils* de Claude Sautet en 1980. Il est nommé pour un nouveau César du second rôle pour sa participation à *C'est quoi la vie ?* en 1999, film pour lequel il obtient la récompense du Meilleur Acteur, au Festival International du Film de San Sebastian (1999). En 1988, il remporte le Sept d'or du meilleur comédien dans un téléfilm, *Une femme innocente* (tourné en 1986).

Lors de la sortie du film de Jean Marbœuf *Pétain* en 1993, il dit clairement qu'il est monarchiste et



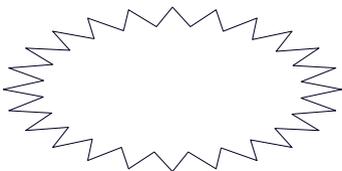
affirme que l'Action française comptait beaucoup de résistants dans ses rangs pendant la guerre.

Jacques Dufilho a participé à la Seconde Guerre mondiale au sein du 29^e groupe de reconnaissance de division d'infanterie (GRDI), groupement issu du 2^e régiment de Hussards. Il a pour cela reçu la Légion d'honneur au sein de ce régiment en 1998. En signe d'hommage, le cinéma du 2^e régiment de Hussards a été baptisé "cinéma Jacques Dufilho" le 4 juin 2006.

Il publie en 2003 une autobiographie intitulée *Les Sirènes du bateau-loup* (Fayard).

Homme de convictions, passionné par les chevaux et les automobiles Bugatti, il était catholique traditionaliste et monarchiste légitimiste.

Il meurt le 28 août 2005 à Ponsampère (Gers), où il s'était retiré. Ses obsèques ont lieu en l'église

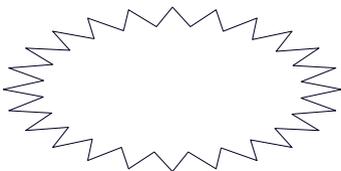


Sainte-Marie de Mirande, et son inhumation au cimetière de Ponsampère.

Robert Rocca :



Robert Rocca (de son vrai nom Robert Paul Joseph Canaveso1) est un chansonnier français,

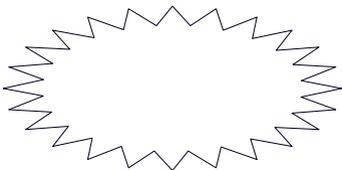


né le 9 juillet 1912 à Paris et mort le 12 décembre 1994 (à 82 ans) à Bougival.

Il fit ses débuts en 1932 à la Vache Enragée puis se produisit dans plusieurs cabarets parisiens.

Avec Jean Valton, il fit les beaux jours du Caveau de la République.

Il fut également dans les années 1950-1960 avec son compère Jacques Grello un des piliers des émissions télévisées satiriques du dimanche La Boîte à sel et Le Grenier de Montmartre, ainsi que de l'émission Le Club des chansonniers sur Radio Luxembourg. Leurs dialogues suggéraient déjà le duo de Jean Yanne et Jacques Martin ou celui des Frères ennemis.



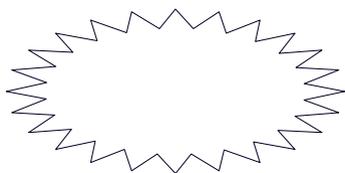
Jean Valton :



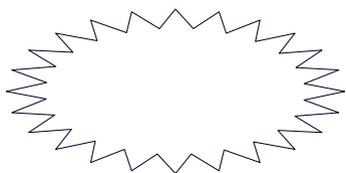
Avec Robert Rocca Jean Valton fit les beaux jours du Caveau de la République.

Il fut le représentant de TMC Monte Carlo / Monaco à l'émission des télévisions francophones des années 1969-1981 : Le Francophonissime.

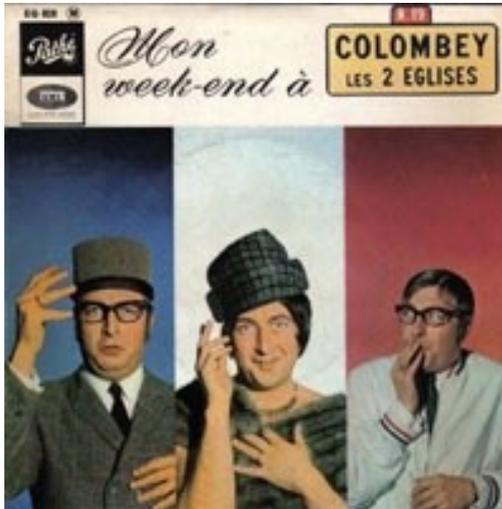
Jean Valton fut en 1965 avant Max Favelli l'arbitre du jeu de télévision le mot le plus long



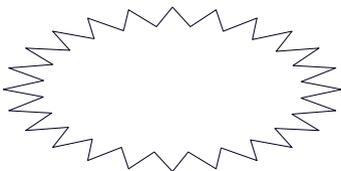
présenté à l'époque par Christine Fabrega. Dans les années 1970, Jean Valton fut sans doute, avec Maurice Biraud, l'artiste le plus sollicité pour enregistrer des disques publicitaires, comme, par exemple, en 1967, celui des entreprises Mingori (fabricants de robinets) intitulé *Les gouttes, ça me dégoutte*. Ainsi, des personnalités célèbres apportaient-elles leur concours involontaire à la promotion de marques ou de produits par l'intermédiaire des talents d'imitateur de Valton. Les voix de Georges Brassens, Pierre Fresnay ou Darry Cowl rendaient les messages publicitaires drôles et moins ennuyeux. Valton était également diplômé de chirurgie dentaire, mais n'a jamais ou peu exercé.



Henri Tisot :

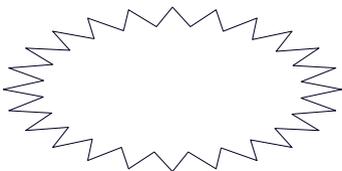


Henri Tisot est né de parents pâtisseries, dont il est le fils unique. Il entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique chez Béatrix Dussane puis à la Comédie-Française au milieu des années 1950 grâce à Jean Meyer, qui lui offre notamment le rôle d'un laquais du tailleur de Monsieur Jourdain, dans son Bourgeois

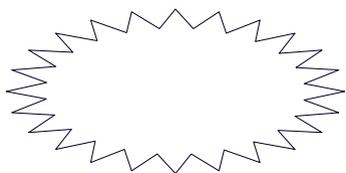


Gentilhomme avec Louis Seigner. Il se fait connaître au début des années 1960 grâce à ses imitations de la voix du général de Gaulle en prenant garde de ne mentionner que « Kivousavé ». Il est à l'origine d'un disque caricaturant un discours du général de Gaulle, au sujet de l'Algérie française, qui a été vendu à un million d'exemplaires.

Il poursuit une carrière de comédien, interprétant des rôles, généralement comiques, au cinéma, à la télévision. Il interprètera pour l'ORTF, le rôle de Lucien Gonfaron dans le fameux feuilleton de Jean Canolle, Le Temps des copains, qui passionna les téléspectateurs entre octobre 1961 et 1962. En 1979, il incarne Louis XVI dans La nuit de l'été. Depuis les années 1980, il s'est principalement consacré au théâtre. Son maître Jean Meyer, dans l'une de ses



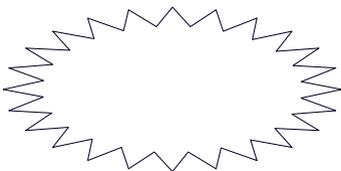
dernières mises en scène, lui confiera (malgré leurs relations tendues) le rôle de "l'Anglais marseillais" dans *Le Dindon de Feydeau*, en 1988, aux côtés de Robert Lamoureux, Pierre Mondy et Jean-Luc Moreau. Il est également actif en tant que conteur pour enfants. Converti au christianisme, Henri Tisot a publié des livres sur son expérience mystique, notamment sur les parallèles entre la Torah et les Évangiles. Il a également écrit sur le gaullisme, dont il est un fervent partisan.



Roger Nicolas :



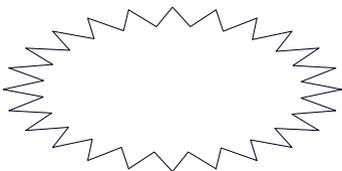
Roger Nicolas, de son vrai nom Roger - Henry - Eugène NICOLAS naît à Toul en 1919 d'un père employé au chemin de fer, sa jeunesse se déroule à Ozoir-la-Ferrière en Seine et Marne où son père est chef de gare; ses prédispositions comiques le font déjà apprécier de ses petits camarades.



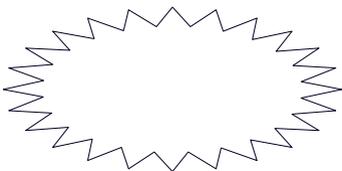
Quand on lui demandait comment pouvait émaner de lui une telle joie de vivre, il cessait de rire et disait : « Je reviens d'entre les morts. Alors, j'ai su apprécier à partir de ce moment ce qu'était le sens de la vie. Il faut savoir rire, et surtout, il faut savoir vivre...»

En effet, agent de l'Intelligence Service, il aurait dû être fusillé le 23 janvier 1943. Mais l'officier chargé de conduire le peloton d'exécution, avait été soudoyé, et avait chargé les balles à blanc. Néanmoins étourdi par le choc pendant quelques heures, il se relèvera et gardera une bonne humeur constante. Il avait une telle réputation de « baratineur » que peu de gens croyaient à cette version.

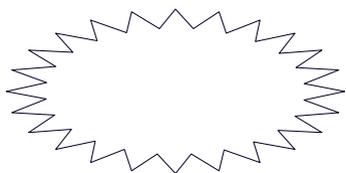
Après la guerre il devient chansonnier à temps complet. Il commençait toujours ses histoires par le célèbre «Écoute, écoute».



En 1949, le 18 mars, il joue avec Jackie Rollin - Madame Fernand Sardou, mère de Michel - dans la pièce Baratin et fêtera sa millième représentation en 1952 ; deuxième millième pour Mon p'tit pote, opérette commencée en 1954, le 22 septembre avec Eliane Thibault, Cora Camoin, René Bourdon, Christian Selva, Georgé, Mona Monick, Colette Monroy, Dominique Chantel... Le théâtre de Européen est son théâtre de prédilection. Après ces succès considérables, il enchaînera une tournée le 30 janvier 1958 avec la même opérette ; Alice Tissot et Raoul Delfosse l'accompagnent. Mais plus il s'approchera du Midi, moins on reconnaîtra le Titi parisien. La tournée est interrompue en février à Marseille. Mon p'tit pote reprendra en septembre 1958 à Bobino pour un mois. Les musiciens engagés plusieurs années dans l'orchestre de Jo Ricotta, pianiste -

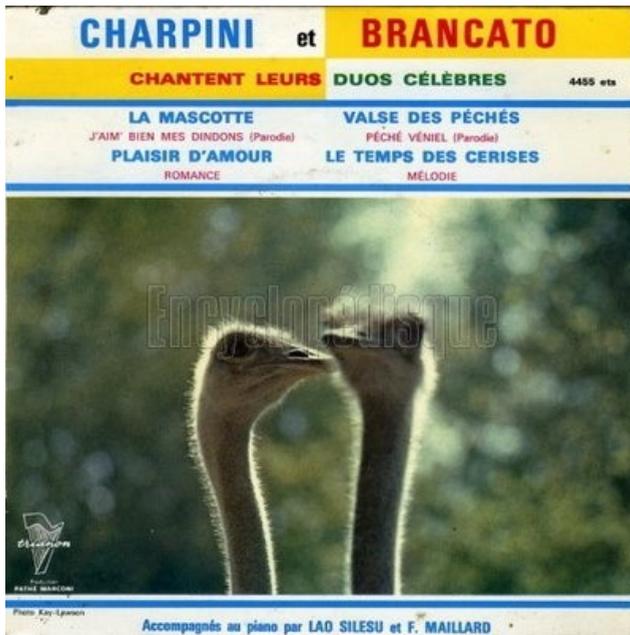


accompagnateur attitré de Roger Nicolas - n'étaient autres que Michel Plasson, batteur - avant qu'il n'entame une carrière de chef d'orchestre - , et le hautboïste, Jacques Chambon - avant qu'il ne devienne Professeur au CNSM de Lyon et titulaire à l'Orchestre de Paris. Roger Nicolas reviendra à l'Européen pour plusieurs pièces : « Bidule » en 1959, « À toi de jouer » en 1961, « Seuls les Tilleuls mentent » avec Pierre Doris en 1969. Au cours de la décennie suivante, pratiquement aveugle, Roger Nicolas racontera toujours ses histoires sur scène, Il aura été dans le générique de nombreux films comiques. Roger Nicolas est décédé d'une crise cardiaque en 1977 ; sa mort est passée pratiquement inaperçue car elle a eu lieu en plein été le même jour que celle d'Elvis Presley. Il est enterré à La Varenne Saint-Hilaire - 94210,

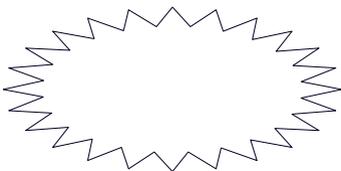


commune où il habitait. La place de la gare porte son nom.

Charpini et Brancato :

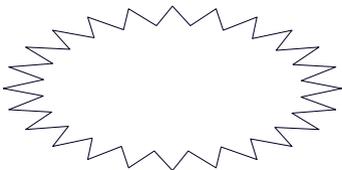


Jean Émile Charpine dit Charpini est un chanteur et comédien français, né le 30 juillet 1901 à Paris

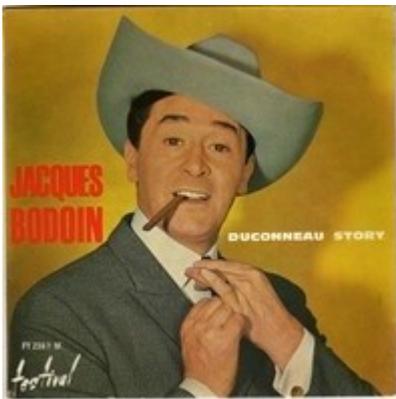


et mort le 26 octobre 1987 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine).

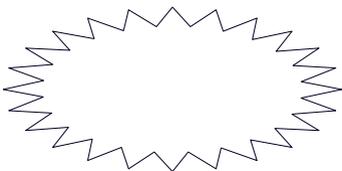
Ouvertement homosexuel, ce fantaisiste était célèbre pour ses numéros de travesti où il caricaturait des comédiennes célèbres comme Cécile Sorel. Doté d'une voix de soprano léger, il composa dans les années 1930 avec le pianiste Antoine Brancato un célèbre duo, « Charpini et Brancato », spécialisé dans les parodies d'opéras ou d'opérettes célèbres qui donnaient à Charpini l'occasion d'endosser avec extravagance les rôles de Carmen, Manon ou Véronique.



Jacques Bodoïn :



Jacques Bodoïn est un chansonnier français né le 26 mars 1921 à Clichy-la-Garenne. Cet artiste de music-hall, accompli et complet, fit ses débuts en 1945 au sein des Compagnons de la Musique à Lyon, groupe qui devint ensuite « Les compagnons

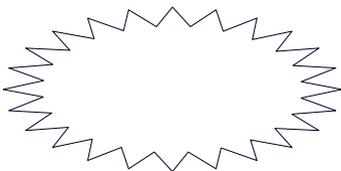


de la chanson ».Il est également le créateur du personnage de Philibert (cancro notoire). Il fut marié à Micheline Dax.

Pierre Jean Vaillard :



Pierre-Jean Vaillard (Sète, 12 mars 1918 - 17 février 1988) est un chansonnier français. Chansonnier, écrivain, auteur d'aphorismes, comédien de théâtre et de radio, il a été à l'origine avec Jacques Canetti, de la fondation,

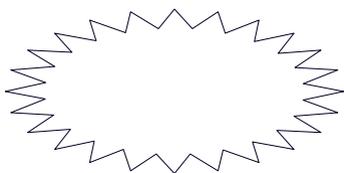


en 1943, du théâtre des Trois-Baudets à Alger (rue Mogador). Il a été la tête d'affiche du théâtre des Deux Ânes pendant plus de 30 ans. Il est mort le 17 février 1988 et est enterré au cimetière de Montmartre.

Jean Rigaux :

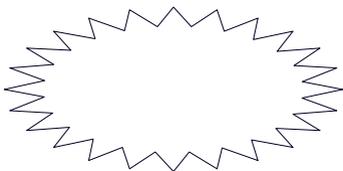
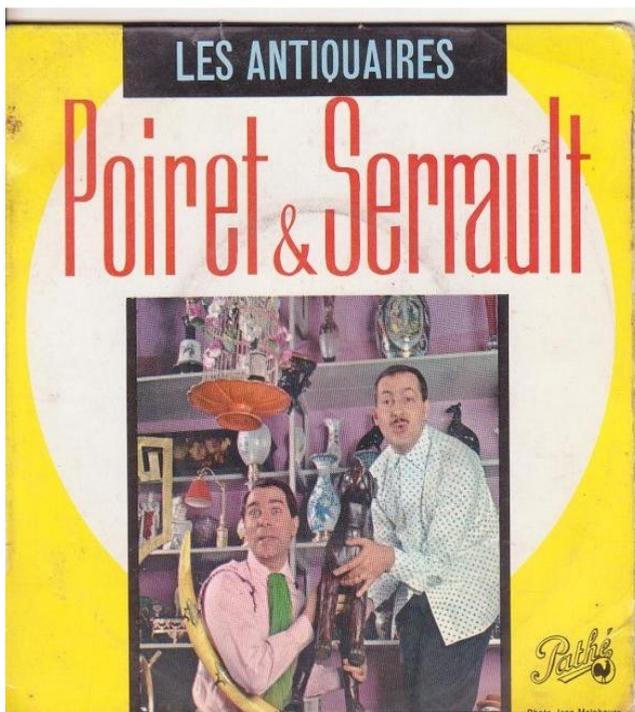


Jean Rigaux (Paris, 10 février 1909 - Champcueil dans l'Essonne le 11 décembre 1991) est un chansonnier français. Il est le fils de Lucien Rigaux (1885-1954), réalisateur et producteur. Il

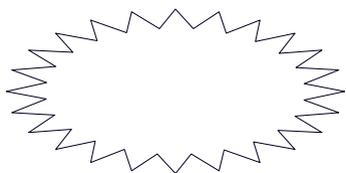


dirige le cabaret Le Vernet où il ne ménage pas les hommes politiques. Néanmoins il reste ami avec eux, et même François Mitterrand sera témoin à son mariage.

Poiret et Serrault :



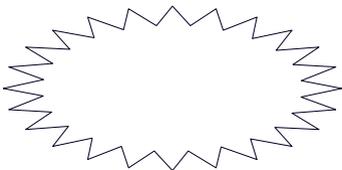
Il naît à Paris le 17 août 1926. Il est le fils unique de Georges Poiré, ouvrier-verrier et d'Anne-Marie, aide-comptable. Il passe son enfance à Villejuif (Val-de-Marne, région parisienne). Jean Poiret a suivi les cours d'art dramatique de la rue Blanche à Paris. Il rencontre Michel Serrault avec lequel il formera un duo inoubliable durant des années. Il épouse en première noce Françoise Dorin, avec laquelle il aura une fille, Sylvie. Au cinéma, il débute en apparaissant dans *Les Trois Mousquetaires*, d'André Hunebelle, en 1953. Mais c'est en 1955 dans *Cette sacrée gamine*, aux côtés de Brigitte Bardot et Michel Serrault, qu'il se fait connaître du public. Il tournera avec les plus grands : Sacha Guitry, Henri Verneuil, Michel Boisrond, François Truffaut, Claude Chabrol ou encore Claude Pinoteau.



Il enchaîne les tournages, notamment avec Jean-Pierre Mocky, dans *Un drôle de paroissien*, *La Grande Frousse* ou encore *Le Miraculé* en 1986, où il partage pour la dernière fois la vedette avec Michel Serrault. Apparaissant principalement dans les comédies mineures, on retiendra néanmoins ses prestations dans des succès au box-office : *Le Mur de l'Atlantique*, *La Gueule de l'autre*, *La Septième Cible* aux côtés de Lino Ventura ou *Le Dernier Métro*.

En 1985, Claude Chabrol lui offre le premier rôle dans deux films : *Poulet au vinaigre* et *Inspecteur Lavardin*, qui feront l'objet d'une adaptation pour la télévision.

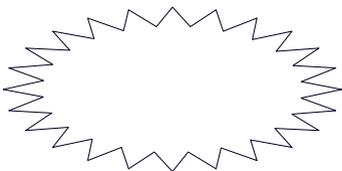
En 1989, il épouse Caroline Cellier, avec laquelle il a eu un fils, Nicolas. Pour son premier et dernier passage derrière la caméra, il adapte un roman



d'Alexandre Jardin, *Le Zèbre*, dans lequel il met en scène son épouse et Thierry Lhermitte.

Sur la fin de sa carrière, il apparaîtra dans des comédies : *Les Saisons du plaisir*, *Une nuit à l'Assemblée nationale* ou *Lacenaire*, l'un de ses derniers rôles majeurs.

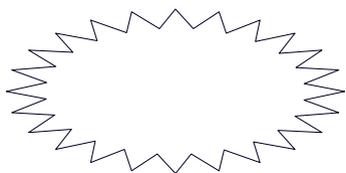
Grande figure du théâtre de boulevard, il écrira et interprètera plusieurs pièces à succès, dont les plus connues sont *La Cage aux folles*, *Joyeuses Pâques* ou encore *Le Canard à l'orange*. Il meurt le 14 mars 1992 à l'Hôpital Foch à Suresnes, à l'âge de 65 ans, d'une crise cardiaque, trois mois avant la sortie du film *Le Zèbre*. Il est enterré au cimetière du Montparnasse.



Michel Lucien Serrault est un acteur français né le 24 janvier 1928 à Brunoy (Essonne) et mort le 29 juillet 2007 à Équemauville (Calvados).

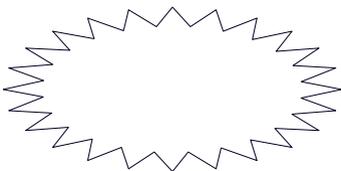
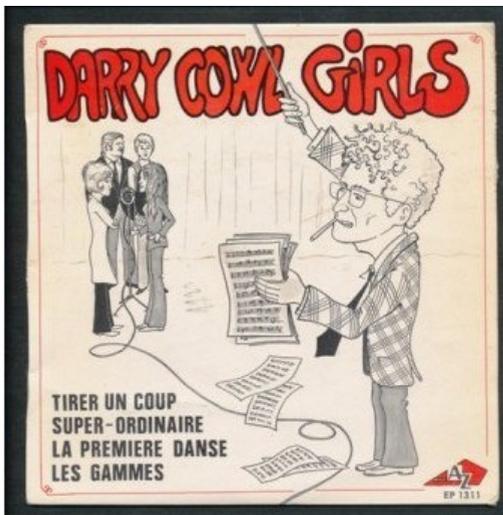
Marié le 27 janvier 1958 avec Juanita Saint-Peyron, qu'il avait rencontrée au conservatoire Maubel à Paris alors qu'il prenait des cours de comédie, avec pour témoins Jean Poiret et Françoise Dorin, Michel Serrault a eu deux filles Caroline morte accidentellement en 1977, âgée de 19 ans, et Nathalie. Juanita, dite Nita, morte le 15 novembre 2008, aura été jusqu'à la fin l'amour de sa vie.

C'était un des acteurs les plus populaires et atypiques de sa génération¹, apprécié aussi bien par l'intelligentsia que par le grand public pour s'être coulé avec aisance et authenticité, tout au long d'une carrière forte de cent trente-cinq longs métrages, dans des rôles très différents et

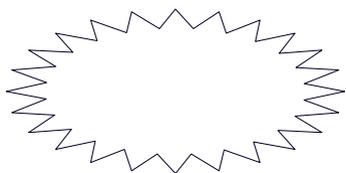


originaux: du boulevard (La Cage aux folles), de la comédie absurde ou délirante (Buffet froid, Le Miraculé, Rien ne va plus) à un registre plus sombre (Garde à vue, Les Fantômes du chapelier, Mortelle randonnée, Docteur Petiot) en passant par une palette d'interprétations dramatiques nuancées (Nelly et Monsieur Arnaud, Le Monde de Marty). Il est le seul comédien à avoir obtenu le César du meilleur acteur à trois reprises.

Darry Cowl :



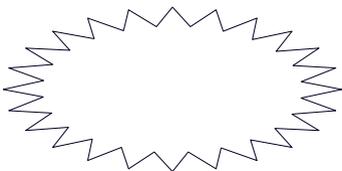
Darry Cowl est né le 27 août 1925 à Vittel en France d'un père médecin. Il quitte les Vosges en 1934 pour Menton où son père a été nommé chef de clinique. Il fait du scoutisme à la 42ème Paris (Notre Dame de la Croix de Ménilmontant) sa promesse en avril 1939, et commence à faire bien rire ses camarades en s'essayant sur les planches dans les fêtes de groupe, avec son frère Albert. Après une grave blessure à la hanche en demi-finale du championnat de France de pelote basque, il commence des études musicales et remporte des premiers prix de fugue et d'harmonie. Il s'oriente ensuite vers le cabaret où il met au point son personnage ahuri et zozoteur de « frisotté à lunettes » comme il le désigne lui-même.



Sacha Guitry l'engage dans *Assassins et Voleurs* (1957) et il se tourne vers le cinéma, où son rôle dans *Le Triporteur* le rend rapidement célèbre. Mais il apparaît surtout dans d'innombrables comédies, souvent des navets, pour assouvir un besoin d'argent découlant d'une passion du jeu qu'il reconnaît volontiers.

Il connaît un premier triomphe au théâtre avec *Docteur Glass* à la Porte Saint-Martin, et donne un nouveau ton à sa carrière avec des films plus ambitieux comme *Augustin, roi du kung-fu* d'Anne Fontaine. Son dernier rôle est celui d'un enfant adopté dans *L'homme qui rêvait d'un enfant* de Delphine Gleize.

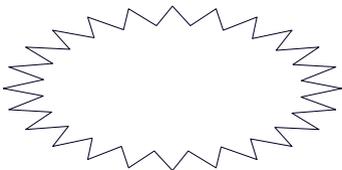
Il a également obtenu le Molière du meilleur second rôle masculin en 1995 et un César d'honneur en 2001. En 2004, lui est attribué le César du meilleur second rôle pour le rôle de



Mme Floin dans Pas sur la bouche d'Alain Resnais. Il a écrit trois livres de souvenirs, Le flambeur (1986) en référence à sa passion pour le jeu, Le triporteur se livre (1994) et Mémoires d'un canaillou (2005).

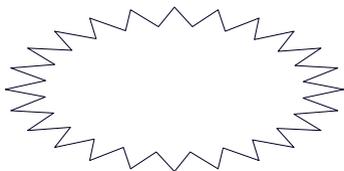
Il avait prévu de faire son retour au théâtre en septembre 2005 au côté de Jacques Balutin dans Hold Up, une pièce de Jean Barbier mise en scène par Jean-Luc Moreau, mais sa santé, fragilisée par un cancer, l'en avait empêché.

Marié deux fois, il décède le 14 février 2006 à son domicile de Neuilly-sur-Seine des suites d'un cancer du poumon. Il fut incinéré et ses cendres déposées au cimetière du Père-Lachaise avant d'être transportées, le 6 septembre 2006, au cimetière de Neuilly-sur-Seine, ville dans laquelle il résidait. L'association Vive Darry, présidée par son épouse Rolande Kalis, décerne chaque année



le Prix Darry Cowl à un talent pluridisciplinaire
reflétant l'esprit du comédien.

Roger Pierre et Jean Marc Thibault :

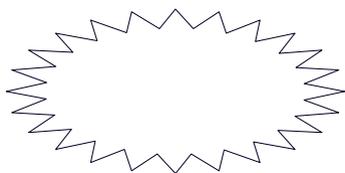




Après le cours Simon, Jean-Marc Thibault fait ses classes dans les bals musettes. Il joue aussi des sketches dans les cabarets.

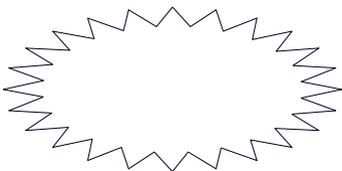
Sa première apparition au cinéma a lieu en 1944 dans Premier de cordée de Louis Daquin.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il forme avec Roger Pierre un duo comique qui dure



plusieurs décennies et se produit notamment dans les émissions de Maritie et Gilbert Carpentier. Cette association donne naissance à d'innombrables spectacles et à cinq longs métrages : *La Vie est belle*, en 1956, *Vive les vacances*, en 1958, *Les Motards*, en 1959, (avec également Francis Blanche), *Un cheval pour deux*, en 1961 et *Faites donc plaisir aux amis* en 1969. Habitué des comédies populaires, Jean-Marc Thibault tourne notamment, en 1955, dans *Les Assassins du dimanche* d'Alex Joffé, *Les Baratineurs*, en 1965, de Francis Rigaud. Plus tard, en 1978, Yves Boisset l'engage dans *La Femme flic*, aux côtés de Miou-Miou, et Jean Marbœuf pour *Vaudeville*.

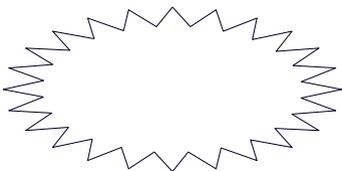
Roger Pierre et Jean Marc Thibault ont régulièrement présenté l'émission *Les Grands Enfants* diffusée de 1967 à 1970. Il s'agissait



d'une émission de divertissement à laquelle ont participé un grand nombre d'humoristes de l'époque : Jacqueline Maillan, Jean Poinet, Michel Serrault, Jacques Martin, Sophie Desmarets, Roger Carel, Francis Blanche, Jean Yanne, Maurice Biraud, Marcel Amont...

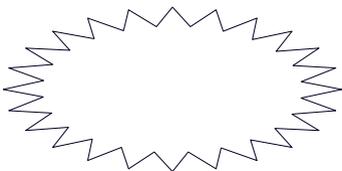
De 1985 à 1993, Jean-Marc Thibault se consacre à la télévision, où il joue notamment dans la série télévisée à succès *Maguy*, qui se déroule au « Vézinet », pour faire allusion à la ville du Vésinet dans les Yvelines mais où la série n'a jamais été tournée, avec, entre autres, Rosy Varte et Marthe Villalonga, mais aussi dans *La Tête en l'air*, dont le scénario est écrit par son épouse, Sophie Agacinski.

Le comédien revient au cinéma en 2001 avec deux longs métrages : *De l'amour de Jean-François Richet et Vidocq de Pitof*. Puis, en 2002, il tourne



dans *Féroce* de Gilles de Maistre aux côtés de Samy Nacéri, film qui dénonce la montée de l'extrême droite française, et enchaîne téléfilms sur téléfilms (quatre pour la seule année 2003). Il est également le père de Xavier Thibault et Frédéric Thibault, directeurs du Grand Orchestre du Splendid, et d'Alexandre Thibault, comédien et réalisateur.

Son comparse de toujours, Roger Pierre, est décédé à l'âge de 86 ans le 23 janvier 2010. En 1947, alors qu'il était speaker publicitaire à Radio-Luxembourg, il fait la connaissance de Jean-Marc Thibault dont il lit les textes. Ils débutent une longue carrière de cabarettistes parisiens en écrivant quelque 3 000 sketches, conjuguant textes, mimes et chansons. En 1976, ils se séparent pour faire carrière individuellement. Roger Pierre poursuit au

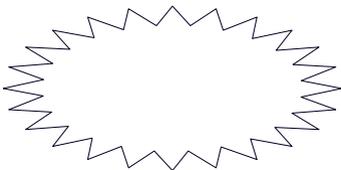


théâtre et au cinéma. Dans les années 80, il participa aux Jeux de 20 heures.

Il est un des plus anciens sociétaires des "Grosses Têtes" l'émission culte de RTL animée par Philippe Bouvard, qui disait de lui qu'il n'était jamais vulgaire même en racontant des blagues lestes.

En 2003, il participa activement à l'émission Incroyable mais vrai ! sur TF1, avec Jean-Pascal et Sophie Favier³. Toujours la même année, à 80 ans, il avait encore joué dans L'Ami de Maigret, avec Bruno Crémer.

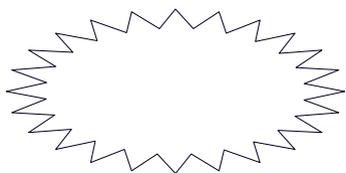
Il est mort à l'âge de 86 ans des suites d'un cancer.



Jean Richard :



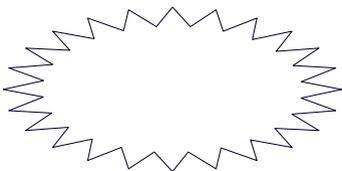
Après avoir suivi les cours du Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 1947, Jean Richard exerce ses activités dans le cirque,



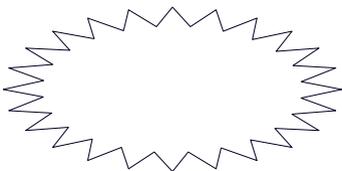
le cabaret, le cinéma et la télévision. Son premier grand succès au cinéma, Belle mentalité date de 1952, et Jean Renoir lui offre l'un de ses meilleurs rôles dans Elena et les Hommes.

Sa passion pour les animaux le pousse à se constituer une véritable ménagerie. Celle-ci devient si imposante qu'il crée au milieu des années cinquante un zoo à Ermenonville, où il s'installe en 1955. En 1963, il crée dans cette ville La Mer de sable, le premier parc de loisirs à thème français, profitant d'une grande étendue sablonneuse qui lui permet de reconstituer des décors du Far West américain.

Passionné par le cirque, il participe à des galas avec le cirque Medrano, puis présente en 1957 et 1958 le premier "cirque Jean Richard" grâce à la collaboration des familles Grüss et Jeannet et de leur propre cirque. Il rachète le 29 janvier 1972

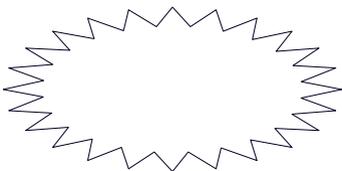


le cirque Pinder qu'il confiera à son fils en 1978 après des soucis de gestion administrative et financière. Pour financer ses projets coûteux, il s'est résigné à tourner dans beaucoup de films à l'accueil souvent mitigé et dans des pièces de théâtre de qualité inégale, à tourner en province avec les galas Karsenty-Herbert. Il dira être « le seul homme à nourrir des lions avec des navets ». En 1962, 1965, 1972, il joue aux côtés de Georges Guétary dans des opérettes signées par Marcel Achard (1962 - La Polka des lampions), Charles Aznavour (1965 - Monsieur Carnaval) et Françoise Dorin (1972 - Monsieur Pompadour). Il est devenu célèbre pour avoir incarné pendant plus de vingt ans, à partir d'octobre 1967, le Commissaire Maigret à la télévision, sous la direction de Claude Barma et René Lucot, dans 92 épisodes dont dix-huit en noir et blanc. Sa



stature imposante, son côté naturellement bourru et lent, sa démarche assurée, et le fait qu'il fumait la pipe depuis longtemps, lui ont sans doute permis de décrocher ce rôle, en dépit du nombre très important de candidats en lice. Georges Simenon prodigua alors ses conseils à son interprète qui buvait ses paroles et s'imposa très vite dans le rôle. C'est le seul acteur au monde à avoir tourné l'ensemble des Maigret de Georges Simenon, le dernier ayant été diffusé sur le petit écran en juin 1990.

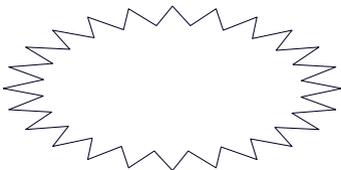
En 1973, alors qu'il se trouvait au sommet de sa popularité, il est victime d'un terrible accident de voiture, qui le laissera six semaines dans le coma. Il collabore alors aux magazines pour enfants Pif Gadget et Pif Poche en 1974, démêlant de petites enquêtes, sous le titre Jean



Richard enquête et en 1976, il raconte des histoires dans Jean Richard raconte.

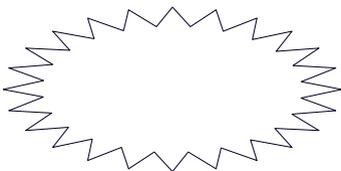
Il reçoit en 1980 le Grand Prix national du cirque après avoir obtenu de l'État la reconnaissance du cirque comme une activité culturelle à part entière, puis est fait chevalier de la légion d'honneur en 1995. En 1999, il perd son épouse, la comédienne Annick Tanguy, qui a incarné Madame Mignot à la télévision. Il meurt deux ans plus tard. Il est inhumé à Ermenonville dans l'Oise.

Raymond Souplex et Jane Sourza :



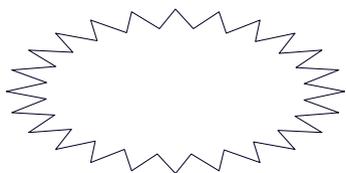


Fils d'un fonctionnaire de l'assistance publique et le cadet d'une famille de quatre enfants, il tente de rentrer au conservatoire en 1920, mais il échoue. En parallèle à ses études de droit au lycée Louis-le-Grand et à son premier emploi de clerc, il compose des chansons et écrit des sketches au cours des années 1930.

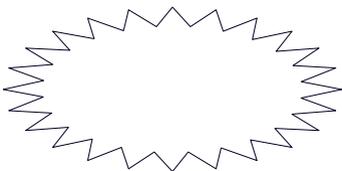


Il devient chansonnier et tourne dans des cabarets et cafés-théâtres parisiens, dont le Caveau de la République et le Théâtre des Deux Ânes. C'est durant cette période qu'il rencontre Jane Sourza qui devient sa complice pendant de nombreuses années et non sa compagne comme on a pu le croire longtemps.

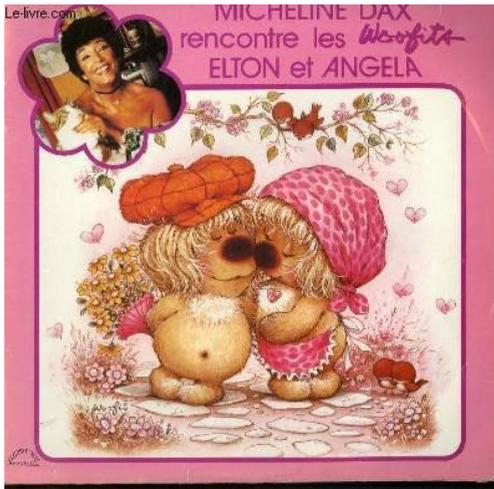
Dès 1935, il participe aux émissions radiophoniques de Radio Cité avec Noël-Noël, Saint-Granier et Jane Sourza. Avec cette dernière, il interprète le rôle d'un clochard philosophe dans l'émission humoristique « Sur le banc ». De cette émission sera tiré en 1955 le film du même nom de Robert Vernay où il tient le rôle principal du clochard. Jane Sourza dont le père est maréchal-ferrant pour fiacres et sa mère blanchisseuse, passe son enfance à Montmartre à Paris. Après l'école communale, un



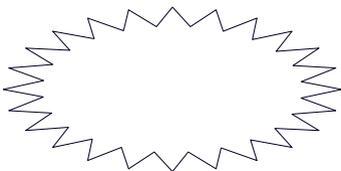
début de formation en art dramatique, et des cours de diction à la Comédie-Française, elle commence à se produire dans les cafés-concerts parisiens, comme La lune rousse ou des Deux ânes, avec un certain succès. Par la suite, elle est engagée au Théâtre Cluny, où elle rencontre Raymond Souplex. Ce sera le début d'une complicité professionnelle qui durera plus de trente années. Elle a participé sur les ondes de la radio, avec ce dernier, à l'émission populaire Sur le banc.



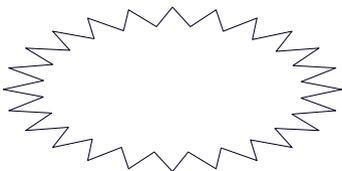
Micheline Dax :



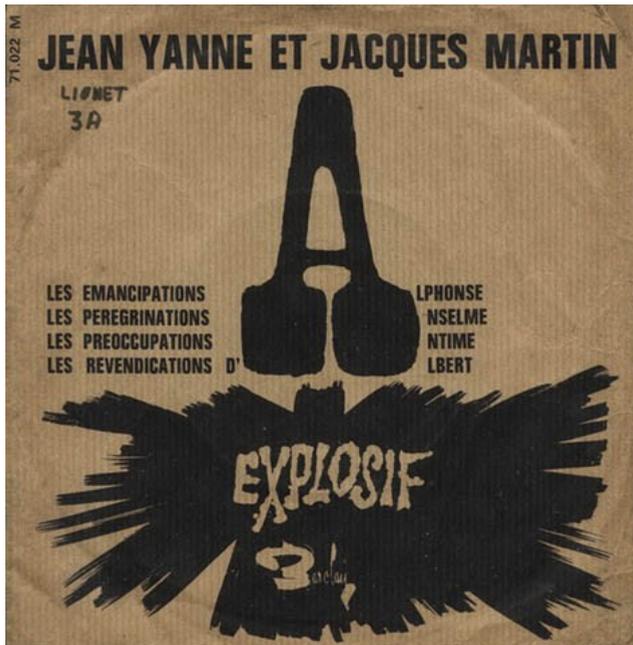
Grande figure du monde du doublage, elle est notamment la voix de miss Piggy dans Le Muppet Show et de Cléopâtre dans Astérix et Cléopâtre. Très populaire à la télévision dans les années 1970 et 1980, elle est une invitée régulière des émissions de jeux, notamment Les Jeux de 20 heures et L'Académie des neuf. Elle débute au théâtre dans la troupe Les Branquignols créée



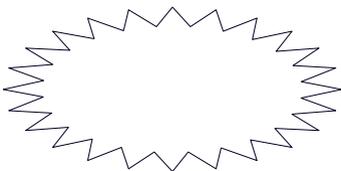
par Robert Dhéry et Colette Brosset en 1946. Elle mène par la suite une riche carrière au théâtre de boulevard dès le début des années 1950. Elle a été nommée deux fois aux Molières : en 1999 dans la catégorie Meilleure comédienne dans un second rôle pour *Frédéric ou le Boulevard du crime* et en 2004 dans la catégorie Meilleure comédienne pour *Miss Daisy et son chauffeur*. Elle a enregistré un CD intitulé *Les Plus Grands Airs sifflés*. Mariée dans les années 1960 au comédien Jacques Bodoin, elle est la mère de la comédienne et animatrice de télévision Véronique Bodoin.



Jean Yanne et Jacques Martin :

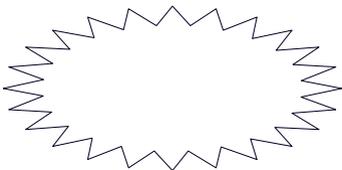


Ancien élève du lycée Chaptal, il avait commencé des études de journalisme qu'il abandonna pour écrire des sketches de cabaret. Ses condisciples du Centre de formation des journalistes (CFJ) de Paris se souviennent de ses talents d'amuseur et



de provocateur, avec lesquels il mettait en révolution cet établissement.

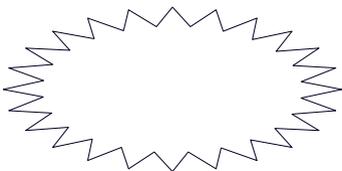
Il commence une carrière de journaliste au Dauphiné libéré, puis d'animateur à la radio au début des années 1960. Il se lance également dans la chanson, comme compositeur et chansonnier, dans des émissions comiques avec Jacques Martin, Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, notamment un disque de rock sous le nom de Johnny RockFeller et ses RockChild, avec des titres comme J'aime pas le rock, Le rock coco, Saint Rock, en 1961 ; également des parodies comme celles des Élocubrations d'Antoine, écrites avec Jacques Martin : les Émancipations d'Alphonse, Les Revendications d'Albert, Les Pérégrinations d'Anselme, et les Préoccupations d'Antime (1966). Toujours à la



recherche de son style, il écrira dans l'hebdomadaire L'Os à Moelle, brièvement repris par Pierre Dac en 1965. Ces textes furent repris dans un recueil paru peu avant sa mort.

Avec Jacques Martin, il apparaîtrait dans une émission de télévision, 1 = 3, très caustique pour son temps, qui est arrêtée après trois numéros (il y interprète son fameux dialogue sur Ben Hur). Mais, passant à 20h30 sur l'unique chaîne de l'époque, les deux compères sont immédiatement connus de la France entière.

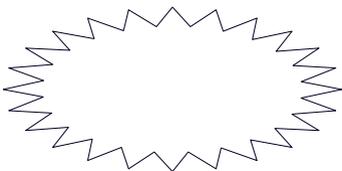
Sa carrière prend le tournant du cinéma en 1964 dans La Vie à l'envers d'Alain Jessua. Il tournera dans des dizaines de films, en multipliant les seconds et premiers rôles. Il incarnait, avec une gouaille très parisienne et un humour grinçant,



une figure de Français moyen, râleur, vachard, égoïste et roublard, mais avec un grand cœur.

Fils de Joannès Martin, industriel, et de Germaine Ducerf, Jacques Martin est élevé chez les jésuites. Il s'oriente d'abord vers le théâtre et suit à partir de 1949 les cours de Charles Dullin.

Il commence sa carrière à la télévision sous le pseudonyme de Ducerf à Télé-Strasbourg, devenue France 3 Alsace, où il anime dans les années 1950 l'émission Pas très show. À Strasbourg, il fait aussi partie de la troupe du cabaret satirique alsacien de Germain Muller, le Barabli, entre 1959 et 1962. Par amitié pour Germain Muller, il participera au dernier spectacle du Barabli, lors du réveillon du nouvel an 1989.

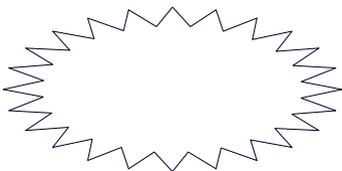


Repéré par Pierre Tchernia, il rejoint l'ORTF et crée avec Jean Yanne l'émission 1 = 3 qui connaîtra un grand succès populaire. Il y interprète notamment des parodies de grands événements historiques. Son sketch représentant Napoléon et ses maréchaux sous forme de cyclistes du Tour de France lui vaudra d'ailleurs un procès et des menaces de licenciement et surtout la fin prématurée de l'émission.

En 1969, il présente la cérémonie de remise des prix du festival de Cannes, puis anime Midi-Magazine avec Danièle Gilbert, de 1969 à 1975.

Au cours d'une de ces émissions, il invite le ministre des finances de l'époque, Valéry Giscard d'Estaing, qui accepte de jouer de l'accordéon.

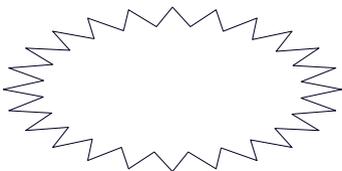
En 1973, 1974 il présente aussi une émission de variété intitulée Taratata réalisée par Bernard Lion.



Les Frères Ennemis :

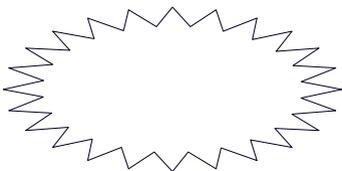


André Gaillard travaille un temps comme maquettiste publicitaire. Le voisinage avec les music-halls et théâtres de la rue de la Gaîté (le Casino Montparnasse, Théâtre de la Gaîté et Bobino) lui donne envie de faire du spectacle.



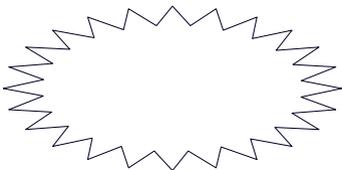
Lors de son service militaire, il rencontre Teddy Vrignault, avec lequel il monte un numéro. À la fin de leur service, les deux hommes se perdent de vue. André Gaillard retombera par hasard aux Champs-Élysées sur Teddy Vrignault qui distribue, torse nu, des prospectus pour un western. Teddy et André suivent alors ensemble des cours de théâtre.

Ils mettent ensuite au point une série de sketches de leur composition, Le doigt de Dieu, et chantent des chansons des années 1900. Le 24 octobre 1953, première apparition des Frères Ennemis dans un cabaret de Saint-Germain-des-Prés. Peu à peu, ils imposent ces personnages truculents, as de la repartie, du coq-à-l'âne et de la joute verbale absurde.



La notoriété venant, on les verra dans de nombreux cabarets, au théâtre (ils accompagneront ainsi le Mime Marceau, de 1954 à 1959), à la télévision, et au cinéma, notamment dans *Elle court, elle court*, la banlieue et plusieurs films de Jean Yanne.

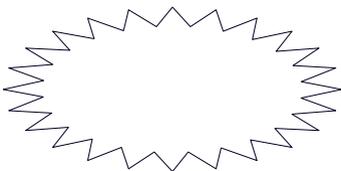
Le 1er novembre 1984, Teddy Vrignault disparaît sans laisser de traces. Très déstabilisé par la disparition de son alter ego (il tentera sans succès de le retrouver en faisant appel à la télévision), André Gaillard poursuit néanmoins sa carrière au théâtre et au cinéma. Il écrit aussi des nouvelles.



Bourvil :



André Raimbourg, alias Bourvil (ou durant la «
Débâcle », à Arzacq en juin 1940, et en 1941-
début 42, Andrel en référence à Fernandel qu'il
admirait), n'a jamais connu son père, tué durant



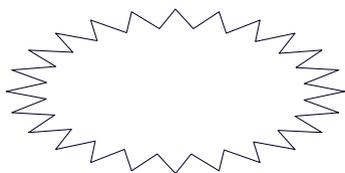
la Grande Guerre. Il passa son enfance avec sa mère et le nouveau mari de celle-ci, un agriculteur nommé Ménard, dans le village de Bourville. Son cousin germain, Lucien Raimbourg, étant déjà dans le métier, il prit un nom de scène afin d'éviter toute confusion et choisit "Bourvil" en référence au village de son enfance.

Il épousa Jeanne Lefrique (1918-1985) le 23 janvier 1943 avec qui il eut deux fils :

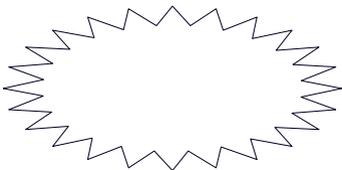
Dominique Raimbourg (né le 28 avril 1950), avocat pénaliste, conseiller municipal de Saint-Sébastien-sur-Loire et député de Loire-Atlantique.

Philippe Raimbourg (né le 18 mars 1953), professeur de finance à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et à l'ESCP Europe.

Après un apprentissage de boulanger, il partit en région parisienne pour tenter une carrière



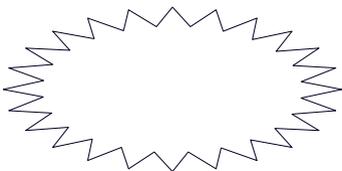
musicale, qu'il commença par des radio-crochets. Jeune artiste en quête de succès, il s'installe avec son épouse, à Vincennes dans un minuscule appartement de la rue des Laitières, au septième étage, sous les toits (il y restera jusqu'en 1947). Il enchaîna ensuite avec des numéros de « comique-paysan » (dérivé du comique troupier), mais c'est avec la chanson Les Crayons que sa carrière débuta vraiment en 1945. C'est d'ailleurs avec cette chanson qu'il fit sa première apparition au cinéma, en 1945 dans La Ferme du pendu, de Jean Dréville.



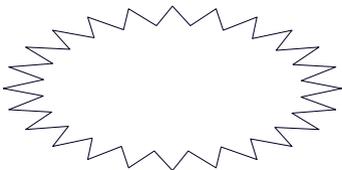
Pierre Doris :



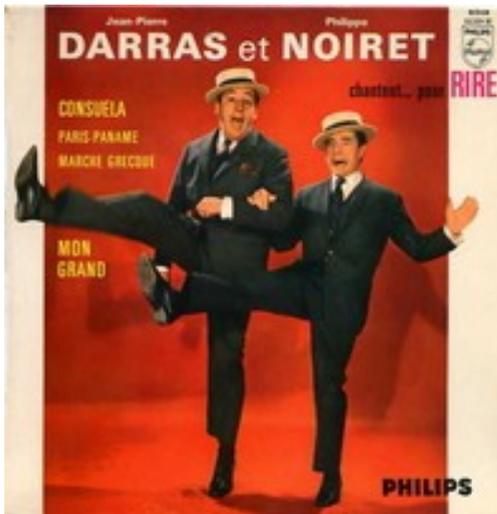
Pierre Léon Doris, né le 29 octobre 1919 à Paris et mort le 27 octobre 2009 dans la même ville, est un comédien et humoriste français. De son vrai nom Pierre Tugot, il tire son nom Doris de la



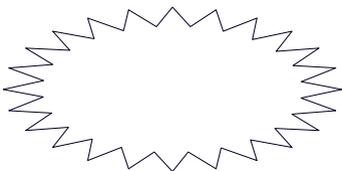
ville Ris-Orangis. Son humour s'oriente franchement vers l'humour noir, il a influencé beaucoup d'humoristes français, dont Pierre Desproges, Jean Yanne, Laurent Ruquier. Il est inhumé au Cimetière du Père-Lachaise. Il s'était spécialisé plutôt dans les blagues style humour noir, il joua aussi Bérurier dans San Antonio.



Jean Pierre Darras et Philippe Noiret :



Jean-Pierre Darras (Jean-Pierre Dumontet à l'état civil) est un acteur, metteur en scène de théâtre et réalisateur de cinéma français, né le 26 novembre 1927 à Paris et mort le 5 juillet



1999 à Créteil (Val-de-Marne) inhumé à Suzette
Vaucluse.

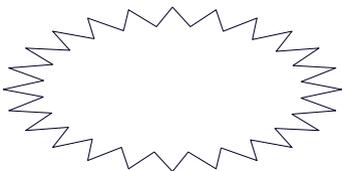
Il apparaît dans nombre de séries télévisées, où il
incarne notamment Molière dans la série
biographique Molière pour rire et pour pleurer,
Molière dont il rédige par ailleurs les Mémoires
imaginaires.

Également homme de théâtre, il excelle aussi
bien dans le boulevard que dans Pagnol, dont il
monte à plusieurs reprises la trilogie.

À ses débuts, il constitua avec Philippe Noiret un
duo de cabaret "Darras et Noiret"

En 1982 sort sur les écrans son seul film en tant
que scénariste et réalisateur : Le Braconnier de
dieu.

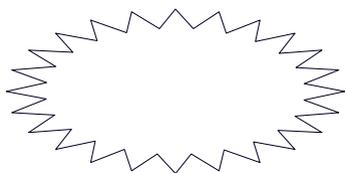
Il publie ses mémoires en 1994 sous le titre :
Pourquoi dites-vous ça en riant ?



La même année, il enregistre plusieurs albums produits par Jean-Pierre Danel : Fables de La Fontaine, Lettres de mon moulin, Contes d'Andersen, et divers textes de Marcel Pagnol. Il fut marié avec les comédiennes Christiane Minazzoli et Corinne Lahaye.

Il meurt le 5 juillet 1999 des suites d'un cancer. Philippe Noiret, né Philippe Pierre Fernand Noiret le 1er octobre 1930 à Lille et mort le 23 novembre 2006 à Paris, est un acteur français de cinéma et de théâtre.

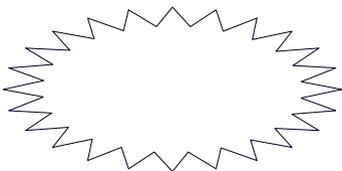
En 1953, il entre au Théâtre National Populaire après une audition réussie dirigée par Jean Vilar et Gérard Philipe avec qui il connaît la vie de troupe de théâtre pendant sept ans, joue au Festival d'Avignon, interprète plus de quarante rôles et grands classiques de théâtre (Le Cid de Pierre Corneille en 1953, Macbeth de William



Shakespeare en 1954, Dom Juan de Molière en 1955, Le Mariage de Figaro de Beaumarchais en 1956, Le Malade imaginaire en 1957 et L'École des femmes de Molière en 1958...).

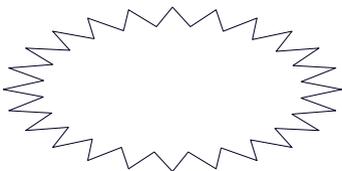
En même temps, il interprète avec succès un duo comique railleur d'actualité politique avec Jean-Pierre Darras au cabaret : à l'Écluse, aux Trois Baudets, à la Villa d'Este et à l'Échelle de Jacob. À travers leurs personnages de Louis XIV et Racine, les deux comédiens se moquent des politiques de De Gaulle et Michel Debré ou André Malraux.

Il rencontre au Théâtre national populaire la comédienne Monique Chaumette, qu'il épouse en 1962. Ils ont une fille, Frédérique Noiret qui deviendra assistante de direction de tournage de cinéma et scénariste.

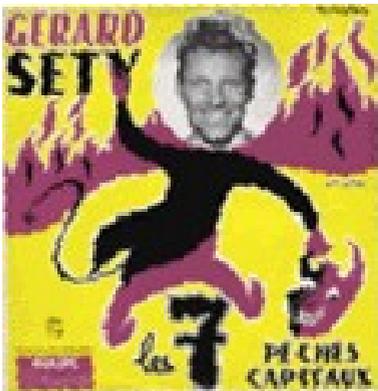


En 1997, il effectue un retour remarqué au théâtre dans *Les Côtelettes* de Bertrand Blier, où il joue le rôle « d'un pauvre mec de gauche qui se retrouve en train de glisser à droite »¹. La pièce est jugée sévèrement par la critique, mais est un succès auprès d'un certain public.

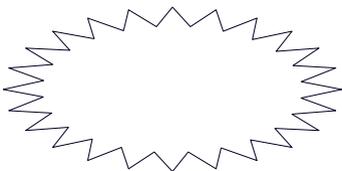
S'ensuivent *L'Homme du hasard* de Yasmina Reza en 2001 (aux côtés de Catherine Rich) ; *Les Contemplations* (2002), seul en scène il se livre à la lecture du texte de Victor Hugo ; *Love Letters* de Albert Ramsdell Gurney avec Anouk Aimée en 2005, correspondance épistolaire de deux personnages durant toute leur vie. Ces pièces sont autant de succès publics.



Gérard Séty :



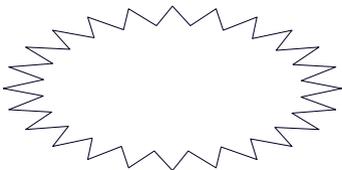
Après s'être lancé très jeune dans l'imitation de vedettes dans des cabarets ou établissements parisiens comme La Tête de l'art, la Villa d'Este,



le Don Camillo, le Milliardaire ou le Caveau de la République, il fut le créateur d'un numéro de music-hall — de transformisme et de déguisement — qui lui valut de se produire, pendant un demi-siècle, sur tous les continents, aussi bien à Las Vegas qu'aux Antilles ou sur le paquebot France.

Reconnu comme exceptionnel dans le milieu des professionnels du spectacle et très apprécié du public, ce numéro consistait à pratiquer l'art de « retourner sa veste » et de confectionner, en un tour de main, des dizaines de personnages historiques ou insolites et quelques animaux.

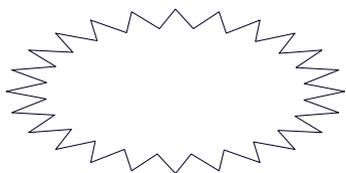
À Bobino comme à l'Olympia ou aux Folies Bergère, ce perfectionniste du déguisement fut ainsi la « vedette américaine » de Marlène Dietrich, Joséphine Baker, Georges Brassens,



Juliette Gréco, Johnny Halliday, Jacques Brel,
Jean Ferrat ou Mireille Mathieu.

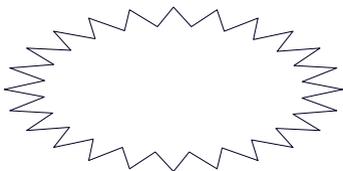
Au théâtre, Gérard Séty eut également une
carrière de comédien. On le vit en particulier
dans Tchao de Marc-Gilbert Sauvageon, Les
poissons rouges de Jean Anouilh ou La Folle de
Chaillot de Jean Giraudoux et des spectacles
parfois présentés dans le cadre de l'émission de
télévision Au théâtre ce soir.

Au cinéma, il fut l'un des acteurs d'une vingtaine
de films, dont La Tentation de Barbizon de Jean
Stelli en 1945, Le Rouge et le Noir de Claude
Autant-Lara en 1954, Les Espions de Henri-
Georges Clouzot en 1957 ou La guerre est finie
d'Alain Resnais en 1966. Mais ses apparitions les
plus récentes seront peut-être les plus
marquantes, puisqu'il joua dans Van Gogh de



Maurice Pialat en 1991 et Les Visiteurs de Jean-Marie Poiré en 1993.

Paul Préboist :



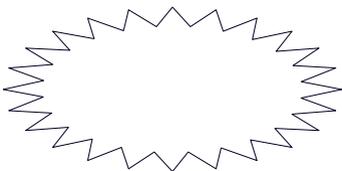
À quatorze ans, Paul Préboist est jockey d'obstacles, par la suite il travaille comme guichetier aux Assurances sociales.

À l'invitation d'Henri Crémieux, il s'installe à Paris où il suit les cours de la rue Blanche puis se produit au théâtre et au cabaret.

Il est apparu dans plus de 120 films, entre 1948 et 1992, généralement dans des rôles comiques de second plan. Très remarquable dans *Le Bateau sur l'herbe*.

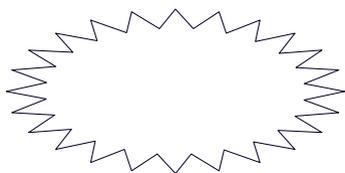
Il a également tourné dans une dizaine de téléfilms, dont 7 épisodes de la série policière *Les Cinq Dernières Minutes*.

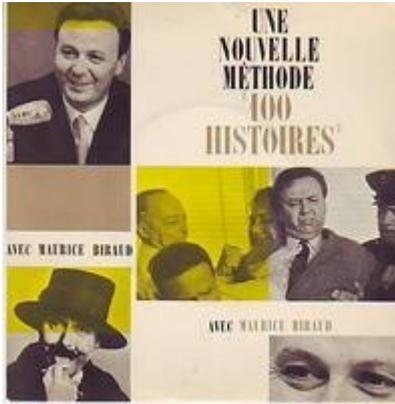
Dans les années 1950 et 60, il travaille à la radio aux côtés de Pierre Dac et Francis Blanche. Son frère Jacques Préboist apparaît à ses côtés dans de nombreux films. Dans les années 90, et jusqu'à sa mort, il apparaît très souvent dans les



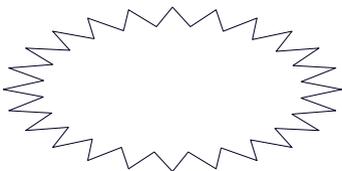
émissions de Patrick Sébastien qui lui rend aussi plusieurs hommages dans ses émissions après sa mort. Il est enterré dans le cimetière de Couilly-Pont-aux-Dames, village de Seine-et-Marne où il a vécu jusqu'à sa mort.

Maurice Biraud :





Son humour fit les belles heures d'Europe 1 où il fut, entre autres, le commissaire Socrate dans Signé Furax et animateur (en compagnie de Micheline Francey puis d'Anne Perez et de M. Brandu) de la tranche 9-12h dans les années 60. Il fut également présent sur grand écran dans de nombreux films. Il était aussi très souvent invité à la télévision où son sens de l'humour et de la repartie faisaient mouche. Il chanta La Petite, en duo avec France Gall (1967).



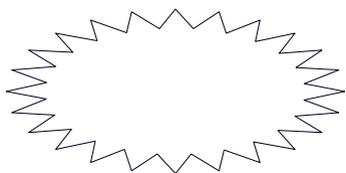
Au cinéma, on l'a remarqué en autres dans Un taxi pour Tobrouk, Le Cave se rebiffe et Mélodie en sous-sol.

Abonné aux seconds rôles mais néanmoins populaire, cet acteur, surnommé affectueusement Bibi, était le « Raymond Poulidor du cinéma français ».

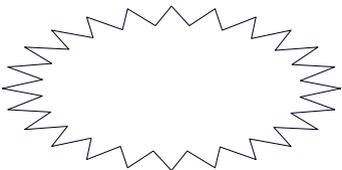
Maurice Biraud fut sans aucun doute à l'époque, avec Jean Valton, l'artiste le plus sollicité pour des disques publicitaires, alors très en vogue.

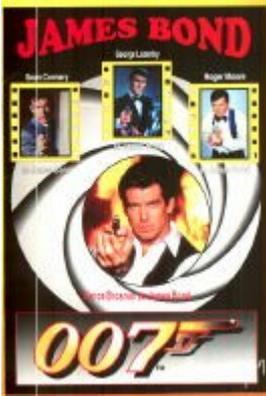
Maurice Biraud, qui a beaucoup aimé Collonges-la-Rouge, repose aujourd'hui dans le cimetière de cette petite commune de Corrèze.

Maurice Biraud serait mort à un feu rouge foudroyé par une crise cardiaque. L'annonce de son décès a été quelque peu éclipsée par celle de la mort de Louis Aragon survenue le même jour.



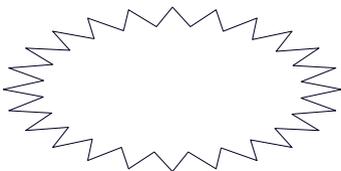
BONUS



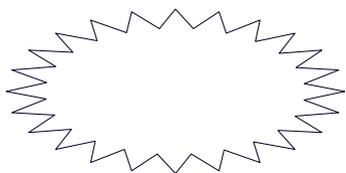


"Mon nom est Bond, James Bond" Sean Connery, Georges Lazenby, Roger Moore, Timothy Dalton et maintenant Pierce Brosnan, tous ont eu à un moment de leurs carrières la chance de la prononcer.

Chance car ces films ont rapporté vedéttariat et fortune à pratiquement tous les interprètes sauf peut être Georges Lazenby qui à cause de son caractère ne fit qu'un bref passage dans l'univers Bondien et c'est d'ailleurs très dommage. Tout premier de la série Sean Connery

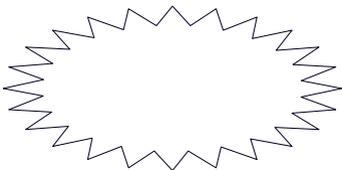


reste pour des millions de fans le seul et unique James Bond bien placé à ses côtés pour les plus jeunes Roger Moore, tout deux surent apporter quelque chose de nouveau au personnage. Connery était très proche du moins au début des romans de Ian Fleming et avait bien trouvé ce côté dur et décontractait qu'il sied au personnage. Moore lui le joua excessivement décontracté peut être trop pour les puristes mais amena de ce fait de nouveaux spectateurs pour Bond. Dalton enchaîna avec quelques difficultés, et puis à l'époque Bond n'était plus dans l'air du temps. Enfin Brosnan arriva savant mélange de Connery et de Moore et sut très vite s'attirer la sympathie du public.





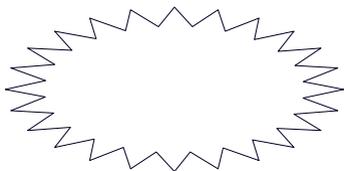
Ah ! Les films des années 60 avec toute cette merveilleuse pléiade d'acteurs comiques de l'époque, rafraichissons nous un peu la mémoire : Jean Poiret, Michel Serrault, Darry Cowl, Francis Blanche, Jean Richard, Sophie Desmarets, Roger Pierre et Jean Marc Thibault, Dany Saval, Pierre Mondy, Jacqueline Maillan, Jean Yanne, Louis de Funés, Michel Galabru, Micheline Dax voilà pour les quelques uns qui me reviennent en mémoire. Personnellement j'adore ces films, qui valent bien et qui dépassent même de loin, les crétineries que l'on peut voir à la télé sous forme



de téléfilms et qui sont très souvent insipides et ennuyeux.

Dans un film où il y avait Poiret on y retrouvait presque à coup sûr Serrault, Cowl et Blanche avec Sophie Desmarets en vedette féminine. Pour moi Jean Poiret était un génie dans le comique de situation, mais aussi des mots et avec Michel Serrault formait un duo absolument irrésistible. La Tête du Client film dialogué par Jean Loup Dabadie est un pur chef d'oeuvre de la comédie. Jean Richard montre à quel point il était très bon dans le comique au côté d'une Sophie Desmarets un peu fofolle et d'un Francis Blanche un peu escroc et maître chanteur passablement minable.

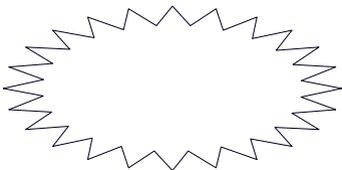
Francis Blanche et Darry Cowl jouèrent très souvent et avait formé sur l'écran un duo que l'on



a souvent comparé à celui de Laurel et Hardy, quelquefois Francis Blanche allait retrouver deux de ses copains en la personne de Roger Pierre et Jean Marc Thibault.

Jean Yanne lui faisait partie de la première bande et faisait très souvent le rôle du bandit ou du rôleur (on le retrouve aussi assez souvent dans des épisodes des Saintes Chéries).

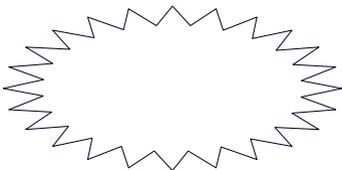
Louis de Funés lui de son côté ne se mêla pratiquement jamais à d'autres comiques sauf avec les Branquignols, dans ce film superbe qu'est la Belle Américaine où il interprète un contremâitre qui en moins de trois minutes descend du grade de chef comptable à celui de comptable le malheureux Jean Lefebvre totalement ahuri.



Là aussi tous ces films n'avaient que la prétention de nous faire rire et ils y réussirent à merveille.



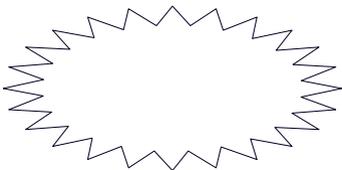
Les films de Michel Lang ont permis à beaucoup d'ados de passer de bons moments de franche rigolade et de trouver des nouvelles idées pour d'autres afin de draguer. Certains "critiques" ont souvent descendus les films de Michel Lang. Quelle erreur !! Les films de Michel Lang



même si ce n'était pas du Shakespeare avait surtout la bonne idée de nous détendre pendant 1H40 et finalement de ne penser à rien d'autre que de regarder l'écran et de rire le plus souvent.

D'ailleurs beaucoup de bons comédiens ne s'y sont pas trompés, jugez en plutôt vous mêmes : Guy Marchand, Daniel Ceccaldi, Leslie Caron, Anne Parillaud, Francis Lemaire, Martine Sarcey et beaucoup d'autres.

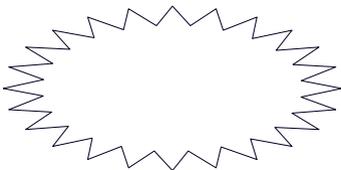
En plus de la qualité des films, Michel Lang avait su trouver son compositeur, comme Demy l'avait trouvé quelques années plus tôt avec Legrand, en la personne de Mort Shuman. Trop tôt disparu, il composa quelques magnifiques musiques, et l'on se souviendra encore longtemps de l'Eté de



Porcelaine, du thème de Tous Vedettes ou de Sorrow.

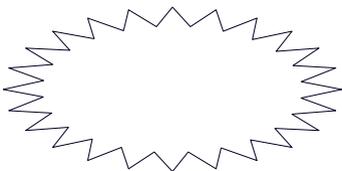


La musique au cinéma est sûrement un élément primordial, il permet en effet de souligner un moment d'intense émotion ou bien d'action effrénée. Michel Legrand est sans doute le compositeur qui a le plus marqué cette époque. Sa musique entre la beauté, l'intelligence et la



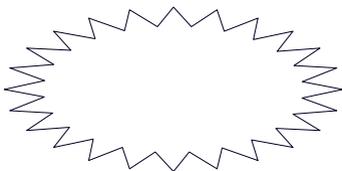
finesse est une véritable délectation pour l'audition. Fils d'un chef d'orchestre célèbre Raymond Legrand, il nous raconta sa vie pendant la guerre dans un superbe film avec Annie Girardot et Sabine Azéma. Ces chefs d'oeuvres ne se comptent plus : Les Parapluies de Cherbourg, Les Demoiselles de Rochefort, Peau d'Ane, L'Affaire Thomas Crown, L'Eté 42, Parking, 3 places pour le 26, Gable and Lombard, Paris was made for Lovers, Le Mans, Les Uns et les Autres (avec Francis Lai) etc...

N'oublions pas aussi au théâtre "Monte Cristo", "Les Parapluies de Cherbourg" et le "Passe Muraille". Michel Legrand travailla avec les plus grands et mis en musique ce film Yentl avec l'inoubliable Barbra Streisand. A noter son incursion dans James Bond et la musique de "Jamais plus Jamais" avec Sean Connery.



En plus Michel Legrand est un chanteur avec de superbes mélodies : Comme elle est longue à mourir ma jeunesse, Les Moulins de mon Coeur, 1964, Elle a ...elle a pas, 1789, L'amour en scie, Dans le même instant, Chaînes, la Valse des Lilas, Soleil à Vendre et bien d'autres toute aussi jolies.

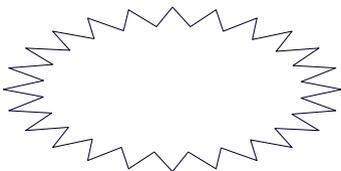
Metteur en musique de quelques dessins animés comme la Flûte à six Schtroumpfs, et le Baron de Munchausen, Michel Legrand reste un compositeur complet qui nous a donné beaucoup de bonheur.



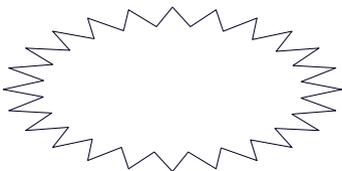


La télé dans les années 50/60 est fabuleuse, on y découvre toute une série d'émissions de variétés, d'animateurs, de jeux et bien sûr de dramatiques d'exceptions.

Et pour cause seulement 13% de la population française avait une télévision, donc forcément la télé prend des risques, se cherche, quelquefois c'est bien, d'autrefois c'est raté, mais soyons juste ça l'est quand même rarement surtout lorsqu'on voit la qualité des feuilletons de l'époque.

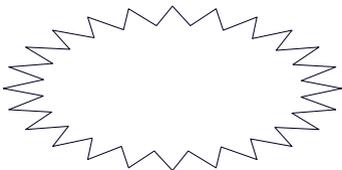


Dans les premiers animateurs, venus très tôt pour notre plaisir, je me souviens de Jacques Martin . Comédien au début de sa carrière, ce lyonnais fait d'abord équipe avec Jean Yanne dans un numéro de duettiste qui dérange à l'époque et je crois se font interdire dès la fin de la première émission. Personnellement à l'époque je ne manque pas un seul Midi-Magazine où il met en boîte Danièle Gilbert dite "la grande duduche" avec l'aide de deux acolytes (Jean Baitzourov dit Popov et Robert Quibel dit Kiki). En plus de cela Jacques Martin crée deux personnages, l'un une vieille dame qui vient perturber l'émission et aussi Mr Ronchon qui vient lui aussi dire ce qu'il pense. Tout cela est très drôle et bien mené. Bien sûr on le rencontre un peu partout, il présente le Jeu de la Chance, fait partie des Grands Enfants (Poiret, Blanche,

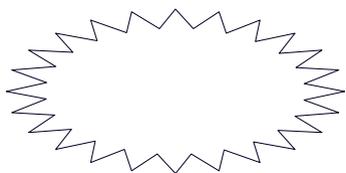


Yanne etc...), on le voit dans le Turbo Train avec Mady Mesplé chanter car il a une très belle voix, il anime une émission Taratata, puis le Petit Rapporteur journal satyrique sur la politique, entre autre, et qui a une terrible concurrence avec Jean Amadou sur une chaîne concurrente, mais bon je préfère Martin et ses collaborateurs, Prévost, Piem, Bonte, Collaro, Lassus, Desproges etc...

Ensuite contrairement à ce que l'on dit il change énormément de programmes dans ses dimanches, il anime d'abord La Lorgnette, l'Ecole des Fans, Thé Dansant, Music and Musique, Le Grand Album, Incroyable mais vrai, Ainsi font font font, le Monde est à Vous, Sous vos applaudissements, il découvre Collaro Desproges Prévost comme cité plus haut ainsi que Laurent Gerra, Virginie Lemoine , Julien Courbet et l'on dit de lui

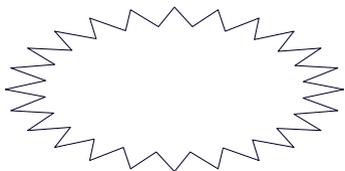


pourtant qu'il fait toujours la même chose. Je trouve ça vraiment ridicule ce faux procès, car c'est un homme de grand talent et je le remercie vraiment de tous les bons moments passés grâce à lui.



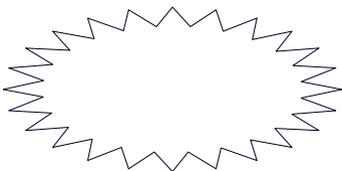
LE BONUS DU BONUS

C'est en 1983 après quelques années passées
chez Pierre Reynal qui avait fait travaillé,
Belmondo et Marielle entre autre mais aussi la



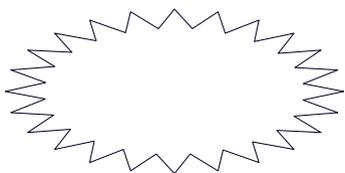
grande Maria Casarés, que je pousse la porte du studio qui se trouve derrière le théâtre Hébertot et qui sert au cours de Jean Laurent Cochet. L'enseignement de cet homme qui met le théâtre comme un métier et non pas comme un amusement en fin de banquet. Véritable mémoire du théâtre il nous parle de comédiens d'autrefois que j'ai la chance de connaître car ayant des parents qui m'ont toujours bien conseillé sur certains films d'autrefois. Voilà quelques extraits de nombreux interviews que ce grand Monsieur a donné à Froggy's delight.

Vous enseignez depuis plus de 40 ans. Comment vous est venue cette fibre de l'enseignement et comment avez-vous su conserver au cours de ces années la fraîcheur et l'envie indispensables ?



Jean-Laurent Cochet : Je dirai déjà que c'est la durée qui entretient la fraîcheur et l'envie. J'ai commencé très très jeune et je n'y aurais peut être pas pensé de moi-même, je ne le sais pas. Quand je suis entré au Conservatoire j'étais encore très jeune mais j'avais beaucoup plus d'expérience que mes camarades. Et mes maîtres, qui étaient pourtant de grands maîtres, me disaient que j'étais fait pour m'occuper d'eux et les diriger. Ils me disaient "Sois gentil, fais travailler untel".

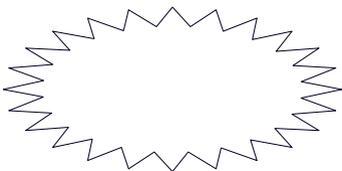
Et sous leur férule, j'ai fait travailler mes camarades. Quand j'ai eu mes prix très brillamment et que j'ai été engagé à la Comédie Française. Et comme j'avais eu mes prix très brillamment les élèves du Conservatoire venaient me trouver pour que je les fasse travailler. Et j'ai eu des résultats mirifiques, voyant les plus



grands noms du théâtre qui avaient été mes élèves avant même que je n'ouvre mon cours officiellement. Ensuite, cela s'est fait tout naturellement et c'est extraordinaire. Je venais de quitter la Comédie Française, dont j'avais démissionné, et j'étais très peu connu car le côté média n'existait pas à cette époque.

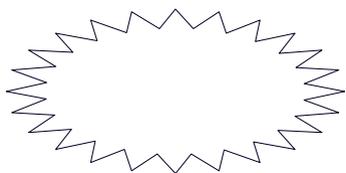


Et immédiatement le cours a marché très fort et je ne l'ai jamais arrêté. Pour la bonne raison qu'il n'y a rien de plus exaltant et c'est la meilleure façon de se faire travailler soi-même. Enseigner,



c'est se mettre à la place de l'autre. Alors quand des gens me disent : "Ce n'est pas un bon comédien, il ne joue pas la comédie mais c'est un bon professeur", c'est aberrant ! Comme si quelqu'un qui ne sait pas jouer du piano l'enseignerait en disant : "là est le do ou le ré." ! Il faut être comédien, de préférence pas trop mal ; et puis toujours en activité pour pouvoir faire évoluer son propre travail à travers ce que l'on enseigne aux jeunes.

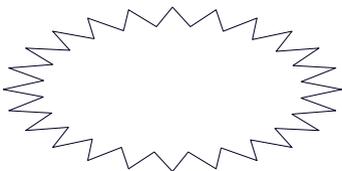
Parce qu'on leur enseigne le classicisme, ce qui fait que le théâtre est parvenu jusqu'à nous. Et puis, sans tomber dans le modernisme imbécile il y a quand même des styles d'œuvre qui peuvent demander autre chose. Cela entretient la fraîcheur et j'en suis parfois moi-même le premier étonné parce que c'est, je ne dirai pas



fatigant, mais très déchargeant car cela absorbe une grande énergie et je n'ai jamais arrêté.

Au début, les cours avaient lieu tous les matins dimanche inclus. Ensuite, j'ai dû réduire en raison de ma propre activité professionnelle mais j'ai toujours conservé comme aujourd'hui au minimum 3 cours par semaine plus des cours spécifiques pour des gens plus âgés qui veulent faire d'autres expériences. Ce qui est tout autant passionnant. Cela m'entretient complètement dans la forme qui est la mienne en ce moment.

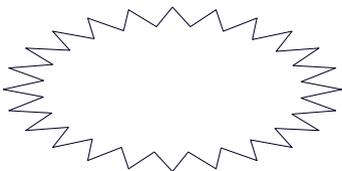
Je ne me lasse pas. Et pourtant parfois je me demande "Combien de fois ai-je entendu cette scène ?", 6-7 000 fois, peut être ; mais chaque fois c'est un peu différent. Le même élève passe différemment avec l'écart des trois semaines pendant lesquelles il aura travaillé, suite aux



indications qu'on lui a données. Un autre élève, même s'il faut jouer les personnages avec la fidélité à ce qu'ils sont, présente quelque chose de différent parce que le personnage passe à travers son filtre personnel. C'est toujours nouveau.

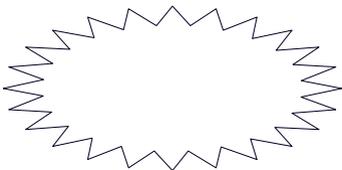
Vous apportez beaucoup à vos élèves mais eux vous apportent-ils également tant à l'enseignant qu'au comédien que vous êtes ?

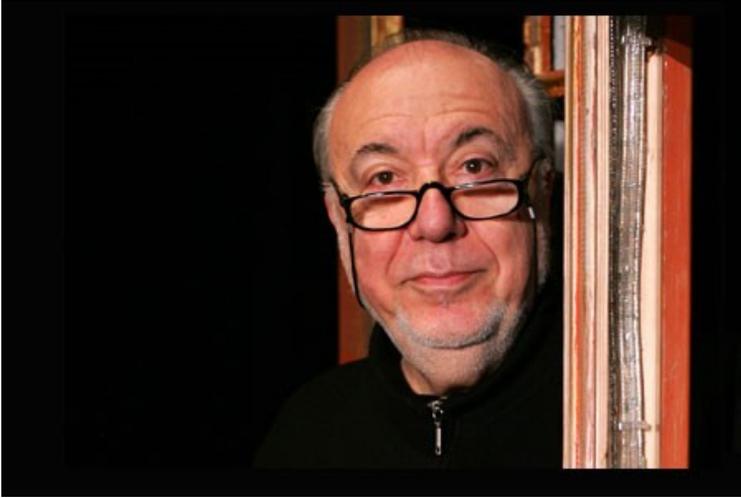
Jean-Laurent Cochet : Bien sûr ! Quand je leur indique quelque chose sur le moment je n'y pense pas, mais je me mets dans la situation dans laquelle j'espère qu'ils se mettront après. Donc mes indications ne sont pas dogmatiques, je fais mon texte et leur montre comment on doit raisonner. L'enseignement comme le mien, nourri de celui de tous les maîtres qui me l'ont transmis



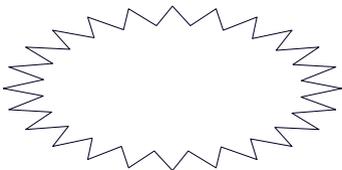
et de mon expérience de vie, va au-delà du théâtre.

Le théâtre est une thérapie pour tout le monde. Même ceux qui n'envisagent pas de faire ce métier devrait passer par le théâtre qui apporte une révélation de soi-même. Cela vaut mieux que tous les psy. En faisant un caractère, un personnage, on est forcé de s'interroger sur ce qu'on a ou pas en soi. Et cela participe à l'épanouissement personnel. Bien sûr il y a ceux qui font une carrière, encore que ce soit plus aléatoire aujourd'hui. Avant, même si le théâtre a toujours été un métier d'aventure, et heureusement, avant donc, avec un certain physique, une certaine voix et un certain travail on savait qu'on vivrait de son métier.





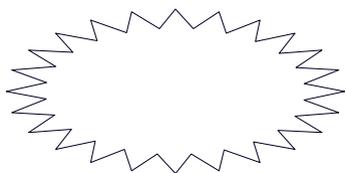
Aujourd'hui, cela a beaucoup changé en raison notamment des modes elles-mêmes, nées malheureusement d'une idéologie, d'une politique qui fait que le théâtre est tenu par des réseaux qui fait que ce n'est plus sur le talent qu'on engage les gens. C'est du copinage et s'ils ont du talent, tant mieux. Mais mieux vaut ne pas en parler car la situation du théâtre est actuellement terrible et ce n'est pas en le



déplorant que cela changera les choses. C'est la raison pour laquelle je continue mon cours avec acharnement. Ce que j'enseigne ne va pas forcément les aider. Ca peut même constituer un handicap car il y a beaucoup de "castings" selon le terme actuel où on dit aux gens : "J'espère que vous n'avez jamais rien fait !".

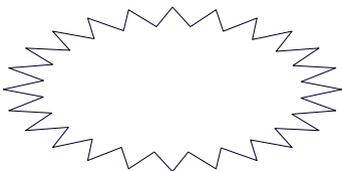
On les choisit sur les Champs Elysées. C'est une sorte d'amateurisme généralisé et c'est à peu près le seul pays où cela se passe ainsi si on compare à ce qui se passe ici avec la maîtrise qui préside en Angleterre, en Suède, en Allemagne. Pour continuer mon parallèle avec le piano, on ne joue pas du piano si on ne l'a pas appris. Alors que chez nous c'est un peu le monde à l'envers.

Vous avez dit "Il y a beaucoup de professeurs sur la place de Paris mais peu d'enseignants".



Jean-Laurent Cochet : Ah ! J'ai été stupéfait quand on m'a annoncé le nombre de professeurs répertoriés. Cela va de 1 ou 2 autres cours comme le mien qui ont été créés par des gens qui ont appris leur métier et qui ne sont pas des criminels. Ils sont comédiens, un peu de ma génération, qui ont donc acquis leur savoir auprès des mêmes maîtres. Mais il y a des gens qui enseignent des choses qu'ils ne savent pas et qu'ils n'ont jamais su. C'est aussi tragique que si on déformait les pieds et les jambes des jeunes enfants dans des cours de danse.

Dans la danse, cela se voit tout de suite ; alors que dans le théâtre on ne s'en rend pas compte. Je reçois parfois des élèves qui sont restés 2 ans dans un cours où, non seulement on ne leur a rien appris, mais où on les a déformés. Tous les jours il s'en ouvre un nouveau et le cours est dispensé

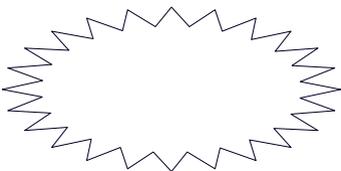


dans la salle à manger du professeur. Ce n'est pas tragique car s'ils ont vraiment besoin et envie de faire ce métier ils se rendront compte par eux-mêmes que ce n'est pas suffisant et ils iront ailleurs.

Du comédien

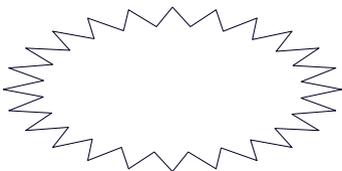
Une de vos principes est qu'être comédien est un métier et non un art ce qui va à l'encontre de ce que croit généralement l'opinion publique.

Jean-Laurent Cochet : Effectivement et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai tenu à faire ces cours publics. Pour que le public soit meilleur juge que les critiques dont parfois ce n'est pas le métier non plus. Qu'il voit au moins ce qui s'apprend et comment, car le public - et ce n'est pas le mépriser, au contraire car c'est pour lui qu'on travaille - n'est pas censé savoir comment



on travaille. On ne se lave pas les dents en public !

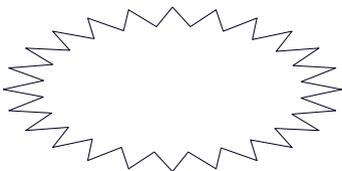
Quand le public voit une personne sur scène il ne pense pas qu'il s'agit d'une personne qu'on paye alors que ce n'est pas son métier et c'est pourtant ce qui se passe aujourd'hui. Il va prendre ce qu'il fait en disant en sortant "J'aime" ou "Je n'aime pas". Le goût entre bien sûr en jeu, comme ceux qui n'aimaient pas Elvire Popesco parce qu'elle avait un accent, mais cela est très subjectif et il existe des critères objectifs d'appréciation. C'est d'abord un métier et on ne peut pas en arriver à ce qui est l'art, c'est-à-dire d'abord s'effacer devant un auteur et puis être en perpétuel état de liberté et de maîtrise de soi-même. C'est Jovet qui disait que le comédien était à la fois l'instrument et l'instrumentiste.



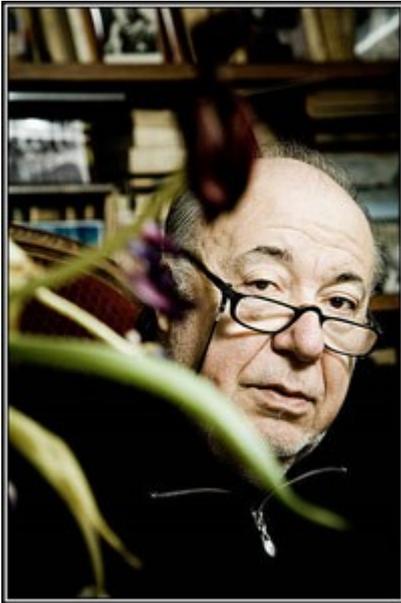
On est artiste mais on joue sur notre corps qui doit être travaillé sur la respiration, l'articulation. Si tout cela n'est pas parfaitement maîtrisé au point de l'oublier on ne peut pas jouer une situation et diriger un personnage. Etre d'abord un artisan et c'est là qu'on devient artiste. De même que je fais la différence, qui est immense et que d'autres ont faite avant moi, entre acteur et comédien.

Justement il s'agit d'un point que je souhaitais aborder avec vous !

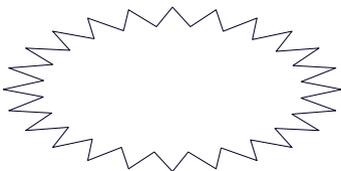
Jean-Laurent Cochet : La distinction n'est pas aisée car il y a des comédiens moins bien que d'autres et des acteurs meilleurs que d'autres. L'acteur est, en général, quels que soient son physique et son emploi, celui qui ne se fait jamais oublier. On sent derrière tout ce qu'il fait, qu'il



le fait en le montrant : "C'est ça ce que je fais, c'est cela qu'il faut apprécier en moi" ,et il va très vite surjouer au lieu de s'effacer derrière le personnage au nom duquel il parle.



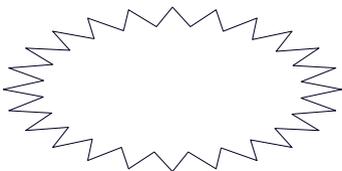
Le comédien est celui chez qui cela ne se voit plus du tout. On pourrait dire que l'acteur surjoue et que le comédien déjoue. Le comédien peut jouer



n'importe quel emploi et à chaque fois il est le personnage. Je prends souvent comme exemple, (exemple suprême, il y en a mille autres) mais pour prendre ce qu'il y a de mieux, Raimu et Harry Baur.

Raimu était un gigantesque acteur et Harry Baur était le très grand comédien. Et pourtant c'était deux personnages et deux vedettes considérables. Mais Harry Baur aurait pu jouer ce que jouait Raimu, (il l'a d'ailleurs fait, je crois), et l'inverse non.

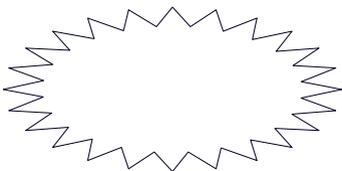
Il y a des acteurs dont ce n'est même pas le métier et il y a des acteurs parce qu'ils agissent, si je puis dire, d'une manière juste. Il y a également de très bons acteurs mais qui ne passent jamais la frontière qui mène vers le comédien. C'est Madame Colette qui disait aussi



bien pour les comédiens que pour les acteurs qu'ils devaient pratiquer "l'effacement éclatant". Il faut complètement s'effacer derrière le personnage mais avec suffisamment d'éclat pour que ça aille jusqu'au public.

J'ai également retenu une phrase qui appelle quelques commentaires sur le registre du comédien qui se situe entre l'impuissance et l'étonnement.

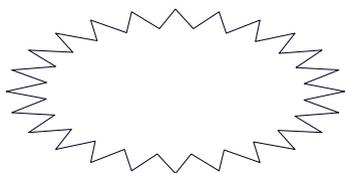
Jean-Laurent Cochet : Voilà encore une des raisons qui ont présidé à la création de mes cours. Il y a des choses qu'on ne peut pas se contenter de dire ; il faut les illustrer car sinon cela reste théorique. C'est la gamme du comédien qui commence par une lecture approfondie du texte pour s'imprégner du climat et de la situation théâtrale. Ensuite il faut s'approcher



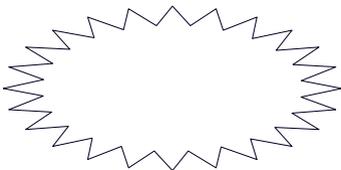
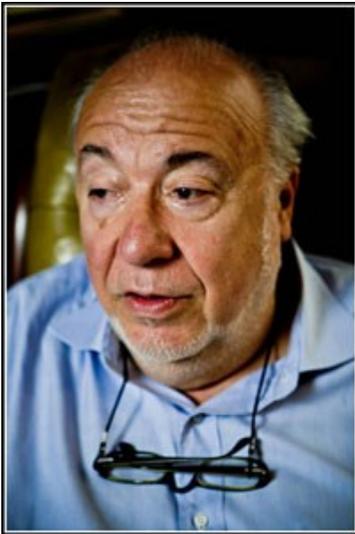
du texte de l'auteur sans chercher à le dire bien.
Donc faire son propre texte en se mettant dans
la situation inventée par l'auteur.

Dans les situations fortes chez les grands
auteurs classiques il y a toujours le besoin de
convaincre l'autre. Et c'est la raison pour laquelle
nous prenons le public à partie de ce qui va se
passer avec un partenaire qui n'est pas d'accord
avec nous. Il n'y a situation que s'il y a
contradiction. C'est là que tout d'un coup on se
dit qu'on est impuissant à raconter tout ce que
j'ai de moi à quelqu'un qui ne va peut être pas me
comprendre et en même temps l'étonnement de
ne pas y arriver alors que je fais tout pour le
convaincre.

C'est le registre du personnage lui-même. Ainsi
l'infante dans "La Reine morte" de Montherlant,

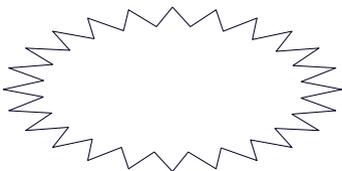


quand elle n'arrive pas à convaincre Inès à s'enfuir dit : "Porte, porte, quels mots pour t'ouvrir". Ensuite, de cette impuissance on cherche d'autres arguments et en même temps on est étonné de ne pas être plus convaincants et c'est ainsi que l'intrigue rebondit. C'est un vaste registre.



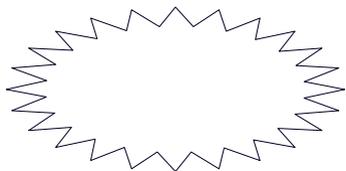
Quand vous avez présenté les deux premiers élèves, vous avez indiqué qu'ils allaient jouer des contre-emplois. Cela veut-il dire que même en contre emploi on est rattrapé par l'emploi ?

Jean-Laurent Cochet : Non, ce n'est pas tout à fait cela. C'est fou comme les choses évoluent. Quelqu'un me disait hier : "C'est terrifiant au Français - le Français où règne la défiguration absolue - ils en sont revenus conventionnellement aux emplois ! Je lui ai répondu : "Mais que me dites-vous ! Nous avons été virés parce que nous respectons les emplois et que la politique du moment était de tout prendre à rebours et de systématiser le contre emploi. L'emploi, comme pour un pianiste qui ne peut pas jouer Liszt s'il a une petite main, indépendamment de toute l'émotion personnelle, depuis Molière, existe avec des catégories d'emploi avec des noms.



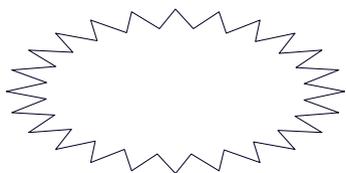
Mis à part la tragédie, pour les hommes, cela allait de l'ingénu au premier rôle en passant par le jeune premier, le grand jeune premier rôle. Avec l'âge si on s'épaississait par exemple on jouait les "rondeurs" et c'étaient les rôles du Malade, d'Orgon, du Bourgeois etc. L'emploi était délimité par une harmonie, René Simon disait une harmonique et je comprends ce qu'il voulait dire, entre le physique et la voix. On ne peut pas jouer une jeune première ravissante si on a un physique un peu tordu. Mais si on est ravissante et que la voix est très grave, ce n'est pas possible non plus. Et là réside le problème pour les faire travailler quand ils sont très jeunes et qu'ils ont du talent. Il faut les préparer à ce que seront leur emploi quand ils auront pris de l'âge.

Le physique est, pour certains emplois, secondaire car on peut se transformer, se



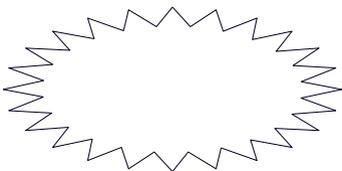
grimer, se maquiller. Hirsch a, toute sa vie, fait des compositions. Pour la voix cela est plus difficile. Il faut pouvoir, à l'intérieur de son timbre, avoir plusieurs couleurs. Marie Marquet avait un orchestre symphonique dans la voix et elle pouvait tout jouer indépendamment de sa grande taille. Au contraire, Madeleine Renaud n'avait qu'une note, un gazouillis délicieux, mais qui ne lui permettait pas de jouer tous les rôles et notamment la tragédie. Dès lors, même âgée, elle a continué à jouer les ingénues comme dans "Harold et Maude".

La voix se compose plus difficilement. Il y a des comédiens qui y parviennent comme Laurence Olivier quand il a joué "Othello" très négroïde. Il a travaillé pendant des mois en se mettant des poids sur le ventre pour avoir une voix de basse. Mais cela relève du domaine des cas particuliers.



La modulation du timbre de voix permet de jouer le vieillard ou un vieux délicieux. Les contre emplois peuvent être amusants en permettant au comédien de se révéler et de surmonter sa timidité. Il faut chercher dans tous les rôles jusqu'ou on peut aller trop loin comme disait Jean Cocteau. Une femme qui a un physique d'ingénue et qui travaille Lucrece Borgia en sortira enrichie pour jouer ensuite Agnès.

Mais il ne faut pas, comme à la Comédie Française, faire jouer des rôles par des gens qui n'en n'ont pas l'âge ou qui ne parlent même pas français, Ce n'est pas grave pour l'auteur qui est trahi, (depuis le temps qu'il est dans sa tombe, il continue à tourner tranquillement), mais pour le public et pour les jeunes. Car, ou bien cela les écoeure, (comme faire jouer Orgon par un noir car il n'y en avait pas au 17ème siècle ou du moins

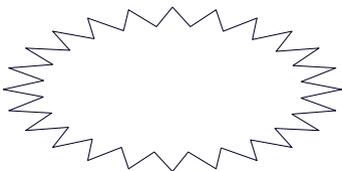


il n'aurait pas eu des enfants blancs, et Tartuffe par un jeune homme, alors que c'est un filou, complètement nu), ou ça les amuse et cela fausse leur jugement.



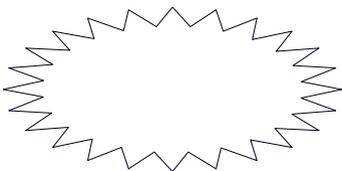
Vous insistez sur le respect du texte et le rôle du comédien. Où se situe le metteur en scène ?

Jean-Laurent Cochet : Le metteur en scène, comme Copeau, Dullin, Jovet sauf vers la fin, c'est un comédien qui en dirige d'autres. C'est tout. Comme le chef d'orchestre est un musicien



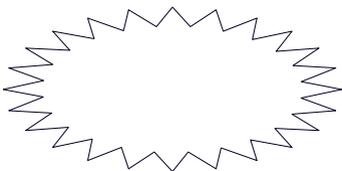
qui en dirige d'autres. Parce qu'il a appris plus de choses, parce qu'il a une dimension plus pédagogique et d'échange avec les autres, qu'il a une autorité différente. Le metteur en scène est un comédien qui doit pouvoir jouer chaque rôle parce qu'il le possède par la lecture, par la recherche, la connaissance de l'oeuvre et peut l'indiquer à l'autre. Pour faire du théâtre, il faut un texte, c'est le verbe et tout part de là, mais c'est l'acteur qui est essentiel. On peut jouer sans décor, sans accessoire, sans lumière une bougie suffit.

Aujourd'hui les mises en scène sont des sauces invraisemblables et inutilement coûteuses. D'ailleurs avant cela ne s'appelait pas "mise en scène" mais "régie". Les mots "mise en scène" faisaient hurler Jean Vilar qui disait "Nous sommes des régisseurs qui réglons le spectacle".



Tant mieux si le metteur en scène sait choisir un décorateur qui créera un plus pour l'ambiance, mais un rideau noir suffit pour faire avancer l'imagination du public. Un metteur en scène est donc obligatoirement un comédien qui peut diriger les autres comédiens sur les rails du personnage et du style comme un chef d'orchestre.

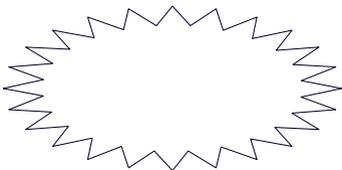
Nos brochures sont assimilables à des partitions mais sans les points de repères que sont les temps et les pauses. Mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle, lorsque, ayant monté beaucoup d'opéras, on me demandait la différence entre l'opéra et le théâtre je répondais : "Aucune. Je dirige des interprètes, ceux qui chantent et ceux qui parlent, à l'intérieur de la situation et de l'esprit de leur personnage".



Du théâtre

J'avais envisagé de conclure cet entretien sur la situation actuelle du théâtre que vous avez qualifiée "au bord du gouffre" mais vos propos liminaires me laissent penser que vous ne souhaitez pas trop vous exprimer sur ce sujet.

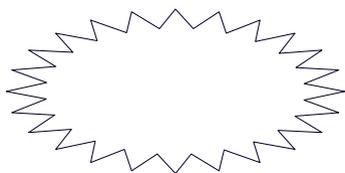
Jean-Laurent Cochet : Effectivement, je préfère ne pas trop en parler. Non pas pour taire mes sentiments, car j'ai toujours avoué tout le long de ma vie et cela aurait pu me causer du tort, si ce n'est qu'on est toujours récompensé d'être en accord avec soi-même J'ai toujours claqué des portes quand j'étais en désaccord. Ainsi ai-je démissionné du Conservatoire, du Français, d'un peu partout, et je m'en suis bien porté, même si on me taxait de caractériel.



J'ai appris à ne plus leur faire de publicité alors qu'ils détruisent le métier et, de plus, vis-à-vis des jeunes qui n'ont plus d'exemples à se mettre sous les yeux et qui n'ont pas l'âge d'avoir connu ceux que j'ai vus, afin de ne pas les rendre nostalgiques. Au contraire je leur dis simplement de faire preuve d'assez de discernement pour se rendre compte, connaissant l'œuvre, si elle est respectée ou non. Et moi je travaille pour ce qu'ils feront dans 5, 10 ou 15 ans. Car c'est d'eux que viendra assurément une restauration du métier.

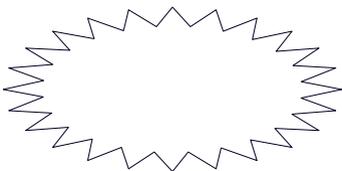
Vous avez évoqué l'importance du physique, de la voix, de la respiration et on parle beaucoup aujourd'hui de la dramaturgie du corps.

Jean-Laurent Cochet : J'attends qu'on m'explique de quoi il s'agit. C'est un mot comme



on en a inventé d'autres. La dramaturgie n'a rien à voir avec le corps. Cela se rapporte à l'intellect, c'est Jan Kott parlant de la dramaturgie de Shakespeare, c'est l'analyse et l'étude des oeuvres. La dramaturgie du corps est inventée par des personnes qui ne savent même pas ce que cela veut dire. Eventuellement pour moi cela pourrait vouloir dire être libre de son corps et que tout passe d'abord par le corps. Jovet disait "Tout est suspect sauf le corps". Bien sûr qu'il faut être libre de soi pour que le sentiment vous traverse. C'est aussi simple que ça.

Je me doutais bien que cela allait vous faire réagir. De même sans doute si je vous demande votre sentiment par rapport à ce qu'on désigne aujourd'hui sous le terme de "spectacle total" ?

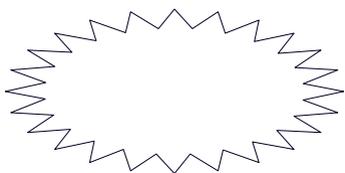


Jean-Laurent Cochet : On comprend de quoi il s'agit mais il était inutile de créer ce mot là. Il y en a eu de tous temps. Molière a écrit des spectacles avec des intermèdes, du chant et des danses. Cela ne veut rien dire c'est un snobisme qui va vite se démoder pour être remplacé par un autre. Tout cela ne concerne pas notre métier ! C'est du vent !



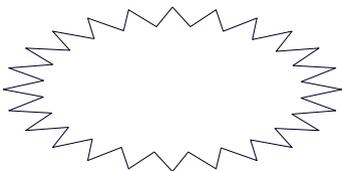
Les fables

Vous faites systématiquement travailler vos élèves sur les fables de La Fontaine. Quel est l'intérêt de cet exercice ?



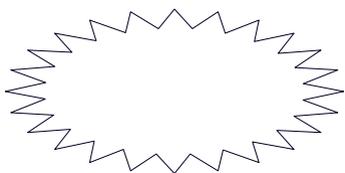
Jean-Laurent Cochet : C'est essentiel... c'est capital... c'est crucial... et je n'en trouve pas d'autres... parce que c'est la base pour moi, parce que personne n'en a jamais fait autant travailler que moi, surtout depuis 50 ans. C'est la base de tout l'enseignement du comédien. D'abord, il n'y a rien de plus beau que les fables. On pourrait choisir d'autres récits, car c'est cela le principe. On pourrait définir ainsi le comédien : "Raconte-moi qui tu es". A travers une anecdote, on sent de la manière dont il la raconte, pourquoi il la raconte, dans quel sentiment il se trouve, ce qu'il en pense, quel est son tempérament. La fable n'est qu'une anecdote, qu'un exemple d'une certaine situation.

Et c'est ce que l'on retrouve dans toutes les formes de théâtre. Il se passe toujours quelque chose entre deux personnages avec une



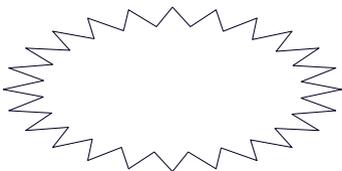
contradiction. Et, pour convaincre l'autre, on lui donne des exemples. Cela est une constante chez tous les grands auteurs. Et on raconte quelque chose qui n'a, en principe, aucun rapport avec la situation première, qui est un exemple, une allusion, mais on le raconte dans le sentiment dans lequel on est et on ne joue pas l'anecdote. On garde l'inflexion et l'humeur de la situation personnelle. Cela ne peut se faire que dans un récit.

Au début, La Fontaine voulait faire du théâtre mais sans y trouver sa réalisation la meilleure, et il a, un jour, écrit une fable, "Le coche et la mouche", qui raconte une aventure qui lui est arrivé lors d'un voyage dans le Limousin. Le succès rencontré avec cette fable l'a mené à en écrire bien d'autres ; et c'est là qu'ont surgi au cours des siècles tous les pièges et toutes les



erreurs en récitant les fables de manière très appliquée et très articulée, en fermant tous les sens au point où on finit par ne plus savoir de quoi on parle, et le public non plus. Donc le public s'emmerde ! Et puis, il y a ceux qui trouvent cela amusant de jouer les animaux et on arrête l'histoire pour incarner les différents animaux et on ne sait toujours pas de quoi il retourne. Or, il faut dire les fables de la même manière que l'on conseille à un ami d'aller voir un film.

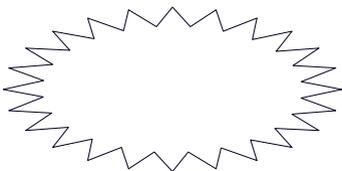
Donc, en soi les fables de La Fontaine sont des chefs d'œuvre. Il n'y a pas une fable qui n'évoque quelque chose de miraculeux, même si La Fontaine n'est pas un moraliste, mais un philosophe et un satiriste. Et puis, surtout, on y trouve toutes les circonstances de la vie, des plus rares aux plus banales, et on peut donc y trouver tous les



sentiments propres à raconter une histoire. Ce qui permet de jouer toutes les situations.

De plus, les fables contiennent toutes nos règles : à situation unique note unique jusqu'à la fin du récit, le phrasé (qui n'a rien à voir avec la ponctuation écrite), les ré-accentuations, les ruptures.....Je dis souvent aux élèves de partir d'une contradiction avec autrui et de cerner le sujet. Si j'avais le temps, si le monde n'allait pas si vite, je ne ferais travailler en première année que la technique et les fables.

Même les plus grands comédiens se sont laissés prendre au piège des fables parce que c'était considéré comme quelque chose à part. Il faut oublier, c'est-à-dire puiser dans le texte, qui est le reflet de la pensée de l'auteur, le moyen de faire disparaître les mots de manière à raconter

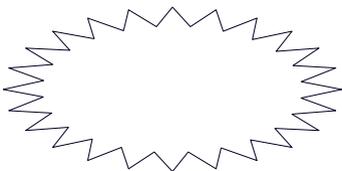


cette histoire comme si on le faisait avec ses propres mots.

C'est la raison pour laquelle, la plupart du temps, je demande aux élèves de faire leur texte, comme je le demanderais à des enfants de 7 ans, pour raconter une histoire. Puis, on trouve l'inflexion, autre règle essentielle, et ensuite, on mélange ses propres mots et ceux de La fontaine, et enfin ceux de La Fontaine nous deviennent aussi naturels que si c'étaient les nôtres. Les fables, c'est la base du comédien. Henri Rollan disait : Avant tout, le comédien on lui dit : "Raconte- moi qui tu es !". Et ce "Raconte- moi !", c'est les 5 actes.

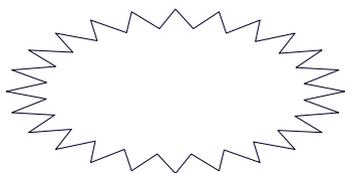
Etes-vous le créateur de cet exercice ?

Jean-Laurent Cochet : Quand j'étais tout jeune, et même un tout petit peu moins jeune, mais jeune encore, avant d'être un peu moins jeune,

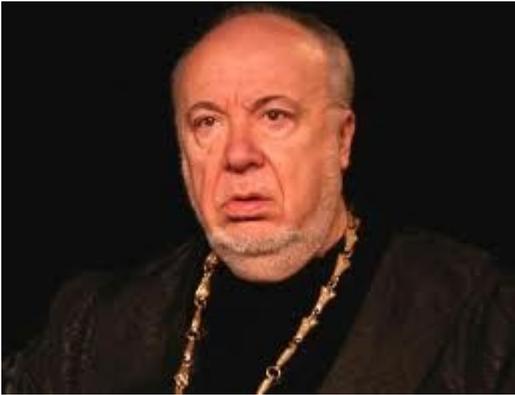


j'allais tous les jours au Français et il y avait beaucoup de matinées classiques avec des fables. Et, je ne sais pas si j'ai l'oreille absolue, comme on m'a dit un jour, mais au moins ai-je une oreille particulièrement développée, parce que j'ai fait du piano à partir de 5 ans pendant 27 ans, et puis du chant, mais dès mon plus jeune âge, alors qu'elles étaient dites par de merveilleux comédiens que j'adorais, je trouvais que je n'aimais pas la manière dont les fables étaient dites.

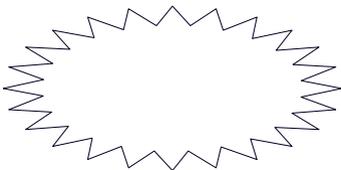
D'autant que l'officiant arrivait en disant le titre de la fable, ce qui donnait un coup de barre terrible, comme une conférencière qui arriverait en disant "Conférence sur la culture des chenilles au Tibet". Le titre, on s'en fout ! Quand on joue une pièce, au lever de rideau, on n'annonce pas son titre. C'était épouvantable. Mais il y avait la



fabuleuse Madame Bovy, la merveilleuse, l'unique Madame Berthe Bovy qui racontait vraiment une histoire. Quand j'ai été reçu au Conservatoire, je suis allé la trouver en lui parlant de cela. Elle m'avait répondu : "Ah, vous êtes même gentil car ils sont plus que mauvais. C'est exécrable !".

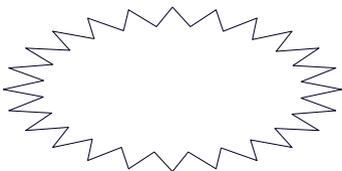


Moi je me demande "pourquoi" je raconte cela. Les autres font du "comment" : comment vais-je dire cela pour que ce soit beau ? Donc deux points, ouvrez les guillemets, je m'arrête et j'enchaîne. Et elle m'a révélé tous ses petits



secrets comme ne pas tenir compte de la ponctuation, garder la note unique, l'inflexion liée au sentiment dans lequel on se trouve...et on continue ainsi comme si on racontait une histoire drôle à la fin d'un repas. Mais à travers l'histoire drôle, on comprend qui est la personne qui l'a racontée.

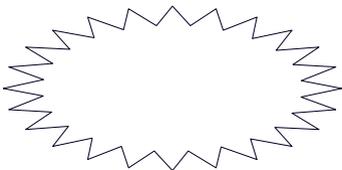
A partir de ce moment-là, je me suis mis à travailler les fables ainsi. Un jour, on m'a envoyé faire un gala devant une soldatesque complètement ivre au Mont Valérien et j'ai dit "Le meunier, son fils et l'âne". Il fallait le faire ! Et ils se sont tus car, quand on raconte une histoire avec cette note ouverte, l'auditeur est forcé d'attendre la suite. Ils ont même ri alors que souvent on ne rit pas en écoutant du La Fontaine parce que c'est du bronze, c'est trop beau. Alors que c'est plein d'humour.



Ensuite, à part Dominique Blanchard, et puis la fameuse Jeanne Provost, (dont on ne savait pas où commençait le texte de l'auteur et le sien, ce qui est le rêve de tout comédien), il y a eu ceux qui, comme Fabrice Luchini ou Richard Berry, l'ont travaillé chez moi.

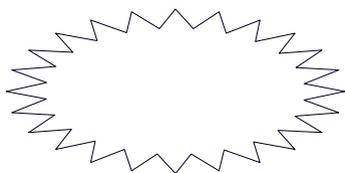
Y a-t-il des élèves réfractaires à ce genre d'exercice ?

Jean-Laurent Cochet : Jamais ! Surtout parce qu'ils découvrent à quel point cela est facile alors qu'ils croyaient les fables ennuyeuses ou difficiles. Au point où parfois certains, ayant assimilé l'exercice, pensent avoir atteint le but ultime et se tournent les pouces. Bien dire les fables n'est pas un but mais le moyen pour ne pas trahir le caractère, l'intrigue. Je n'ai donc jamais rencontré de réfractaires aux fables.



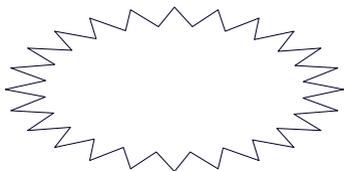
En revanche, il y a des élèves qui ont peiné du fait d'une relative inculture. Mais je pense que ça va s'arranger, car je ne suis pas un optimisme au chloroforme, mais je crois ressentir dans les jeunes générations, et il serait temps, compte tenu de tout ce qui va se passer en France, j'y compte bien, une envie de sortir de ce médiocre, de cette inculture pour aller vers des choses plus belles, plus structurées et plus profondes, sinon on arriverait à ce constat stupéfiant où ils n'ont plus que 3 mots de vocabulaire au point où il faut leur expliquer le sens des mots.

Il y a près de 10 ans maintenant, un élève avait même eu la franchise de me dire qu'il ne comprenait pas un mot de ce qu'avait écrit La Fontaine. Et pourtant la langue de La Fontaine, sous réserve de quelques tournures et de quelques mots archaïques, est particulièrement



claire et simple. Ainsi par exemple, dans mes cours en Vendée, j'ai dû expliquer ce qu'était la fin de la fable "Le curé et le mort". Il y a un heurt et le cercueil tombe sur le curé donc ils sont morts tous les deux et la fable s'achève ainsi "Toute notre vie est le curé Chouart qui sur son mort comptait et la fable du pot au lait". Et l'élève de me demander ce que le curé comptait sur son mort !

Je remarque que même mon vocabulaire, qui est pourtant simple, (même si parfois j'utilise l'imparfait du subjonctif quand il le faut parce que cela m'amuse et qu'on comprend tout autant), même le mot précis qui désigne une chose, les déroutent au point qu'ils préféreraient qu'on utilise des termes plus vagues et imprécis. Mais ce que je découvre, c'est que cette exigence les passionne. Et cela est encourageant.

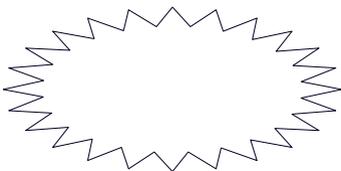




Deuxième exercice qui ravit tout autant le public, ce sont ce que j'appelle, à défaut d'en connaître le terme exact, les "chaises théâtrales" qui consiste à faire jouer le même personnage par plusieurs élèves de manière alternée et aléatoire.

Jean-Laurent Cochet : Je passe mon temps à dire que les choses viennent d'un tel ou untel mais pour cet exercice je crois en être l'inventeur.

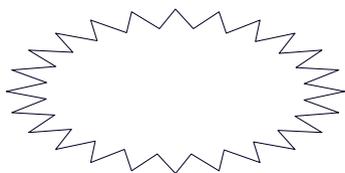
C'est un exercice qui ne porte pas de nom technique, si ce n'est une "scène à plusieurs", qu'on ne peut d'ailleurs pas faire sur toutes les scènes. Chacun apprend tout le texte de la scène



et joue son personnage. Cet exercice est destiné à les obliger à ne pas être que des brouteurs de mots, si j'ose dire, que des bavards, des récitants de mots appris, mais les obliger à rester en situation, au haut de l'inspir quand, tout d'un coup, je dis à un autre de continuer.

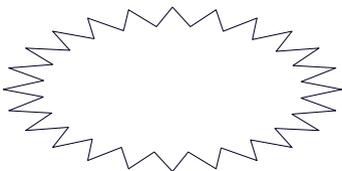
Cela oblige les élèves à intensifier leur qualité d'écoute, (ce qui est une grande vertu du comédien) pour garder en soi son sentiment, et continuer à prendre à son compte ce que dit l'autre. Alors qu'en général, quand ils jouent avec le partenaire, chacun dit sa réplique et on va ainsi, de réplique en réplique, comme dans la brochure. Or, il doit y avoir un texte continu qui perdure même quand c'est l'autre qui répond.

Il s'agit d'un exercice très difficile qui demande de la virtuosité parce qu'il faut être d'une extraordinaire attention tout en n'ayant pas l'air



de se paniquer pour parler quand son nom est appelé. Cela crée une attention à soi, intérieurement, et une attention à l'autre. Cela aiguise une qualité d'écoute et aide à compter avec tout ce qui peut survenir tout en restant très libre. Et ça, c'est un exercice passionnant à faire qui, pour le public, fait énormément d'effet. Il faut préciser qu'il ne s'agit pas d'un exercice préparé et répété. J'y ai pensé et je fais venir comme en l'occurrence, le 30 avril pour la scène de Cléonte et Covielle, quatre garçons dont je sais qu'ils ont travaillé la scène sans les informer de l'exercice. C'est donc impressionnant pour le public, un peu comme un exercice de trapèze dans le vide.

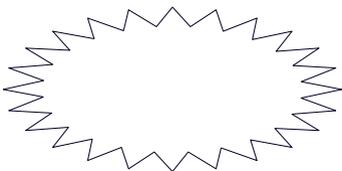
Et la première fois où j'ai utilisé cet exercice à plusieurs voix, c'est effectivement sur des fables. Et ça a même entraîné un triomphe, la



vente d'un nombre considérable de disques, avec deux de mes élèves qui étaient Olivier Lejeune, dont on parle beaucoup et qui a écrit des pièces et joue la comédie de façon épatante, et Patrick Green. Ils ont appris cela à mon cours où je leur avais demandé de le faire avec "La cigale et la fourmi" dont j'avais fait le découpage.

Et ce qui est étonnant c'est que vous imposez cet exercice à des élèves qui sont des novices au sens où ce sont de jeunes élèves qui ont peu de mois de cours.

Jean-Laurent Cochet : Effectivement. Cela m'amuse de le faire faire aux débutants. C'est frais, charmant, cela recrée de la spontanéité et ils ont très bien réussi l'exercice. Et un des élèves a même fait un effet avec une phrase qui n'était pas dans le texte parce que c'est une



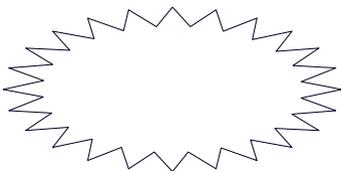
phrase à lui, qui lui est venue parce qu'il était en situation.

Le Conservatoire

Vous avez rappelé, au cours de votre dernière Master Classe, que le Conservatoire c'était 3 années pour acquérir du style. Pour les néophytes, pouvez-vous rappeler ce qu'est, ou était, le Conservatoire ?

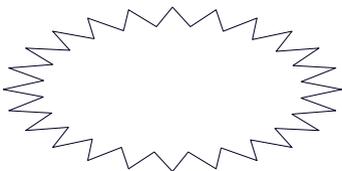
Jean-Laurent Cochet : Rappelons effectivement ce qu'était le Conservatoire qui, comme un certain nombre de maisons fabuleuses, n'existent plus du fait, notamment, de la politique. On y fait des choses qui n'ont plus à rien à voir avec ce qui se faisait à l'origine. C'est un peu comme si on disait qu'on fait encore du théâtre à la Comédie Française.

Le Conservatoire, d'où son nom "Conservatoire National d'Art Dramatique", "Art dramatique"



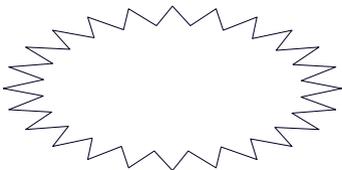
parce qu'on n'y fait ni musique ni danse, et "Conservatoire", qui étymologiquement veut dire "pour conserver". Pas les traditions imbéciles d'un acteur qui lance ses pantoufles dans la salle comme Jean Lefèvre, mais pour remonter historiquement, littérairement, théâtralement à la source de ce qui a fait qu'un jour, Molière a existé et a écrit, avec tout ce qui fait son génie, et que vraisemblablement on ne dépassera jamais ce qu'il a fait ce jour-là, et que les gens de la génération suivante pouvait raconter "Moi j'ai joué avec Molière".

Il ne s'agit pas de faire de l'imitation ou de la reconstitution mais d'être fidèle, ce qui est le contraire de notre temps où on prône la rupture permanente en travaillant contre la fidélité, parce que c'est beaucoup plus difficile à observer que d'inventer n'importe quoi en faisant croire



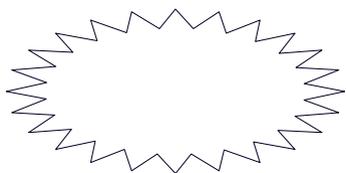
qu'on a des idées. Comme la Comédie Française devait conserver un répertoire même si elle fait des créations. "National" parce qu'il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une institution financée par les deniers publics.

Et c'est la raison pour laquelle, quand on voit ce qui s'y fait depuis des années, si on y emmenait les spectateurs voir les monstruosité qui s'y passent, cela ferait des révolutions plus graves que celles de quelques extrême gauchistes qui brûlent les voitures parce qu'on a élu la personne qu'il fallait élire. On nage dans la merde, on se lance des bouteilles de vin à la tête parce que Phèdre était sans doute une femme qui buvait. Quand j'ai démissionné, on y faisait n'importe quoi et je ne pense pas que cela ait pu s'arranger.



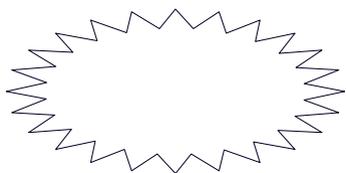


D'autre part, il n'y a plus de "maîtres" mais des gens avec plus ou moins de talent, qui se choisissent entre eux, en général d'un même parti politique, et qui n'ont pas forcément la fibre pédagogique. Quand je suis entré au Conservatoire les professeurs étaient Madame Dussane, René Simon, Denis D'Inès, doyen du Français, Jean Debucourt, Jean Yonnel, Georges Chamarat, les plus grands de leur temps.



Selon la formule de René Simon, qui est vraie, puisque c'est une grande école nationale, on n'y entre pas pour y acquérir les principes fondamentaux mais après avoir fait des études dans d'autres cours, qui n'étaient d'ailleurs pas très nombreux, et qui étaient parfois dispensés par des professeurs du Conservatoire sans que cela n'entraîne un népotisme. De toute façon, il y avait 700 postulants pour 11-13 élus.

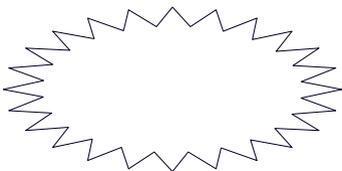
Et René Simon disait : "On y entre pour en sortir". C'est bien la raison pour laquelle un élève entrant au Conservatoire signait un contrat aux termes duquel il s'engageait à accepter d'aller participer, en figurant ou en petit rôle, à la Comédie Française ou à l'Odéon, s'il y était pressenti puisque les élèves du Conservatoire constituaient le vivier de la Comédie Française.



Les trois années au Conservatoire permettaient de perfectionner le style et les connaissances.

Il existait à l'époque, au sein de la Comédie Française, un directeur des études techniques, qui était Monsieur André Bruno quand j'y étais et qui a vite compris qu'il devait vite rentrer chez lui à Vincennes du fait du laxisme des comédiens. C'était avec ce directeur que nous travaillions nos rôles en marge du travail avec le metteur en scène. Et à ce poste, étaient nommées des personnes qui avaient une connaissance immense et dont le rôle était crucial.

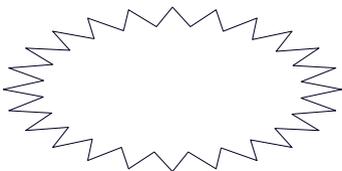
On ne concourait pas en fin de première année car on considérait que cela était prématuré. Il y avait des examens tous les trimestres. Ainsi en janvier, on passait des fables, en mai des scènes, et les notes s'échelonnaient entre "très mal" et "très bien". Parfois les élèves, qui avaient une



note merveilleuse en mai, pouvaient exceptionnellement concourir, comme Danielle Ajoret, par exemple, qui a été engagée dès la première année.

Le premier concours se passait en fin de 2ème année, si on avait obtenu une note suffisante à l'examen de mai de l'année précédente, si bien que beaucoup d'élèves attendaient la fin de la 3ème année pour concourir et, quelques fois, ne concourraient pas du tout faute de note suffisante. Et, en général, ce sont tous ces fruits morts qui aujourd'hui, comme Jacques Lasalle, dirigent les théâtres et les centres d'art dramatique.

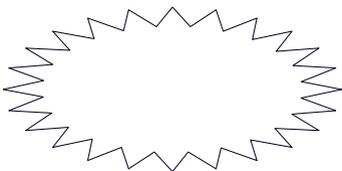
Quand, en 3ème année, on avait eu une récompense, même petite, comme un accessit, il était parfois exceptionnellement admis que l'on fasse une 4ème année pour donner une chance



supplémentaire mais cela dépendait de l'emploi. S'il s'agissait d'une petite ingénue, il est clair que, si elle n'avait pas été convaincante en 4 ans, ce n'était pas à 36 ans qu'elle pourra dire : "Le petit chat est mort".

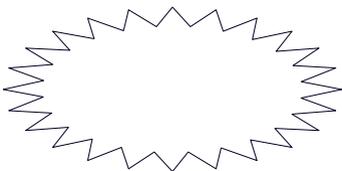
Mais tout était admirablement réparti. Les âges limite étaient de 15 ans à 22 ans pour les filles et de 16 à 25 pour les jeunes gens parce que les filles étaient matures plus tôt que les garçons. Il régnait une impartialité extraordinaire et on n'attendait pas que les anciens disparaissent pour prendre leur place.

Madame Dussane avait donné à son concours de sortie Dorine, qui n'est pas une ingénue mais une nourrice qui mène la maison, à 14 ans et demi et elle a été engagée. Et Jules Truffier, un des grands sociétaires qui avait été doyen, qui écrivait des vers pour ses partenaires, des



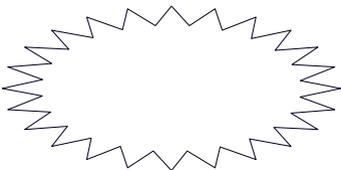
quatrains ou des distiques, a écrit à propos des débuts de Dussane : "Il ne reste à Dussane pour bien jouer Dorine, qu'un peu moins de jeunesse et un peu plus de poitrine".

Il ne fallait donc pas se présenter trop tôt au concours d'entrée au Conservatoire et c'est une erreur, pour ma part, de l'avoir fait. Mais je ne regrette pas parce que je me suis rendu compte que cela m'avait servi. Dès ma seizième année, je me suis présenté et je n'ai même pas eu le premier tour, ce qui était normal car je n'avais fait que deux cours. Je recommence à 17 ans : j'ai le premier tour et pas le second. C'est à ce moment que j'ai rencontré Dussane qui m'a dit que c'était normal parce qu'on ne savait même pas, à mon âge, si je jouerais un amoureux ou un valet. Troisième fois, toujours le premier tour et pas le second et commence la désespérance.





La 4ème année, tout le monde rigolait en disant :
"Mais on ne voit que toi mon pauvre !". Je me
faisais presque du tort sans le vouloir. On me
disait : "Jouvet s'est présenté 5 fois et il n'est
pas rentré". Je répondais : "Il a été Jouvet après
et moi je ne sais pas si je serai Cochet !". Et puis,
il s'est produit une chose formidable. Pendant que
j'étais au cours Simon, un metteur en scène m'a

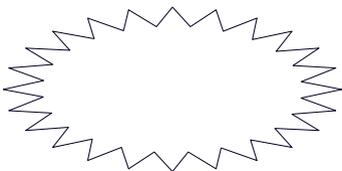


engagé pour jouer au Théâtre Gramont, ce qui ne me permettait pas de me présenter au concours. Pendant ce temps-là, j'ai mûri.

Je me suis présenté ensuite dans l'état d'esprit que ce serait cette fois-là ou rien, je suis arrivé jusqu'au 3ème tour et j'ai figuré parmi les premiers reçus. Et, pour le coup, je suis entré au Conservatoire prêt à en sortir ! J'ai ensuite été engagé immédiatement comme stagiaire au Français. Et c'est là, comme je vous en ai déjà parlé qu'a démarré ma vocation de pédagogue puisque les professeurs me demandaient de faire travailler mes collègues.

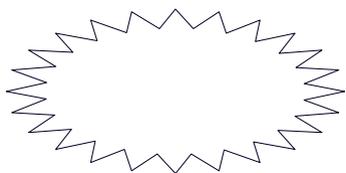
Qu'avez-vous appris au Conservatoire ?

Jean-Laurent Cochet : Tout. On y apprenait tout de la vie et du métier. Tout de l'observation, de la curiosité des êtres, des styles, et même des costumes du personnage. Les professeurs étaient



des puits de science, des érudits et, en même temps, de bons vivants. On y parlait autant des oeuvres de Fénelon qu'on mangeait ensemble un bon steak. C'est un surcroît de culture et d'intensité de vie. J'y allais tous les jours avec enthousiasme, comme si j'allais au paradis, et l'impatience de découvrir ce qui allait s'y passer, de ce que j'allais apprendre.

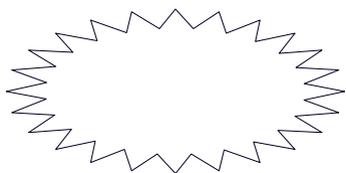
On y découvrait l'ardeur au travail, et bien qu'étant en principe dans une classe, j'allais donner des répliques dans toutes pour profiter de tous les enseignants. De même que, quand je suis devenu stagiaire, je ne quittais pas d'un pouce les comédiens et j'apprenais ainsi toute l'histoire du théâtre. C'était un enrichissement permanent et, en premier lieu, une école de vie, comme doit être tout enseignement. Comme



disait le Prince de Ligne "Quoi qu'on apprenne,
c'est pour mieux vivre".

Et les concours faisaient partie de cet
enseignement car on savait que nous passerions
des concours toute notre vie. Chaque générale
est un concours et il ne faut pas dénigrer
bêtement, et démagogiquement, les concours
pour le motif que certains sont moins en forme ce
jour là, idiotie qui date de 1968, date qu'on ne
pensait pas voir devenir un repère de la nullité !
J'ai un souvenir de ces années passées au
Conservatoire

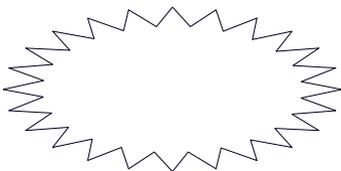
J'y retournais même après ma sortie pour
assister aux cours par passion d'apprendre et
d'être dans ce monde qui m'avait précédé. Ce qui
n'existe plus aujourd'hui où on a affaire à une
génération spontanée, à des clones, de vilains
clones, eux-mêmes clones de clowns. C'était



vraiment extraordinaire ! Et, comme j'étais entré plus tard que les autres et que je manifestais une telle passion, et surtout une grande endurance au labeur, (ce qui est essentiel d'ailleurs car la passion seule ne suffit pas), j'ai immédiatement été très apprécié par les grands comédiens que j'adorais.



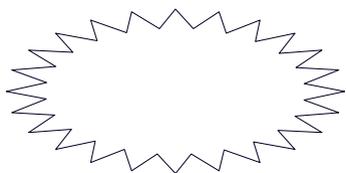
Comme il y avait à l'époque, en plus de la Comédie Française, la salle Luxembourg et une vraie



alternance avec un très grand nombre de pièces, et que j'avais un emploi assez varié, pouvant jouer aussi bien un marquis qu'un valet, j'ai très vite joué de grands rôles du répertoire, ce qui a d'ailleurs failli me jouer un vilain tour car, en fin de seconde année, alors qu'on pensait que ce serait une formalité, puisque j'étais déjà distribué pour l'année suivante, et bien, je n'ai eu que deux premiers accessits, ce qui a constitué un coup de foudre extraordinaire.

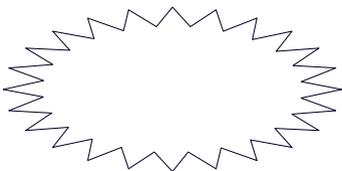
Tous ceux qui m'avaient distribué ont, cependant, été merveilleux en me conservant leur confiance.

J'ai donc préparé différemment mon concours pour l'année suivante où j'ai eu mes prix à l'unanimité. Ce sont les épreuves qui nous amènent plus loin. Comme le mot divin que m'avait dit Jean Meyer et dont je vous ai parlé "Plus profond maintenant !".



Les professeurs de cette époque étaient-ils totalement investis de cette mission non seulement pédagogique mais de transmission d'une tradition et de l'histoire du théâtre ?

Jean-Laurent Cochet : Bien sûr ! Certains moins que d'autres naturellement. On peut être un très bon comédien, comme Louis Seigner, et ne pas avoir vraiment le goût de l'enseignement. Et puis, il y a toujours eu, comme une demoiselle Dumesnil (qui avait été la maîtresse d'un homme politique), ce qu'on appelait les "comédiennes ministérielles". A l'époque où un comédien était pensionné par l'Etat pour être engagé au Français et, ensuite, nommé sociétaire pour partager tous les bénéfices des représentations et des tournées du Français, même si ceux-ci n'étaient pas très élevés, on n'engageait pas n'importe qui. Pour enseigner aux autres il suffit de vouloir

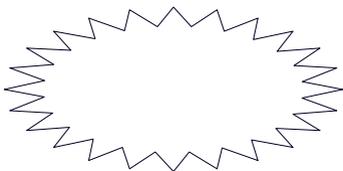


communiquer et transmettre quelque chose de beau, d'harmonieux, de vivant, et de fidèle. Surtout fidèle.

Arletty.

Vous avez évoqué la mémoire d'Arletty. Pouvez-vous nous en parler ?

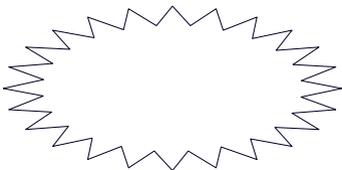
Jean-Laurent Cochet : Comment en parler sans que cela ne dure six jours ? D'autant que j'ai eu la chance de bien la connaître. C'était une de mes héroïnes. Dans "Les enfants du paradis", "Le jour se lève", "Circonstances atténuantes" et au théâtre, car j'ai eu la chance de la voir jouer au théâtre dans "La descente d'Orphée", une pièce de Tennessee Williams adaptée par Cocteau. J'ai fait sa connaissance au Français où elle venait souvent alors qu'elle commençait déjà à être atteinte de cécité.



C'était une femme très intelligente qui avait acquis une culture incroyable. Elle maniait le français comme Madame de Romilly et, subitement, elle revenait au langage populaire. Une grande dame complètement simple. Je l'ai ensuite mieux connue grâce à des amis comédiens qui étaient restés proche d'elle malgré son handicap, qui en éloignait plus d'un. Avec Hélène Perdrière, nous allions la chercher chez elle pour déjeuner, un déjeuner qui durait des heures. Vous vous doutez que je lui faisais raconter toutes les pièces qu'elle avait jouées avec Guitry, d'autant qu'elle était très loquace et qu'elle avait gardé une grande mémoire.

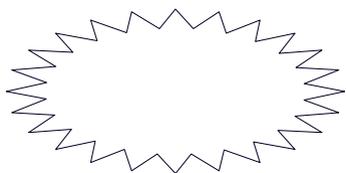
Et ses récits étaient toujours pleins d'humour car elle avait toujours un mot d'esprit inattendu.

C'était un peu comme si j'avais fait revenir Sarah Bernhardt de son nuage ! Je lui ai demandé un

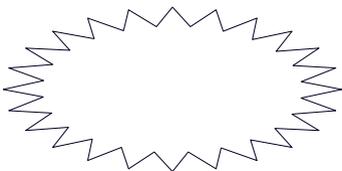


jour si elle accepterait de venir assister à un de mes cours pour y dire quelques mots afin que les élèves voient qui était cette grande dame. Et elle venue. Nous lui avons préparé quelques surprises, comme une scène de *Garance et Baptiste*, et elle était très contente de nous parler de Carné, (un assistant, disait-elle, qui dirigeait bien les figurants), mais surtout de Prévert. Et, c'est ce jour-là, qu'elle a eu ce mot fameux, qui a fait fleurette depuis, en réponse à un élève qui lui a demandé si elle avait un mot à leur dire. Elle s'est retournée et a répondu "De la tenue !".

Et cela visait tant la tenue physique que morale. Avec elle, on apprenait des tas de choses sur la vie de son époque, sur les hommes politiques, sur la sexualité de Guitry qui lui a proposé un jour d'être sa femme. Elle lui avait répondu qu'elle était d'accord à condition que leur union soit

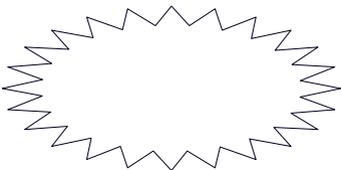


bénie par le Pape, ce qui était une façon élégante de signifier qu'elle préférait qu'ils restent bons amis. Et puis, il y a son parcours en tant qu'artiste. Car elle avait débuté comme mannequin, du fait de sa silhouette fantastique, un peu à la Jeanmaire avec ces jambes qui lui remontaient dans la gorge, puis comme "petite femme" dans des revues de music hall et elle s'est très vite fait remarquer. Puis, il y a eu "Les enfants du paradis" dans lequel elle est bouleversante.





C'était plus qu'une immense comédienne. Elle fait partie de ces gens, un peu comme Luchini maintenant, que j'appelle des événements qui étaient créés pour ce métier, dont la carrière était faite pour qu'ils la reconnaissent au gré de leur course. Madeleine Robinson était aussi une



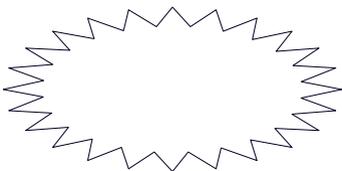
immense comédienne mais Arletty faisait des choses, avec sans doute moins de science quelques fois, que la première n'aurait pas pu faire. Naturellement Arletty avait ce génie. C'était notamment un exemple pour la fameuse note unique qu'elle appliquait instinctivement. Voilà pour Arletty.

Agnès et le petit chat

Lors de la première Master classe Arc en ciel, des élèves ont donné la scène du petit chat de "L'école des femmes" que vous leur avez fait travailler de manière détaillée sur scène et j'ai personnellement été époustouflée quand vous jouiez Agnès, qui n'est pas votre emploi, car on avait effectivement Agnès devant nos yeux.

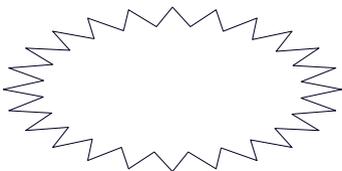
Pourriez-vous être Agnès et sur scène ?

Jean-Laurent Cochet : C'est effectivement la scène que le public a préférée. Certains



préfèrent quand cela fait plus "spectacle" ce à quoi je leur répond qu'il ne faut pas oublier que ces Master Classes ne sont pas des spectacles, mais de véritables cours (certes publics, comme leur nom l'indique, même s'ils sont devenus les Master Class, parce que les gens pensaient que c'était le public qui travaillait), pour permettre au public de voir comment on travaille. Cela permet de lui faire prendre conscience que jouer la comédie implique de penser à pleins d'éléments autres que simplement le texte, comme la situation, le personnage, l'écriture, le mouvement, la technique.

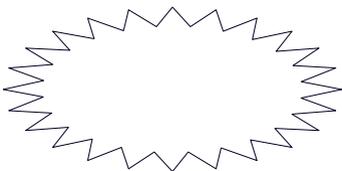
Pour le personnage d'Agnès, oui bien sûr. Et c'est ce que je fais dans mes lectures à une voix, que j'ai créées et que je suis le seul à faire, pendant lesquelles je raconte la pièce au gré de ce que dit chacun des personnages, sans pour cela imiter,



par exemple, la jeune fille. C'est uniquement la pensée qui traduit un sentiment. Empiriquement, on peut tout jouer, et ce que vous me dites me touche beaucoup car un comédien, c'est quelqu'un qui peut tout jouer.

Mais sur scène on est limité par le physique et par l'âge. La seule chose qui ne doit pas constituer une limite c'est la voix. Dans le timbre, un peu comme les chanteurs, on doit avoir 1 ou 2 octaves. Sinon, comme ce fut le cas de Madeleine Renaud, c'est très difficile car, quel que soit le rôle, elle était une ingénue de par sa voix. Certes, on aimait mieux voir Madeleine Renaud que Muriel Mayette... Et j'ai d'ailleurs fait une lecture à une voix de "L'école des femmes".

Donc la réponse à votre question est "Oui" pour le rôle mais pas pour la représentation au sens premier du terme. Et c'est aussi ce que doit être

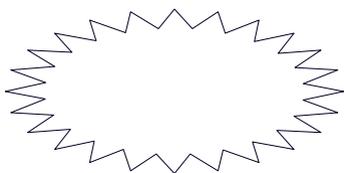


capable de faire un enseignant, non pas pour montrer mais pour suggérer. Ce qu'il faut sur scène c'est que la jeune fille représente le personnage. Et alors, comme dit Molière dans "L'impromptu de Versailles", et ce sera une belle réplique de fin : "N'oubliez pas que vous êtes ce que vous représentez".

Hugo

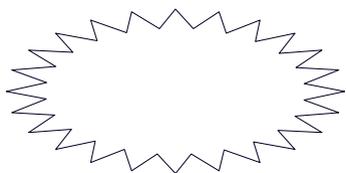
La Master Class du 19 mars 2007 était consacrée à Hugo, dont vous avez un peu déboulonné la statue. Quels sont et ont été vos rapports professionnels avec le théâtre de Victor Hugo ?

Jean-Laurent Cochet : Il faut souligner que c'est à propos de théâtre que j'ai un peu déboulonné la statue de Hugo, en suivant les traces de Paul Guth. En effet, je ne fais jamais rien, ni une conférence, ni un cours, sans me plonger dans



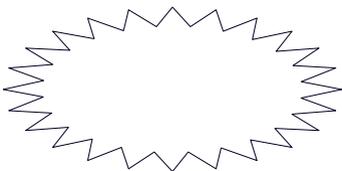
Guth, qui a tout dit de tous les auteurs car son "Histoire de la littérature française" est fantastique! Que ce soit en une demi-page ou en 50, il dit tout de l'auteur, de son époque, de la société, de sa famille. Et c'est à Hugo qu'il consacre 50 pages car Hugo est un monument en dépit de ses faiblesses. C'est d'ailleurs là que j'ai découvert qu'il y avait des germes de folie dans la famille Hugo, germes auxquels son frère a succombé et Hugo a eu également des problèmes "nerveux".

Son œuvre est sublime mais son théâtre est ce qu'il y a de moins bon, c'est du mauvais théâtre - et on ne peut pas dire le contraire - avec parfois des scènes absolument étonnantes. Et, comme le souligne Paul Guth, ce qui est dommage, c'est que Hugo aurait pu faire un théâtre presque digne de Rostand s'il s'était arrêté à ses personnages



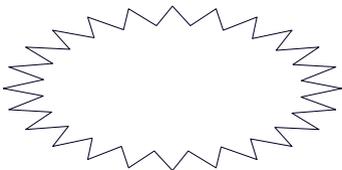
picaresques, personnages dans lesquels on sent qu'il est inspiré comme dans "Ruy Blas" : Don César de Bazan pourrait être Cyrano.

Déboulonner la statue c'est donc beaucoup dire, mais, de tout temps, je m'en suis toujours rendu compte, alors que, (c'est très curieux) je crois n'avoir jamais monté de Hugo. Non parce que je pensais que c'était une tâche trop difficile. On m'avait proposé de monter "Ruy Blas" pour un festival et de jouer Don Salluste mais le projet n'a pas abouti. Je l'aurais fait volontiers, car c'est sa meilleure pièce, à condition de faire des coupures. Je signale au passage qu'il y a une excellente pièce dans le théâtre romantique qu'on ne monte presque jamais, alors que, si on fait des coupures, c'est une très bonne pièce, et qui est "La maréchale d'Ancre" d'Alfred de Vigny. C'est une pièce sur Eléonora Galigai et, de



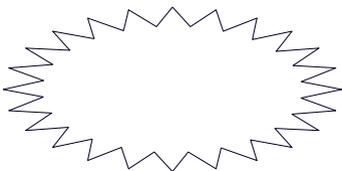
mon temps, les filles passaient leur concours de sortie dans une scène de "La maréchale".

Ce que j'ai fait une fois, c'est une lecture à une voix de "Ruy Blas", avec des coupures, pour bien resserrer l'action, et c'était très amusant car je jouais tous les rôles. Difficile mais on est son seul maître. J'ai joué au Français... (rires) je ris et vous allez comprendre pourquoi, quand je dis "joué" ce n'est pas exactement le terme approprié. Depuis que je suis né, on n'a jamais repris au Français "Marion Delorme". On a repris une fois "Hernani", qui a fait un flop épouvantable alors que c'était pourtant pas mal joué, et "Lucrece Borgia" mais ces mélos terribles n'accrochaient pas le public. "Ruy Blas" est la seule pièce inscrite régulièrement au répertoire.



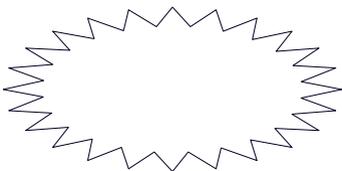


Et si je riais, c'est que je me rappelle ce que l'on appelle maintenant le "fameux fou rire de Ruy Blas". Pendant la grande tirade "Bon appétit monsieur", je jouais un des ministres, nous avons été pris d'un fou rire inextinguible qui a duré pendant tout l'acte et André Falcon, qui jouait Ruy Blas, était dans un état épouvantable au point que j'ai vu le moment où il allait arrêter de jouer. D'ailleurs il nous a insultés et nous avons été mis au bulletin de service. Nous sommes sortis de



scène en nous traînant à genoux sur le plateau, n'en pouvant plus, parce qu'un fou rire est la chose la plus effrayante qui existe et, en même temps, c'est tellement bon qu'on ne peut y résister.

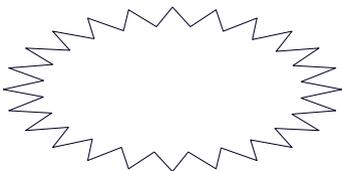
Cela a duré toute la soirée et un peu par ma faute. Car nous n'aimions pas trop jouer les ministres - c'est très embêtant à faire - et de plus nous avions des costumes merveilleux de Lila de Nobili. J'avais échappé aux très longues répétitions avec Raymond Rouleau, qui en assurait la mise en scène, car j'étais en tournée avec Jacques Charon et je reprenais un rôle. Nous portions des costumes à la Vélasquez, avec de grandes perruques qui comportaient des fronts en tulle, des chapeaux énormes, le plancher était incliné et nous avions des talons spéciaux pour ne



pas glisser mais nous nous cassions la gueule quand même.

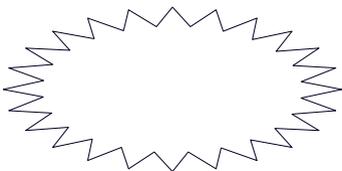
Un soir, j'en avais tellement marre, et il faut dire que je faisais souvent des blagues, j'avais dit à tous les camarades ministres "Mettons nos perruques très en arrière". Quand Claude Winter, descendant le plateau sous son dais, (car il faut dire qu'il y avait des moments de mise en scène effroyables), nous a vus, elle a eu un fou rire. Dans la scène qui a suivi, a soufflé un vent de folie et il s'est tout passé : les rideaux du décor avaient mal fonctionnés donc quand la lumière est revenue on trouvait des nains qui étaient restés coincés dans les rideaux, des duègnes qui ne pouvaient plus se relever et il manquait des meubles.

Nous étions déjà tous en tire-bouchon, quand, à ce moment là, Jean Yonnel, qui était le doyen, a



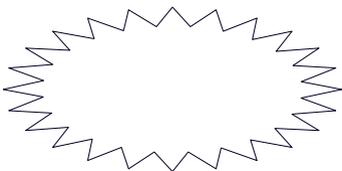
été pris lui-même d'un tel fou rire qu'il en a bafouillé et qu'il a ri en vers. Nous étions tous dans un état terrible, nous couinions dans nos coins. Un acteur qui reprenait un rôle ne savait à qui il s'adressait. Et, c'est là que j'ai vécu une chose étonnante de l'état second du comédien, et on peut même dire triple, car sentant venir le moment de ma réplique et sachant que si j'ouvrais la bouche je hurlais, et bien, j'ai quand même, et c'est là qu'on se dédouble, dit entre mes dents au comédien à côté de moi : "Dis ma réplique pour moi !".

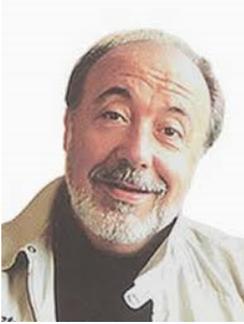
Et l'autre de me dire : "Je ne peux pas car c'est moi qui te réponds !". Le fou rire s'est emparé de moi malgré moi. Et Alain Feydeau a fini son vers dans une espèce de cri de sirène stridente. Nous sommes tous sortis cachés derrière nos voiles et nos chapeaux. C'était la folie ! Et le public



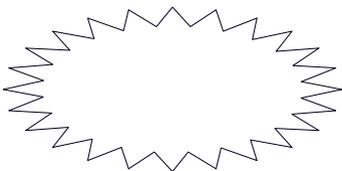
commençait à réagir. C'était un tollé général car on n'avait jamais vu ça dans la Maison. Voilà mes souvenirs de Victor Hugo.

Mais je me rends compte, quand je l'indique aux élèves, (car je leur fais beaucoup travailler Hugo, et particulièrement aux filles, parce qu'on travaille beaucoup les contre-emplois chez moi, pour qu'il n'y ait plus de pudeur, pour voir jusqu'où on peut aller), que ce sont des personnages tellement excessifs qu'on ne peut pas les jouer de manière intimiste. Mais c'est un bon exercice pour apprécier ce que les élèves ont dans le ventre. Jouer Hugo est très très difficile. Je me souvenais d'une Lucrèce Borgia qui était convenable, celle interprétée par Silvia Monfort car c'était une femme de qualité, qui n'était pas tombée dans le ridicule.

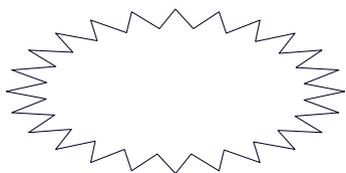




Ce sont malgré tout des rôles qui tentent les comédiens. "Angelo, tyran de Padoue" serait également une bonne pièce avec des coupures judicieuses, pour la resserrer autour des personnages, car elle recèle une tension extraordinaire. Il y a un personnage que René Simon adorait, et qu'il m'avait fait travailler, qui est Homodei, un personnage complètement shakespearien, qui vient dont on ne sait où, qui est dans son coin, un personnage très surprenant, qui vient derrière un personnage et lui dit tout de lui. Quand l'autre lui demande qui il est, il



répond : "Un idiot!". C'est très inattendu et original, et là, on trouve le Hugo d'après. Comme beaucoup d'autres, comme Dumas par exemple, mais dont les pièces sont meilleures, Hugo s'est fourvoyé en voulant apporter sa quote-part à l'art suprême, le théâtre. Il n'était pas fait pour cela et il n'y a pas de honte à cela. Alors que c'est un poète, un versificateur absolument incroyable ! Mais il a trouvé sa dimension en deux temps. Pendant qu'il écrivait du théâtre, il a commencé "Notre Dame de Paris" et la poésie comme "Les orientales", (mais elles n'arrivent pas à la cheville de la poésie de Musset), pour arriver aux "Confessions" et aux "Châtiments", au grand polémiste avec "Choses vues" et puis, surtout, à "Post-scriptum de ma vie" dont j'ai lu des extraits à la fin du cours qui ont ému tout le public. Il y parle de Shakespeare,



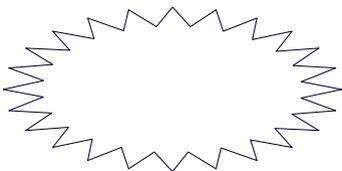
Molière, Beaumarchais, de Dieu, de la mort, de politique.

Vous dites que seuls des géants pouvaient jouer son théâtre et que ces géants ont disparu.

L'homme est toujours le même, alors pourquoi n'y a-t-il plus de comédiens de cette trempe ?

Jean-Laurent Cochet : La machine s'est emparée de l'homme et l'a complètement coupé de ses racines. D'autres l'ont dit mieux que moi. José Cabanis, qui est un auteur magnifique, admirable, a dit que l'évolution de l'homme, en tant qu'homme, en tant que profondeur, puisant dans ses sources, s'est arrêtée avec la civilisation du cheval. La technique a diminué l'homme. Elle lui a peut être apporté des choses croit-on, ce que je nie.

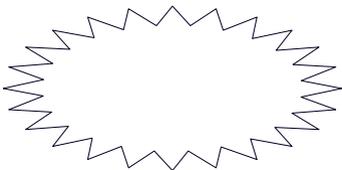
Bien sûr, je ne nie pas qu'on aille plus vite en avion à New York mais, quant à l'intérêt pour



l'individu... Pour ses affaires, peut- être.

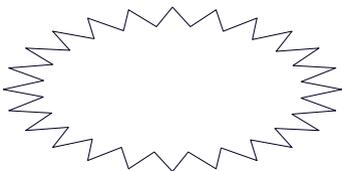
L'homme s'est rétréci, étriqué depuis 1850. Les techniques modernes ont diminué l'homme et aujourd'hui l'homme se robotise. Les gens ne savent plus respirer et n'ont plus d'appui. Le même constat vaut pour le chant pour lequel il est difficile de trouver aujourd'hui des chanteurs wagnériens.

Pour Racine, c'est un peu différent car c'est une tragédie galante, une tragédie de salon pour laquelle il faut des moyens mais c'est plus intime. Pour Corneille, c'est déjà plus difficile car il est plus oratorien. Quant à la tragédie grecque, n'en parlons pas ! On ne le joue quasiment plus ! Les moyens se sont minimisés et j'ai sans doute été le dernier-né d'une époque où il y avait encore des géants. J'ai vécu la fin de cette époque, à laquelle je suis resté fidèle à ma manière, et j'ai



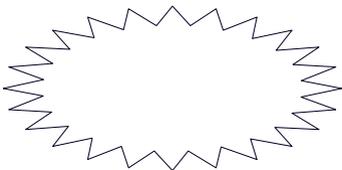
vu s'amorcer le déclin. J'ai eu la chance de voir jouer ce répertoire comme il devait être joué, sans grandiloquence, avec des moyens extraordinaires.

Je l'ai déjà dit lundi, et je le répète toujours, en citant Callas comme exemple, c'est ce que disait Copeau : "Il faut avoir des moyens extraordinaires pour ne pas s'en servir." Il faut avoir beaucoup de moyens pour ne pas plafonner dans ceux-ci car il ne s'agit pas de "gueuler" mais d'avoir du souffle et une grande capacité thoracique. Ce que les gens n'ont plus. On peut dire que l'espèce humaine s'atrophie. Ainsi, les gens commencent à devenir sourds alors que l'ouïe est le sens premier, le fœtus entendant dès l'âge de 3 mois. C'est la régression d'une espèce et le théâtre est toujours le reflet d'une



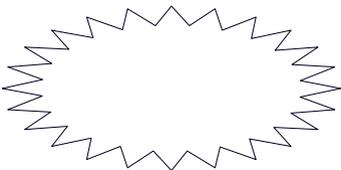
époque. D'où le ridicule de dire qu'on va le moderniser.

Parce que Molière était de son temps et donc moderne. Il avait du génie, raison pour laquelle il est parvenu jusqu'à nous. Bien sûr, il ne faut pas chercher à faire de la reconstitution mais à retrouver, à l'intérieur de nos moyens, ce qui est la permanence de ces œuvres, leur intemporalité. Tous ceux qui veulent retrouver de la profondeur en soi, améliorer leurs échanges avec l'autre, peuvent le faire à travers l'art dramatique même sans se destiner à la comédie.





Et toutes les facilités techniques apparentes entraînent la paresse, l'incuriosité ; on ne prend plus le temps de chercher le livre dans lequel on aurait pris plaisir à approfondir des choses. Et, malheureusement, chez les jeunes, même chez les meilleurs, les mieux éduqués, même si leurs parents ont fait mai 68, on sent une telle fragilité alors que, d'autre part, nous n'avons jamais été aussi loin... dans la lune oui. Aller dans la lune ou se promener avec un téléphone portable ne veut pas dire que l'homme est meilleur, plus

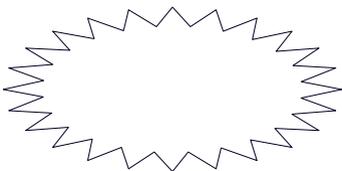


profond, plus enrichi. Sur le plan de l'humain, il y a une régression terrible, surtout dans les pays européens. C'est manifeste : on n'a jamais été aussi en retard sur la réalité de la pensée.

Mary Marquet

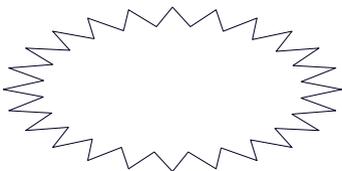
Lors de la Printanière consacrée à Hugo, vous avez à plusieurs reprises évoqué la grande comédienne qu'était Mary Marquet, surnommée "la grande prêtresse de la poésie". Pouvez-vous nous en parler un peu ?

Jean-Laurent Cochet : Mary Marquet a été une immense aventure dans ma vie parce qu'elle était elle-même un personnage immense; et pas seulement parce qu'elle mesurait 1m81, mais parce qu'elle était complètement démesurée, en bien comme en mal. Elle était très difficile à vivre mais passionnante et stupéfiante. Elle était une immense tragédienne, qui avait fait toute sa



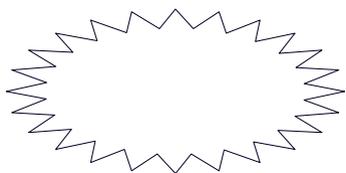
carrière à la Comédie Française, et la première à proposer des soirées poétiques avec Madame Dussane. C'était en effet la grande prêtresse de la poésie française.

Elle avait eu une vie étonnante : maîtresse d'Edmond Rostand, elle avait épousé Victor Francen et c'est avec Vincent Gémier qu'elle a eu son fils, le merveilleux François, qui est mort pendant la guerre. Elle m'avait un peu adopté et, en me parlant de François, elle disait "Ton frère dans le ciel ". Après la guerre, elle a été incriminée, comme Guitry, pour collaboration et elle a fait de la prison pour finir en non-lieu. Cela a donné lieu à des livres extraordinaires : des livres de poésie, car elle était un grand poète, et dans "Cellule 209" dans lequel elle raconte son emprisonnement, toujours avec humour.

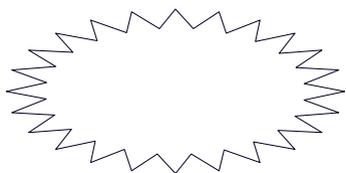


A la fin de la guerre, j'avais 11 ans, elle a recommencé à faire, dans la petite salle Chopin Pleyel, ses récitals de poésie. Nous y étions toujours fourré. Et, comme elle avait des moyens extraordinaires, elle pouvait passer de "Le vent" de Verhaeren, où elle faisait trembler la salle, à "La chanson du petit hypertrophique" de Jules Laforgue. C'était génial ! De temps en temps, à la fin du récital, j'allais la voir, avec une cinquantaine d'autres personnes, pour faire signer sa photo qu'elle signait sans regarder, d'une écriture immense, elle alignait 3 lignes par page. C'était notre idole. Le temps a passé et je suis entré au Français. Elle y venait, en tant que spectatrice, et j'ai su qu'elle avait tenu des propos gentils à mon égard.

Et puis, un jour, alors que je répétais à la Madeleine, où je faisais des saisons de classiques,

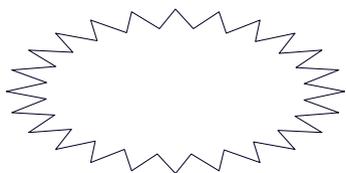


on vient me chercher en me disant que c'était Mary Marquet au bout du fil qui me demandait. J'ai cru à une blague mais c'était bien elle me disant: "Allo, c'est Cochet ?" "Oui, madame !" "Ne m'appelle pas madame, appelle-moi Maniouche et tutoie-moi, comme ça on ne va plus se quitter ! Es-tu cette espèce de marchand de lacets dont j'ai retrouvé, il y a quelques mois, une lettre que tu m'as écrits à l'âge de 20 ans et où tu me disais les choses les plus belles qu'on ne m'ait jamais dites et est-ce que ce marchand de lacets est le même que celui qui, en ce moment, monte Marivaux comme Karajan ?" Je réponds : "Oui, c'est moi, même si je n'ai pas la prétention de ressembler à Karajan." "Oui, c'est donc bien toi ! Tu es mon fils, je t'adopte, on prend rendez-vous!"



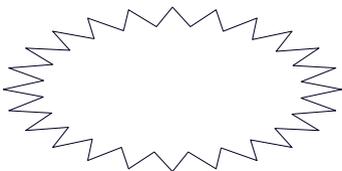
Et on ne s'est plus quittés. Henri Tisot était de la partie et nous passions des nuits extraordinaires chez elle, mais exténuantes, car elle était insomniaque ! Il fallait dîner, le plus tard possible, ensuite on la ramenait chez elle où elle se couchait et elle commençait un récital poétique qui durait jusqu'à 5 heures du matin. Ce trio a duré longtemps mais je suis parti le premier, car à un moment, je me suis rendu compte que, si cela continuait, je finirais par la haïr.

Elle faisait des scènes épouvantables à ma pauvre petite maman en l'engueulant au téléphone. Un jour, maman reçoit un coup de fil de Maniouche en pleurs demandant de mes nouvelles. Maman, affolée, pense qu'il m'est arrivé quelque chose de grave alors que Maniouche répond : "C'est Gauthier qui l'accroche dans sa critique !". Et



maman de répondre que je devais m'en foutre, ne lisant pas les critiques. Quand j'ai raconté cet épisode au grand auteur qu'était Jean Sarment, dont Maniouche avait créé "Madame 15", il a eu ce mot merveilleux : "Elle n'aime pas les émotions perdues !". Et c'est la définition de tout le personnage !

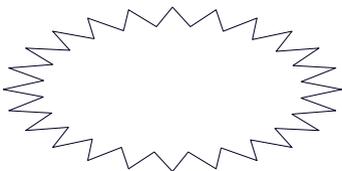
Quand elle a été quittée par Victor Francen, elle l'agonisait d'injures à haute voix dans les couloirs du Français, toujours avec une classe folle, et une fois dans sa loge elle dit : "Ce salaud ! Il me quitte le jour où je joue Athalie, le seul rôle du répertoire où il n'y a pas besoin de sensibilité !". Tous ses sentiments étaient vrais mais complètement multipliés quand il s'agissait du théâtre. Quand on pense qu'elle a épousé Maurice Escande ! Celui-ci répondait, quand on s'étonnait de cette union : "Oui, c'était pour faire plaisir à



maman! Nous sommes restés ensemble 9 mois, le temps de ne pas faire d'enfant !". Ces gens avaient de l'intelligence, de l'érudition, de la drôlerie, de la passion et de la curiosité !

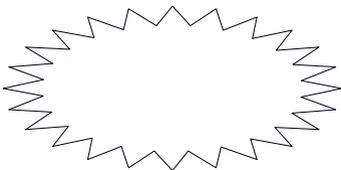


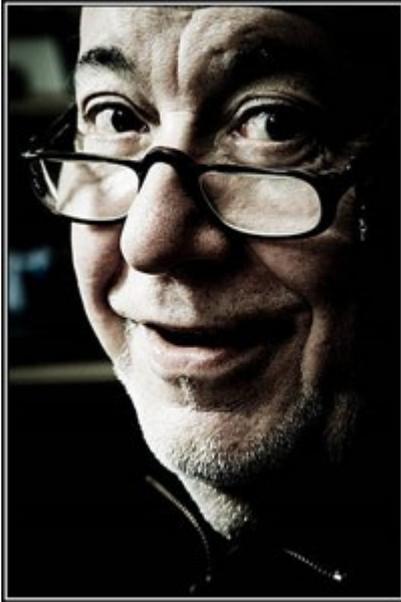
Une autre anecdote : elle adorait les peluches et Henri Tisot et moi lui avions offert deux ours en peluche. Elle avait surnommé celui aux yeux langoureux, Coco, et celui qui était plus marrant, Titi, et se promenait partout avec ces deux ours. Et, si nous ne l'appelions pas à l'heure dite, elle nous appelait pour nous dire qu'elle avait foutu



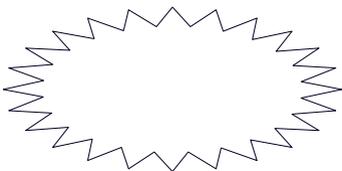
l'ours par la fenêtre ! Un jour, Coco a été défenestré et a atterri sur le toit d'un autobus, perdu à jamais.

Un autre jour, nous lui avons offert un énorme lapin en peluche d'1m50, assis sur ses pattes de derrière, que nous avons installé dans le salon face à son lit qui était dans la pièce adjacente en alcôve. Et le lendemain, elle m'appelle en disant : "J'espère que vous ne m'en voudrez pas mes enfants chéris mais je n'ai pas dormi de la nuit ; c'était impossible de dormir car il n'a pas cessé de me fusiller du regard toute la nuit ! Je lui ai dit qu'il ne serait pas le plus fort et je l'ai fait rapporter au Nain Bleu où je l'ai échangé !" Rien n'était simple avec elle !



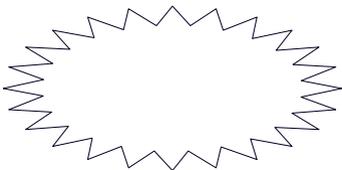


Pour nous, c'était une aventure folle car, à travers elle, je peux dire que j'ai vu jouer Sarah Bernhardt et Mounet-Sully avec lesquels elle avait joué car elle les imitait parfaitement. Elle a été la dernière, avec Marie Bell, à avoir ces moyens fabuleux avec l'inflexion, l'intonation, d'une justesse incroyable.



Avec l'âge, elle était devenue, non pas acariâtre, mais injuste, exigeante, il fallait lui sacrifier sa vie, ce qu'on faisait. Mais un jour, je suis parti et je lui ai dit : "C'est comme les monuments, quand un jour on sait qu'on ne va plus les aimer, il faut les quitter". Ce que j'ai fait.

Et après, alors qu'elle était totalement désargentée, j'ai loué la salle Pleyel pour lui permettre de faire quelques récitals. Donc Mary Marquet fut une rencontre fantastique : adorer quelqu'un à 11 ans, ne pas oser l'approcher puis, ensuite, avoir cette relation extraordinaire, avec une personne hors du commun. Elle le reconnaissait d'ailleurs, en disant que c'était parce qu'elle était à la fois un homme et une femme. Elle racontait qu'elle avait un jumeau utérin et qu'elle était née seule parce qu'elle l'avait bouffé ! On se serait cru chez Fellini à la



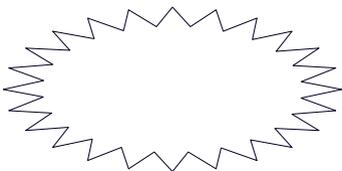
manière dont elle racontait cela et pourtant tout était vrai.

Le cinéma

Lors de vos cours publics d'interprétation dramatique, très curieusement, vous citez davantage en références des films que des pièces.

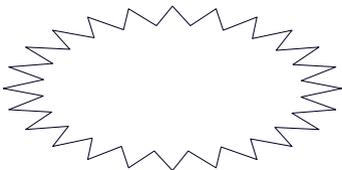


Jean-Laurent Cochet : Le cinéma est une des choses qui a minimisé les moyens des comédiens. Les comédiens de théâtre ont perdu leurs moyens



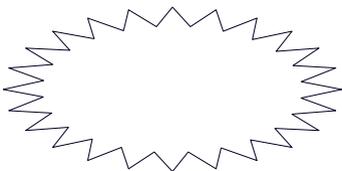
parce qu'ils étaient piètres interprètes et le cinéma les a encore fatigués et ceux qui n'ont jamais eu de moyens n'en ont pas davantage. Je ne suis pas du tout contre l'existence du cinéma quand il y a autre chose que la technique (comme dans le cinéma numérique dans lequel il n'y a que la technique et rien à l'intérieur).

Au début, c'étaient de très grands acteurs qui faisaient du cinéma et qui savaient limiter leurs moyens. Il y a eu des comédiens qui ne pouvaient pas faire du cinéma. Ainsi Robert Hirsch n'a jamais pu limiter ses moyens à une chose familière. Quand une comédienne comme Michèle Morgan est venue au théâtre, elle était d'une génération où, même quand on parlait sans beaucoup de moyens, on se faisait entendre. Elle n'avait pas besoin de micro.



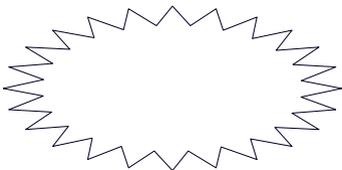
Il n'y a jamais eu un très grand cinéma français. Il y a eu de grands metteurs en scène, comme Renoir, Grémillon, Tati, mais pas de grandes époques comme pour le cinéma américain, qui n'a jamais arrêté, qui, même quand il est médiocre, est professionnel et, vue la production, il y a toujours au moins 1 ou 2 chefs-d'œuvre par an. Le cinéma anglais est également entièrement basé sur les comédiens de théâtre. En Italie aussi, avec Vittorio Gassman, qui était un grand acteur shakespearien.

En France, c'est moins bon. Et comme les gens qui font du cinéma sont beaucoup plus connus que ceux qui font du théâtre, maintenant, pour faire de l'argent au théâtre, on impose des gens médiatiques dont ce n'est pas le métier. Ils font du cinéma, bien ou mal, mais sont nuls sur un plateau. Et au bout d'un mois, comme ce fut le



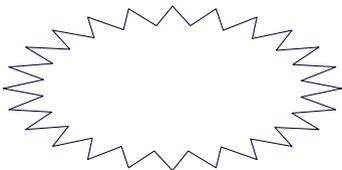
cas avec Laetitia Casta qui ne peut pas jouer du Giraudoux - et je n'ai rien contre elle -, on arrête le spectacle car le public ne vient pas. Il en résulte un malentendu épouvantable.

En France "La même" d'Olivier Dahan est une merveille. Le cinéma a donné au spectacle une dimension, que ce soit dans l'intelligence aiguë, dans n'importe quel style d'œuvre. "La vie des autres" de Florian Henckel von Donnersmarck est un film bouleversant dont l'acteur principal, Thomas Thieme, est un immense acteur de théâtre comme par hasard.



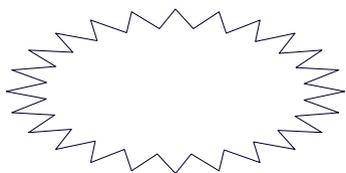


"The Come back" de Mark Lawrence avec Drew Barrymore et Hugh Grant est une comédie d'une intelligence, d'une abondance, d'une vivacité remarquables , et "Le voile des illusions" de John Curran avec Edward Norton et Naomi Watts nous prend aux tripes avec la grâce. Leonardo Di Caprio est un homme qui a du génie. Al Pacino et Peter O'Toole sont deux acteurs de cinéma qui avaient fait une carrière au théâtre avant d'être découverts au cinéma.



Ce qui est extraordinaire, c'est que, chez le grand comédien, comme il part de l'intérieur pour projeter les choses, quand on lui demande de faire du cinéma, cela marche très fort car on revient à l'intériorisation. Ce que fait Di Caprio, à la fin de "Blood diamond" de Edward Zwick, est d'une puissance vertigineuse et on a envie de le voir jouer Richard III. Ce n'est pas une question de se répandre en hurlements mais d'élargir la puissance intérieure et, quand je vais voir ces gens-là au cinéma, je suis au théâtre !

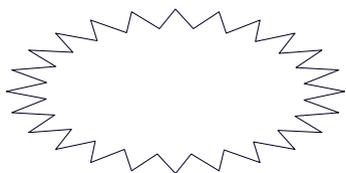
C'est du théâtre. Il y a un grand spectacle certes, mais aussi beaucoup de scènes à deux. Les scènes entre Leonardo Di Caprio et Matt Damon, dans "Les infiltrés" de Martin Scorsese, c'est du théâtre en gros plan. En France, pour paraître plus intelligent, on s'est cérébralisé et cela tue tout!



Allez-vous régulièrement au cinéma ?

Jean-Laurent Cochet : Oui, bien sûr mais je sélectionne les films ! Et ce qui m'intéresse surtout au cinéma ce sont les interprètes. Quand il y a à l'affiche Di Caprio ou Morgan Freeman, je sais que j'aurai devant mes yeux deux sublimes acteurs même si je suis plus réservé sur la qualité du film. Mais je sais que je vais voir des professionnels, tant pour les acteurs que pour le réalisateur. Je viens de voir "Dreamgirls" de Bill Condon qui est extraordinaire avec des comédiens sublimes ! Et c'est du théâtre.

Le cinéma américain filme des comédies musicales qui ont été jouées sur Broadway dans des extérieurs merveilleux, mais il y a la quintessence de l'œuvre grâce aux interprètes qui, avec leurs moyens, sont profonds et riches. Au théâtre

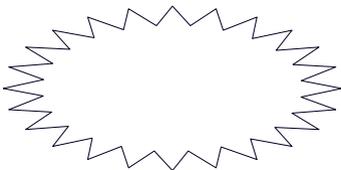


comme au cinéma, il faut une œuvre mais cette œuvre n'existerait pas sans les interprètes.

Je me souviens d'une grève des personnels qui avait duré 2 mois au Français et Jean Meyer avait décidé de ne pas arrêter les représentations. Nous avons donc joué à l'élisabéthaine avec des rideaux noirs et un plein feu. L'absence de décor était palliée par des pancartes qui annonçaient le lieu où se déroulait la scène. Et le public est venu et nous a suivis.

Nous avons ensuite fait venir les costumes et les décors et nous faisons tout nous-mêmes, sans mise en scène coûteuse comme aujourd'hui.

C'est le texte, le verbe, qui compte et il n'a besoin que de comédiens pour être entendu. Lope de Vega disait : "Le théâtre ? Deux personnages, un plateau nu et une passion." C'est ce qu'a fait Copeau au Vieux Colombier. Sans texte, il n'y a

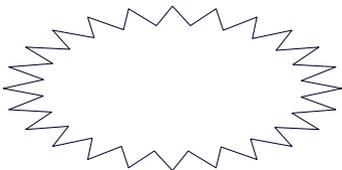


pas la musique de l'âme, les caractères, le mouvement, le style, la cadence, et ce sont des propos ordinaires tenus sur un banc. Ce n'est plus du théâtre mais de la sous -famille Duraton ou du vaudeville vulgaire.



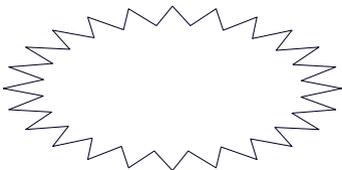
Quels sont vos rapports personnels avec le cinéma ?

Jean-Laurent Cochet : J'ai toujours été très sincère vis-à-vis de moi-même. Comme disait Antonin Arthaud "Je m'assiste". Je n'avais pas

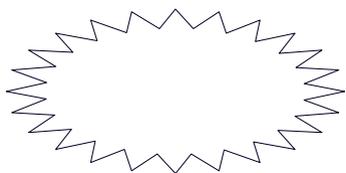


envie de faire du cinéma car j'étais passionné par le théâtre qui seul comptait pour moi. Quand j'ai été engagé au Français, j'ai fait beaucoup de télévision en direct et cela m'amusait. C'était du bon théâtre avec de bons metteurs en scène, du théâtre filmé, comme celui de Guitry à ses débuts.

Je ne voyais le cinéma qu'en spectateur et je n'envisageais même pas qu'on puisse penser à moi. Et puis, avec le temps, on m'a d'abord demandé si je voulais filmer des choses mais j'ai refusé parce que ce n'était pas mon métier et si ce n'est pas pour faire un chef d'œuvre, ce qui était un peu prétentieux à dire, je n'en ai pas envie. J'ai tourné avec Henri Verneuil, "Mille milliards de dollars", et puis, "Fort Saganne" avec Gérard Depardieu.

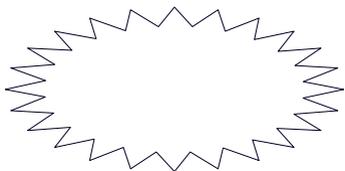


C'est en voyant Bertrand Tavernier faire tourner Louis Ducreux, qui n'avait jamais fait de cinéma, que je me suis dit que c'était normal de ne pas faire de cinéma puisque je ne tirais pas les sonnettes des réalisateurs. Mais je n'avais ni un physique, ni un emploi, pour jouer un grand rôle. Et puis je disposais de très peu de temps car j'ai toujours tout sacrifié, et, quelques fois même des rôles au théâtre, pour continuer à assurer mon cours.

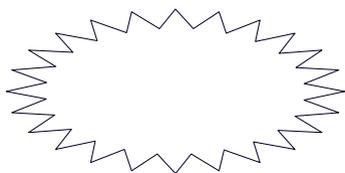


En prenant de l'âge, et en voyant les mauvais acteurs au cinéma, je me suis dit que j'aurais pu mieux jouer leur rôle. Et je suis arrivé à un âge où on pourrait mieux m'utiliser mais, à ce moment-là, les propositions ne sont pas venues ou alors des rôles sans intérêt ou en compagnie de personnes que je ne souhaitais pas côtoyer.

J'ai également tourné deux films en Angleterre, dont un pour la BBC. Quand je vois le cinéma anglais, là, j'aurais envie d'en faire. Je vais la semaine prochaine à Londres car un film, "The history's boy", d'après une pièce d'Allan Bennett, qui a été un énorme succès en Angleterre et en Amérique, vient d'être repris à Londres et l'un des personnages principaux est un rôle que j'adorerais jouer. Mais ce n'est même pas un projet, plutôt des idées car il faut l'adapter en français.



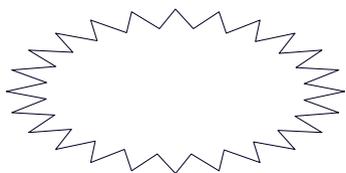
Avec "Le serpent", c'est la première fois que je voyais un film français digne d'être un film américain - ce qui est affreux à dire - merveilleusement distribué et dirigé, une belle histoire bien menée, un grand thriller réalisé par Eric Barbier. Je l'ai contacté téléphoniquement en lui laissant le message suivant : "Monsieur, je suis Jean-Laurent Cochet, ça ne veut pas dire que vous me connaissiez mais, si par hasard vous ne me connaissez pas, je me présente. Je suis le plus grand acteur de ma génération, je viens de voir votre film, je n'ai quasiment pas fait de cinéma et si vous avez envie un jour de quelqu'un qui peut jouer un rôle de mon âge, eh bien ce serait gentil de me téléphoner. A bientôt, j'espère!" Bien sûr, aucune réponse, ce qui n'est pas normal ne serait-ce que sur le plan de la courtoisie.



Car ce n'était même pas une bouteille à la mer, même pas en y croyant, mais je me suis dit simplement que c'était une personne avec qui j'aimerais tourner; Car sinon quand je vois les autres films français, avec qui auriez-vous envie de tourner ? Moi je n'ai pas envie de gagner de l'argent ainsi, car on s'emmerde tellement : le cinéma est l'école de la patience. Pour trois répliques intéressantes il y a tellement de grenouillages autour. Je n'ai pas le sens de ça.

Donc pas de regrets ?

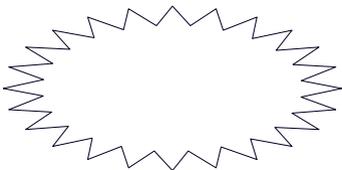
Jean-Laurent Cochet : Pas de regrets mais un peu de nostalgie quand je vois ce que j'aurai pu tourner les dix dernières années par rapport à certains rôles comme celui de Louis Ducreux que j'évoquais. Mais si je ne meurs pas trop vite, ce n'est pas fini, car je vais être de plus en plus vers mon emploi. Je dis souvent à mon agent que



je sais très bien que, sur un plan médiatique ce que je suis au théâtre - vis à vis d'un certain public - ne représente rien pour un producteur.

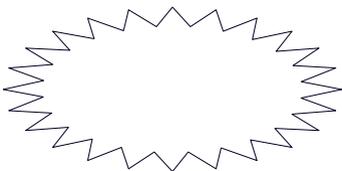
Je ne prétends pas un premier rôle mais une belle participation, une belle scène. Ce qui me fait plaisir ce sont les gens de métier, et de cinéma, qui viennent me voir jouer qui s'étonnent de ce que je n'ai pas fait plus de cinéma car ils trouvent que mon jeu collerait bien au cinéma. Donc c'est bien de jouer cinéma au théâtre !

Finissons cet entretien, si vous le voulez bien, avec Hugo dont vous avez lu, à la fin du cours qui lui était consacré, quelques extraits de "Post scriptum de ma vie".





Jean-Laurent Cochet : "Post scriptum de ma vie"
a été publié après sa mort avec le titre qu'il avait
choisi et tous les morceaux des textes qui
auraient pu, peut-être, faire partie d'une autre
œuvre. Ce qui est très émouvant, c'est que tous
les thèmes et tous les personnages sont traités
dans un désordre très bien organisé et,
constituent - en quelques phrases comme en un
chapitre - des écrits définitifs, critiques mais
positifs, sur La Fontaine, Saint Simon, Voltaire et

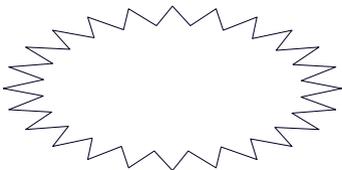


surtout sur Dieu qui était, si j'ose dire, son grand partenaire, donc sur l'âme et la foi.

Je tiens à signaler qu'il est très difficile de se procurer ce livre, mais il y a un libraire à Paris qui peut vous le trouver, c'est Etienne Weil à la librairie "Vocabulaire", boulevard du Port Royal.

La seule vraie édition reconnue est celle qui a été publiée à Lausanne. Car l'édition faite par Henri Guillemin - un monsieur qui avait des qualités dans d'autres domaines, mais très antipathique et très pédant, et qui s'était approprié l'œuvre de Hugo - n'était pas l'originale car il y avait inclus d'autres textes et une préface prétentieuse de son cru.

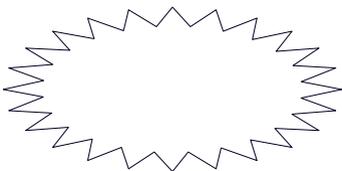
Dans ce "Post scriptum de ma vie", il y a tout, tout ce qui nous relie à nos disparus, au monde, à ceux qu'on aime, à des vérités profondes avec (et c'est là que Hugo est génial quand il traite des



sujets gigantesques) une simplicité évangélique.
Au fil de l'âge, cet homme démesuré, ce
Maniouché masculin, s'est complètement épuré.
Dans ses derniers écrits, "Post scriptum de ma
vie" constitue la pépite d'or. Il reste l'essentiel.
*Partagez-vous son sentiment notamment sur le
rôle d'ange intercesseur des disparus que l'on a
aimé ?*

Jean-Laurent Cochet : Non seulement à travers
des individus à qui j'attribue ce rôle d'ange mais
en plus c'est une croyance, le mot foi prête à
tellement de mauvaises interprétations, que je
préfère utiliser le terme de croyance, c'est une
croyance ab-so-lue que je prends complètement à
mon compte.

Il ne s'agit pas seulement d'une espérance
"Pourvu que cela se passe comme ça !" c'est au-
delà de l'espoir, c'est une certitude ! Sacha



Guitry disait de manière sublime "Je doute en Dieu!". Je retrouve dans les lignes d'Hugo ce que j'aurai eu envie d'écrire si j'avais eu son génie. Il s'agit complètement de ma confession de foi !

FIN

